PROVERBES

DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

Seconde Édition.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

A. SAUTELET ET C., LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXVI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER, RUE DE SEINE, N° 14.

PROVERBES

DRAMATIQUES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

PROVERBES

DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

Seconde Édition.

TOME II.



PARIS,

A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXVI.



LA RÉPÉTITION
D'UN PROVERBE,

OU

IL NE FAUT PAS DIRE :
FONTAINE, JE NE BOIRAI PAS DE TON EAU.

PERSONNAGES.

BLINVAL.
MADAME D'EBLY.
MADAME DE SENNEVILLE.
FORLIS.
DORLANGES, financier.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe chez madame d'Ebly.

Le théâtre représente un salon.

LA RÉPÉTITION
D'UN PROVERBE.

SCÈNE I.

BLINVAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, madame vous prie d'attendre un instant dans ce salon; elle achève sa toilette, et elle va venir bientôt.

BLINVAL.

C'est bon. (Le domestique sort.) La jolie chose que les proverbes! voilà trois répétitions indiquées pour onze heures, auxquelles je ne me rends qu'à midi, et j'arrive toujours une heure avant tout le monde. Mais c'est ma faute; je m'étais si bien promis de n'en plus jouer que chez moi. Là du moins on est exact; et tout se passe à ma fantaisie; je choisis mes acteurs, je les dirige, ils m'entendent; au lieu qu'avec ceux-ci je crois que je perdrai la tête. Madame d'Ebly, la maîtresse de cette maison, la plus aimable

femme que je connaisse du reste, me prie de vouloir bien lui arranger une soirée de proverbes. Je refuse d'abord; mais on ne peut pas refuser éternellement. J'étais si sûr de ce qui allait arriver! Au bruit des proverbes que l'on doit jouer chez elle, chacun s'empresse de s'offrir; et le hasard veut, comme il le veut toujours en pareille occasion, que ce soient les personnes les moins propre à cela qu'elle choisisse de préférence. Je parle des proverbes de Carmontel; on se récrie; on ne veut pas apprendre de rôle; on veut improviser. Madame d'Ebly, si raisonnable ordinairement, est tout-à-fait de cet avis. J'ai beau lui dire que ses proverbes iront tout de travers, que sa fête ennuiera; elle me répond, en riant, car elle rit toujours, qu'elle est sûre du contraire, et que tout ira le mieux du monde. A la bonne heure; mais, je le répète, et je serai inébranlable, c'est la dernière fois que je joue des proverbes hors de chez moi.

SCÈNE II.

BLINVAL, MADAME D'EBLY.

MADAME D'EBLY.

Eh bien! encore personne?

BLINVAL.

Mon Dieu ! non.

MADAME D'EBLY.

A propos, je me rappelle qu'ils sont tous allés au bois de Boulogne, et qu'ils ne doivent venir qu'à deux heures.

BLINVAL.

Vous auriez dû me faire prévenir. J'ai justement affaire à cette heure-là.

MADAME D'EBLY.

Je l'avais totalement oublié.

BLINVAL.

Je vous prierai donc de vouloir bien vous passer de moi pour aujourd'hui.

MADAME D'EBLY.

Non pas, s'il vous plaît.

BLINVAL.

Je ne puis cependant rester.

MADAME D'EBLY.

Cela m'est égal.

BLINVAL.

En vérité, j'ai une affaire de la plus grande importance.

MADAME D'EBLY.

Madame de Mirval est-elle pour quelque chose dans cette affaire de la plus grande importance ?

BLINVAL.

Madame de Mirval est une coquette, chez qui j'ai juré de ne plus remettre les pieds.

MADAME D'EBLY.

Et depuis quand ?

BLINVAL.

Laissons cela, je vous prie.

MADAME D'EBLY.

Au contraire ; vous savez comme j'aime les confidences, et que je n'en abuse jamais.

BLINVAL.

Il n'y a pas de confidence à cela. C'est une chose toute simple ; les personnes les plus intimement liées ne cessent-elles pas tous les jours de se voir ?

MADAME D'EBLY.

Mais vous étiez encore, mardi dernier, à l'Opéra dans la même loge.

BLINVAL.

C'est justement ce jour-là que j'ai pris la résolution de m'éloigner d'elle. Si je vous en dis la raison, vous allez rire, à coup sûr, et cependant vous aurez tort.

MADAME D'EBLY.

Moi, rire ! Vous savez que je ne ris jamais.

BLINVAL.

Me voilà bien rassuré. N'importe ; l'habitude

que j'ai de ne vous rien cacher, est plus forte que ma crainte. Pendant l'Opéra, je m'étais aperçu que madame de Mirval, sans rime ni raison, me faisait une espèce de petite guerre. Elle applaudissait tout ce qui me déplaisait, et trouvait détestables les endroits les plus beaux. Je suis accoutumé à cela, et je n'y fis que très-peu d'attention; mais, au ballet, le chevalier de Solmar vint nous rejoindre. Il était engoué de je ne sais quel danseur qui faisait un second début ce jour-là, et madame de Mirval, qui ne se soucie de rien, et de la danse moins que de toute autre chose, entra tout de suite dans cet engouement avec une telle chaleur, que je n'y pus voir autre chose que le désir de me donner du dépit. Ce danseur, au reste, n'est qu'un danseur à la mode, un faiseur de tours de force, pirouettant sans cesse, et tout-à-fait dénué de graces. Je me taisais, c'était vraiment tout ce que je pouvais faire; cela piqua madame de Mirval, qui voulait que j'applaudisse. Connaissez-vous une tyrannie plus insupportable? Je ne voulus pas applaudir; elle se fâcha; et, pour me punir, feignant l'enthousiasme le plus outré pour ce misérable saltimbanque, elle mit en pièces un éventail charmant que je lui avais donné la veille. Je sortis furieux; depuis

ce moment, je ne suis pas retourné chez elle, et je n'y retournerai plus.

MADAME D'EBLY.

Et vous aurez tort, parce qu'elle est fort aimable.

BLINVAL.

Avec tout le monde peut-être, mais pas avec moi.

MADAME D'EBLY.

C'est une préférence. Mais parlons de nos proverbes. Malgré votre affaire d'importance, je ne m'imaginerai jamais qu'il y ait quelque chose de plus important pour vous que des proverbes.

BLINVAL.

Vous vous trompez, et je vous réponds que de la manière dont ceux-ci doivent aller, loin d'être un amusement pour moi, ce sera un véritable supplice.

MADAME D'EBLY.

En quoi donc iront-ils si mal? Est-ce à cause de Forlis? Moi je trouve qu'il joue fort bien, et qu'il improvise à merveille. Je ne sais pas pourquoi vous lui en voulez?

BLINVAL.

Quoi! je lui en veux parce que je trouve que c'est un fat. Ah! juste Ciel, où en serions-nous

s'il fallait en vouloir à tous les fats que l'on rencontre dans le monde! Je pense seulement qu'il n'a rien de ce qu'il faut pour jouer la comédie.

MADAME D'EBLY.

Et madame de Senneville?

BLINVAL.

C'est votre amie, je la trouve parfaite.

MADAME D'EBLY.

Mon amitié pour elle ne me fait pas illusion sur les petits ridicules qu'elle peut avoir. Je la trouve quelquefois maniérée.

BLINVAL.

Quelquefois!... Vous l'aimez beaucoup plus que vous ne croyez.

MADAME D'EBLY.

Pensez-vous qu'elle sera bonne dans son rôle?

BLINVAL.

Elle sera détestable.

MADAME D'EBLY.

Détestable! c'est trop fort. D'abord elle ne manque pas d'esprit, elle est jolie, elle a de l'assurance et de la grace. . Que voulez-vous de plus?

BLINVAL.

Du naturel.

MADAME D'EBLY.

Du naturel pour jouer la comédie?

BLINVAL.

Sans doute.

MADAME D'EBLY.

Je sais bien qu'il en faut; mais c'est toujours un naturel de convention.

BLINVAL.

Du naturel de convention! celui-là ne lui manquera pas.

MADAME D'EBLY.

Si vous arrangez ainsi Forlis et madame de Senneville, je n'oserai plus vous parler de Dorlanges. Je serais pourtant curieuse de savoir ce que vous pensez de lui.

BLINVAL.

Que c'est un homme fort riche.

MADAME D'EBLY.

Cela est sans réplique. Et qu'il jouera la comédie.

BLINVAL.

Comme un homme fort riche.

MADAME D'EBLY.

Qu'est-ce que cela veut dire?

BLINVAL.

Je vais vous l'expliquer. Il y a à peu près deux mois que je me trouvai à dîner chez madame d'Olmène. Vous savez que je ne mange pas, et

que j'aime assez à causer avec mon voisin pour avoir l'air au moins de faire quelque chose. La personne que j'avais à ma droite se trouvait être un savant renforcé auquel il m'était impossible d'adresser le plus petit mot; à ma gauche était Dorlanges, que je ne connaissais pas encore. Mais en voyant avec quel plaisir il mangeait, je me fis scrupule de le déranger; j'attendis que son appétit fût calmé et qu'il m'adressât lui-même la parole; ce ne fut qu'au dessert. « Monsieur, me dit-il; je suis fort riche, et je trouve qu'on s'ennuie partout. Je veux qu'on s'amuse chez moi, et je vais donner des soirées charmantes. J'aurai de la musique, quoiqu'on n'aime pas la musique; quelquefois des auteurs qui viendront lire des vers, quoiqu'on n'aime pas les vers; et puis d'autres fois des proverbes. Je m'arrangerai pour avoir Edmond ». Comme vous savez que c'est le nom qu'on me donne dans ma société intime, je devins attentif, et je lui dis : « Monsieur, qu'est-ce que c'est que cet Edmond? » — « C'est un homme qui joue des proverbes, pas mal, à ce que l'on m'a assuré. » — « Et vous croyez qu'il irait en jouer chez vous? » — « Je suis fort riche, et l'on m'a dit l'avoir vu dans des maisons où l'on ne peut pas faire de grands sacrifices. » — « Il était sans doute attiré par le

charme de la société et l'esprit qui règne dans ces maisons-là? » — « C'est possible; je ne vais guère chez des gens d'esprit qui n'ont pas de fortune, comme vous croyez bien: on a l'air de vouloir faire envier son opulence. Moi, je suis fort riche; mais je ne m'en vante jamais. » Bref; je compris, à n'en pouvoir douter, que j'étais le personnage dont il voulait parler. Je ne sais par qui il a été instruit de la méprise qu'il avait faite; mais lorsqu'il me rencontre, et particulièrement chez vous, il m'évite avec un soin dont je lui sais bon gré cependant.

MADAME D'EBLY.

Vous voyez qu'il ne renonce pas à vous; car je suis sûre qu'il ne s'est mis dans notre partie que dans l'espoir de vous avoir chez lui.

BLINVAL.

Vous me flattez.

MADAME D'EBLY.

Je le parierais.

BLINVAL.

Je puis vous répondre alors que son espoir sera trompé; que, passé ce proverbe-ci, je n'en veux plus jouer hors de chez moi; et que je vais tant me blaser sur ce plaisir cet été à la campagne, que l'hiver prochain personne ne pourra m'avoir, ni pour or ni pour argent.

MADAME D'EBLY.

Le fat !

BLINVAL.

En effet, j'ai de quoi l'être, et la méprise de Dorlanges doit me donner beaucoup de vanité.

MADAME D'EBLY.

Vous gardez bien rancune.

BLINVAL.

Cela est vrai, et j'estime peu les gens qui oublient trop vite.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FORLIS.

MADAME D'EBLY, à Forlis.

Arrivez donc. Avez-vous le sens commun de venir si tard?

FORLIS.

Si tard! Je suis le premier, ce me semble.

MADAME D'EBLY.

Monsieur est ici depuis une heure.

FORLIS.

Ah! monsieur doit être exact; il est chef de troupe; c'est lui que nous allons faire briller; nous ne sommes vraiment que ses compères.

Imaginez-vous, madame, que votre proverbe me fait le plus grand tort. J'avais une partie de tir au pistolet que j'ai été obligé d'abandonner. Je suis de la première force, et je vous avoue que je mets plus de prix à ce talent qu'à celui de jouer des proverbes, même improvisés.

BLINVAL.

Vous avez raison, monsieur, il demande plus de justesse d'observation.

FORLIS.

Ce que je me suis donné de peine pour venir au point où je suis est inimaginable. J'en perdais le sommeil ; mais ce n'est qu'à force d'opiniâtreté que l'on parvient à s'instruire. Je ne connais qu'un médecin à Paris qui soit plus fort que moi.

MADAME D'EBLY.

Parce qu'il tue plus de monde.

FORLIS.

De l'épigramme ! ce n'est pas bien, belle dame. Mais il faut dire aussi qu'il a des pistolets anglais que je paierais de ma fortune, et qu'il passe sa vie à s'exercer.

MADAME D'EBLY.

Et quel temps donne-t-il à ses malades?

FORLIS.

Le soir. Il ne fait d'ailleurs la médecine que

pour son plaisir. Sa véritable occupation est le pistolet. Madame de Senneville vient-elle ? Elle sera ravissante en paysanne; c'est un rôle fait pour elle; mais celui d'un Colin ne me convient pas du tout.

MADAME D'EBLY.

Vous voulez des complimens.

FORLIS.

Je vous proteste que non, et que je me trouve mauvais. J'aurais préféré un rôle de valet bien effronté, bien fripon. J'ai de la vivacité, la repartie prompte, j'aurais fait sensation ; mais un Colin ! Au reste je veux changer la manière dont je l'avais pris, et le jouer avec malice, et même avec une petite pointe caustique.

BLINVAL.

Mais, monsieur, cela ne signifiera rien. Avec qui serez-vous caustique ? Avec votre maîtresse ? alors il n'y a plus de pièce. Avec son père, avec sa mère ? mais vous n'avez pas de fortune, et vous voulez les fléchir. C'est une grande franchise, de la rondeur et un sentiment vrai que vous devez chercher à peindre.

FORLIS.

De la rondeur ! du sentiment ! Ah ! fi donc ! De l'esprit, monsieur, des saillies, à la bonne

heure ; mais du sentiment, il n'y a rien de si fade.

BLINVAL.

Ne confondez pas, je vous prie, le sentiment avec l'affectation de sensibilité qui en a pris la place. Je ne vous demande pas de la mélancolie. Je veux au contraire une expression juste, bien sentie, et puisée dans votre ame.

FORLIS.

C'est-à-dire que je paraisse le plus sot qu'il me sera possible. Non, monsieur, jamais je ne consentirai à cela. J'ai de l'esprit, à ce que je crois, et je m'en servirai. Je voudrais bien savoir si vous n'en mettrez pas, vous, dans votre rôle de fat.

BLINVAL.

A coup sûr non. Je serai fort avantageux, je me vanterai beaucoup, je n'entendrai rien de ce qu'on me dira, je combattrai la raison par des impertinences, et je croirai avoir vaincu les gens, lorsque je les aurai forcés au silence par la pitié que je leur inspirerai.

FORLIS.

Je vous rends les armes, et ce caractère est esquissé de main de maître.

BLINVAL.

Trouvez-vous?

FORLIS.

Oui, en vérité. A la bonne heure, voilà un rôle brillant.

BLINVAL.

Voulez-vous que nous changions?

FORLIS.

Non, parce que quelques personnes diraient que je me joue moi-même. Je sais des gens qui me croient fat, et je vous demande un peu si je ressemble au portrait que vous venez de tracer.

MADAME D'EBLY, à part.

C'est une charmante chose que la comédie!

SCÈNE IV.

MADAME D'EBLY, FORLIS, BLINVAL, DORLANGES.

DORLANGES.

Pardon, pardon. Je ne suis pas coupable, et vous allez me remercier. Je viens de vous faire l'acquisition d'une actrice.

MADAME D'EBLY.

Et pourquoi faire? nous n'en avons plus besoin.

DORLANGES.

C'est égal, c'est égal. Vous serez enchantée

quand vous saurez qui ; c'est mademoiselle Aglaure.

MADAME D'EBLY.

Mademoiselle Aglaure de Rusbec?

DORLANGES.

Oui, oui, mademoiselle Aglaure de Rusbec, qui aura cinq cent mille francs en mariage, et peut-être le double, s'il arrivait la moindre chose à une de ses tantes.

MADAME D'EBLY.

La moindre chose, c'est de mourir?

DORLANGES.

Sans doute ; et savez-vous que ce serait très-beau ; un million de dot, avec père et mère !

MADAME D'EBLY.

Mais elle est bossue.

DORLANGES.

Sa mère dit que non, mais seulement qu'elle se tient mal ; et elle voudrait la faire jouer dans des proverbes, parce qu'elle espère que cela lui donnera du maintien.

BLINVAL.

L'idée est excellente ! Les proverbes serviront bientôt à tout, même à redresser la taille.

DORLANGES.

Mais, monsieur, on peut bien avoir un peu

de complaisance pour une aussi riche héritière.

BLINVAL.

Mais, monsieur, ce n'est pas dans ma société qu'on désire introduire mademoiselle de Rusbec; c'est dans la société de madame, et c'est à elle qu'il faut s'adresser.

MADAME D'EBLY.

Nous verrons. Mais je crois entendre madame de Senneville.

BLINVAL.

Enfin, nous allons répéter.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SENNEVILLE.

MADAME D'EBLY.

Justement c'est elle. Allons donc, paresseuse.

MADAME DE SENNEVILLE.

Paresseuse! ne dites pas cela. Il faut tout mon courage pour être sortie aujourd'hui.

MADAME D'EBLY.

Que vous est-il donc arrivé?

MADAME DE SENNEVILLE.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; j'ai souffert

le martyre ; toujours mes nerfs. J'ai envoyé chercher mon médecin, je l'ai attendu toute la matinée, il n'est pas venu.

FORLIS.

Je croyais vous trouver au bois. Mais comment êtes-vous à cette heure ?

MADAME DE SENNEVILLE.

Mourante.

FORLIS, légèrement.

Il faut y prendre garde.

MADAME D'EBLY.

L'éther vous abîme.

MADAME DE SENNEVILLE.

C'est ma vie.

DORLANGES.

Est-ce que vous ne viendrez pas à quatre heures, au déjeuner d'huîtres de Saint-Elme ?

MADAME DE SENNEVILLE.

Quelles sont les femmes qui se trouveront là ?

DORLANGES.

La sienne d'abord, puis madame de Coulanges, et madame Dormilly. Je crois que voilà tout.

FORLIS.

Vous ne nous annoncez pas de jolies femmes.

MADAME DE SENNEVILLE.

J'irai. Cela me distraira.

MADAME D'EBLY.

Allons; les proverbes, les proverbes.

MADAME DE SENNEVILLE.

Est-ce que nous allons répéter? Vous ne craignez pas que cela ne me fatigue?

MADAME D'EBLY.

Nous parlerons tout bas.

MADAME DE SENNEVILLE.

A la bonne heure. A propos, monsieur Blinval, j'ai fait une réflexion sur mon rôle.

BLINVAL.

Voyons, madame.

MADAME DE SENNEVILLE.

Je ne veux pas m'appeler Fanchette.

BLINVAL.

Et pourquoi?

MADAME DE SENNEVILLE.

Parce que j'ai eu chez moi une femme de chambre de ce nom-là.

BLINVAL.

Qu'est-ce que cela fait?

MADAME DE SENNEVILLE.

Vous voulez que je prenne un nom de femme de chambre?

BLINVAL.

Eh bien, prenez-en un autre.

MADAME DE SENNEVILLE.

J'aime mieux celui d'Aglaé.

BLINVAL.

Aglaé! Jamais paysanne ne s'est nommée Aglaé.

MADAME DE SENNEVILLE.

Pardonnez-moi; car c'est le nom de la fille du jardinier de ma maison d'Auteuil. Il est vrai que je suis sa marraine.

FORLIS.

Alors, moi, je ne veux plus de celui de Colin, et je m'appelle Adolphe. (A Blinval qui rit.) Pourquoi riez-vous.

BLINVAL.

Je ris de l'importance que vous mettez à des misères.

FORLIS.

C'est vous qui en mettez. Pourquoi ne voulez-vous pas que nous choisissions nos noms?

BLINVAL.

De pourquoi en pourquoi, nous ferons si bien qu'une petite bluette qui pouvait faire un tableau piquant, ne sera plus qu'un canevas sans coloris et tout-à-fait insipide.

FORLIS.

Pour des noms changés?

BLINVAL.

Oui, pour des noms changés. Il y a dans un proverbe un accord de mille petits riens qui concourent cependant à l'effet de l'ensemble.

FORLIS.

Je ne comprendrai jamais cela.

DORLANGES.

Moi, je le conçois, parce que je m'étais accoutumé à vous appeler l'un Colin, l'autre Fanchette, et que vos changemens de noms vont m'embrouiller.

MADAME D'EBLY, en riant.

Voilà une définition.

BLINVAL.

N'importe. Commençons. (Bas à madame d'Ebly.) Ah! que c'est bien la dernière fois que je joue des proverbes hors de chez moi!

MADAME D'EBLY, bas à Blinval.

Je commence à trouver que vous avez raison; mais nous voilà embarqués, il faut aller jusqu'au bout. (Haut.) Allons, mademoiselle Aglaé, c'est vous qui paraissez la première.

BLINVAL, à madame de Senneville.

Tâchez, madame, de mettre un peu plus de

naturel que la dernière fois. Vous m'avez autorisé à vous donner des conseils, et je vous ferai observer que ce n'est pas une grande coquette que vous représentez, mais une paysanne bien simple.

MADAME DE SENNEVILLE.

Forlis, est-ce que j'ai joué en grande coquette?

FORLIS.

Vous avez été divine.

MADAME D'EBLY.

Pas de complimens déplacés. Madame de Senneville était souffrante ce jour-là, et elle n'a pas été ce qu'elle sera, j'en suis bien sûre.

MADAME DE SENNEVILLE.

Je voudrais au moins que monsieur me dît en quoi j'ai péché.

BLINVAL.

Le choix de vos expressions, votre ton, vos manières, rien de tout cela ne convenait. Jugez-en vous-même. D'abord, vous entrez à pas comptés, et vous dites : « Mon Dieu! Colin, que vous êtes un homme insupportable! On n'a jamais poursuivi une femme de telle sorte. »

MADAME DE SENNEVILLE.

J'ai dit comme cela?

BLINVAL.

Interrogez madame et ces messieurs.

MADAME D'EBLY.

C'est vrai.

DORLANGES.

Oui.

MADAME DE SENNEVILLE.

Mais je trouve cela fort bien. Comment faut-il donc dire?

BLINVAL.

Je crois qu'il faudrait arriver en courant, comme une personne qui veut en éviter une autre, et vous écrier avec une légère teinte d'humeur : « Laisse-moi donc, Colin, je ne veux pas que tu me suives ; ma mère l'a défendu. »

MADAME DE SENNEVILLE.

C'est donc mieux! Allons, je dirai comme cela; ce n'est pas difficile. A vous, Forlis.

FORLIS.

« Adorable Aglaé, votre mère vous a-t-elle aussi défendu d'être un aimant qui attire tous les cœurs après soi. »

BLINVAL, à part.

Adorable Aglaé! un aimant qui attire des cœurs! Juste Ciel! à quoi cela ressemble-t-il? C'est un villageois qui parle.

MADAME DE SENNEVILLE.

« Adolphe, lisez dans mes yeux la douleur qui m'accable. Les ordres d'une mère sont sacrés; c'est un crime que de vouloir s'y soustraire. »

BLINVAL, à part.

De mieux en mieux.

FORLIS.

« On me reproche de ne rien avoir! Est-ce donc n'avoir rien que de posséder un cœur plein d'amour?» (A Blinval.) Vous vouliez du sentiment, j'espère qu'en voilà.

BLINVAL.

Continuez.

FORLIS.

« Oui, céleste Aglaé, vous êtes une divinité pour votre Adolphe. Si je ne puis prétendre à tant de charmes, qu'il me soit au moins permis de les adorer en silence. »

BLINVAL, bas à madame d'Ebly.

C'est trop fort aussi, et je ne puis me contraindre.

DORLANGES.

Il parle comme un ange. C'est parfait.

MADAME DE SENNEVILLE.

« Adolphe, j'en prends le ciel à témoin, on

pourra m'abreuver de larmes; mais me faire renoncer à toi, jamais. »

DORLANGES.

Comme c'est joué!

FORLIS.

Paix donc! « Ton courage excite le mien; ce n'est pas par les dieux que je jure de te rester fidèle, mes sermens seraient ceux du vulgaire; c'est par toi, par toi seule, ô mon Aglaé! »

DORLANGES.

On dirait que c'est un rôle écrit.

BLINVAL, à Forlis.

Monsieur, pensez-vous que vous êtes un paysan?

FORLIS.

Mais oui.

BLINVAL.

Et trouvez-vous que votre langage soit convenable?

FORLIS.

Entendons-nous. Je crois qu'il n'est pas déplacé, même en jouant un rôle de paysan dans un salon, de faire sentir qu'on est un homme du monde et qu'on sait parler avec facilité. Certes, je n'affecterai pas des locutions triviales; j'ai l'affectation en horreur. Ainsi, n'espérez rien de moi qui sente l'affectation.

MADAME DE SENNEVILLE.

Vous êtes le naturel personnifié. Vous avez eu des inflexions qui m'ont été à l'ame. Vous êtes charmant, Forlis, et vous verrez que je vous seconderai bien. J'ai une toilette qui vous ravira.

BLINVAL.

Peut-on savoir ce que c'est ?

FORLIS, avec ironie.

C'est quelque étoffe grossière, une cornette et des sabots.

MADAME DE SENNEVILLE, riant.

Qu'il est spirituel !

BLINVAL.

Des sabots, cela est inutile ; mais le reste ne me paraît pas ridicule.

FORLIS.

Quoi ! vous voudriez que madame eût une jupe de laine ?

BLINVAL.

Oui.

MADAME DE SENNEVILLE.

Eh bien, vous serez content. J'aurai une robe de cachemire, c'est de la laine ; un tablier de dentelle et une coiffure que je fais faire tout exprès pour ce rôle.

BLINVAL, à madame d'Ebly.

Et vous, madame, qui faites la mère de la paysanne Aglaé, comment serez-vous mise, s'il vous plaît ?

MADAME D'EBLY.

Moi, tout simplement, en douillette.

BLINVAL.

La mère d'une paysanne, en douillette!

MADAME D'EBLY.

Mais je vous assure que je n'ai aucune prétention de costume, et que je me mettrai comme vous voudrez.

DORLANGES.

Cela fera un spectacle ravissant. (Montrant madame de Senneville et Forlis.) Monsieur et madame iront aux nues, et je suis persuadé que nous aurons le plus grand succès. Quand je dis nous, je crains un peu pour moi, je n'ai pas leur facilité; mais je m'en tirerai le moins mal que je pourrai. Je serais curieux de répéter ma dernière scène, celle où je trouve Colin aux pieds de Fanchette; je me trompe, Adolphe aux pieds d'Aglaé. Voulez-vous, comme l'heure nous presse, que nous passions tout de suite à cet endroit?

BLINVAL.

Comme vous voudrez.

DORLANGES.

J'y mettrai beaucoup de bonhomie, je crois que c'est ce qui convient.

BLINVAL.

Assurément.

DORLANGES.

Il faut qu'on s'aperçoive que c'est à regret que je refuse à ma fille d'épouser le jeune homme qu'elle aime.

BLINVAL.

Très-bien.

DORLANGES.

Mais que son défaut de fortune est un obstacle invincible.

BLINVAL.

C'est au mieux.

DORLANGES.

Qu'étant riche moi-même, je veux un gendre riche, et que, vu mon âge, je n'entends plus rien aux folies de l'amour.

BLINVAL.

Vous détaillez cela à merveille. (Bas à madame d'Ebly.) Pour lui, c'est étonnant.

DORLANGES.

Je vais commencer. Monsieur Forlis, mettez-vous aux genoux de madame. (Forlis se met aux ge-

noux de madame de Senneville.) Fort bien. Ce sont vos nouveaux noms qui vont m'embarrasser. N'importe; j'entre en scène.

« Comment, maraud, tu es aux pieds de ma fille! »

BLINVAL.

Bravo! conservez ce ton, monsieur, il est excellent.

DORLANGES.

En vérité?

BLINVAL.

Ah! en vérité.

DORLANGES.

« Ne t'avais-je pas défendu de venir ici? Que prétends-tu? Épouser mon Aglaé? cela ne sera jamais. Tu n'as seulement pas mille écus de rente. »

(Tout le monde rit.)

BLINVAL.

Voilà mille écus qui gâtent tout.

DORLANGES.

Pourquoi cela?

BLINVAL.

Les paysans n'ont point de rentes, et un paysan qui aurait mille écus de rente serait un paysan fort riche.

DORLANGES.

Voulez-vous que je dise cent écus?

BLINVAL.

Non plus.

DORLANGES.

Est-ce que cela n'est pas comique?

BLINVAL.

Si fait, plus comique que ce que je veux mettre à la place; mais ce n'est pas convenable.

DORLANGES.

Qu'est-ce que cela fait, si on rit?

BLINVAL.

On ne rirait pas comme il faut qu'on rie.

DORLANGES.

Ma foi! la gaîté n'est déjà pas si commune; il faut faire rire quand on peut. Enfin que croyez-vous donc qu'il faille dire?

BLINVAL.

Après « tu prétends épouser Aglaé! » ajoutez: « Et tu n'as pas un pouce de terre à toi. »

DORLANGES.

Je retiendrai cela. Allons, Forlis, répondez-moi.

FORLIS.

« Père Anselme, il est vrai que le Ciel ne m'a

» point départi la richesse; mais il m'a doué de » l'amour du travail. Cette faveur vaut mieux » que la première; elle est plus solide, et rien » ne peut la ravir. Une fois l'époux de l'incom- » parable Aglaé, j'emploierai tout mon courage » à faire prospérer entre mes mains les bienfaits » de l'agriculture. »

MADAME D'EBLY.

Est-ce un sermon, mon cher Forlis, que vous avez prétendu nous faire? Et l'agriculture dans la bouche d'un paysan! C'est un mot qui n'est connu que dans les villes. Si vous alliez dire à un laboureur qu'il s'occupe d'agriculture, il serait aussi étonné que le bourgeois gentilhomme quand on lui apprend qu'il fait de la prose.

FORLIS.

Grands dieux! madame, que vous êtes donc bourgeoise aujourd'hui! Est-ce devant des laboureurs que je jouerai ce rôle; et y a-t-il un si grand inconvénient à se servir devant votre société d'expressions que tout le monde comprendra?

MADAME D'EBLY.

Mais, comme ma société entendrait pareillement des expressions qui conviendraient mieux

à votre rôle, je ne vois pas pourquoi vous ne les emploieriez pas de préférence.

FORLIS.

Je vous l'ai déjà dit, il me serait impossible de parler patois.

MADAME D'EBLY.

Allons, ne voilà-t-il pas que je veux qu'il parle patois! Vous évitez toujours d'avoir l'air de comprendre ce qu'on vous dit.

FORLIS.

Je vous jure que je n'y mets pas d'entêtement.

DORLANGES.

On n'y regardera pas de si près, non plus. Soyez persuadée qu'il n'y a guère de maisons où l'on joue aussi bien les proverbes. Nous n'avons plus qu'une répétition; c'est pour jeudi. Il faut être exact à celle-là. Quoique nous allions bien, il ne sera pas inutile de nous recorder comme il faut. D'ailleurs madame d'Ebly n'a pas répété; mais ce sera pour jeudi. Il est quatre heures; qui est-ce qui vient chez Saint-Elme. Monsieur Blinval, voulez-vous que je vous y présente? On y fait une chère délicieuse; je puis vous y conduire; c'est un pari, et c'est moi qui l'ai gagné.

BLINVAL.

Je vous suis obligé; on m'attend chez ma sœur.

DORLANGES.

Tant pis, tant pis. Ah! ça, jeudi vous nous donnerez aussi un échantillon de votre rôle, car nous ne nous en doutons pas. Mais vous, vous serez toujours bon. (Il rit.) Ah! ah! ah! Pas moins, nous avons fait d'excellente besogne ce matin. (A madame d'Ebly.) Madame, je suis votre serviteur; à jeudi sans faute. Madame de Senneville, donnez-moi le bras pour descendre.

MADAME DE SENNEVILLE.

J'aime mieux le donner à Forlis; vous êtes trop étourdi. (A madame d'Ebly.) Adieu, ma belle. Venez donc déjeuner demain avec mon médecin, il vous amusera.

MADAME D'EBLY.

Je ferai tout ce que je pourrai; mais ne m'attendez pas.

(Dorlanges, Forlis et madame de Senneville sortent.)

SCÈNE VI.

BLINVAL, MADAME D'ÉBLY.

BLINVAL.

En bonne conscience, persistez-vous dans le projet de faire jouer des proverbes improvisés à ces gens-là? Ou ils n'ont pas le sens commun, ou ils ont fait gageure d'aller tout de travers.

MADAME D'EBLY.

Je le crains comme vous; mais ne pourriez-vous pas leur trouver quelque autre canevas?

BLINVAL.

Vous êtes donc aussi de la gageure? Un autre canevas! Quel canevas plus simple pourrais-je trouver que celui que je leur ai donné? Ils en étaient enchantés, vous le savez.

MADAME D'EBLY.

Si vous voulez que je vous parle franchement, vous les chicanez un peu trop.

BLINVAL.

Vous êtes de la gageure, je n'en doute plus.

MADAME D'EBLY.

Non. J'ai trouvé ridicule l'agriculture de For-

lis, et les mille écus de Dorlanges ; mais madame de Senneville a eu une réplique, à mon gré, pleine d'esprit.

BLINVAL.

Ah! mon Dieu ! vous appelez cela de l'esprit; nous ne pourrons jamais nous entendre. Si vous prenez le mot esprit dans un sens absolu, à coup sûr elle n'a pas dit de bêtise; mais a-t-elle parlé comme elle devait le faire?

MADAME D'EBLY.

Vous ne la soumettrez jamais à ces subtilités-là. Madame de Senneville est un oracle dans sa société; or, comment pourrez-vous lui faire comprendre qu'elle doit se remettre à l'école pour jouer des proverbes?

BLINVAL.

Alors, qu'elle n'en joue pas.

MADAME D'EBLY.

Quel sérieux il met à tout cela!

BLINVAL.

J'ai l'air ici de la bête noire, seulement parce que j'ai de la conscience, et que je voudrais que tout allât le mieux possible. En vérité, il y a de la probité de ma part; car, après tout, qu'est-ce que cela me fait? Mais la belle nécessité, je vous le demande, de réunir toute votre

société pour la convaincre que madame de Senneville, monsieur Dorlanges et monsieur Forlis n'ont pas le sens commun.

MADAME D'EBLY, riant

Eh bien! tant mieux. Puisque vous ne les aimez pas, cela vous vengera.

BLINVAL.

Il est impossible de parler raison avec vous.

MADAME D'EBLY, riant.

Mais c'est vous qui n'avez pas le sens commun aujourd'hui.

BLINVAL.

Vous voulez me pousser à bout, vous avez réussi. Je vous dis bien positivement, et sans humeur, que je ne veux plus entendre parler de proverbes, parce que je vois d'ici qu'ils finiraient par me brouiller avec vous, et que je tiens à votre amitié beaucoup plus qu'à tous les proverbes du monde.

MADAME D'EBLY.

Comment! vous n'en jouerez pas chez moi?

BLINVAL.

Ni chez vous, ni chez moi, ni nulle part. Je vous en donne ma parole.

MADAME D'EBLY.

Et vous regardez cela comme un moyen de conserver mon amitié?

BLINVAL.

Assurément; car vous ne pourrez pas vous empêcher de me tenir quelque compte du sacrifice que je fais en renonçant pour vous à un de mes plaisirs les plus chers.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

MADAME D'EBLY, au domestique.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Madame, c'est une lettre qu'on vient d'apporter chez monsieur, et qu'on renvoie ici parce qu'il y faut une réponse tout de suite.

BLINVAL.

Une lettre pour moi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

BLINVAL, regardant la suscription.

Eh! mais, c'est de madame de Mirval. Permettez-vous, madame?

MADAME D'EBLY.

Lisez, lisez, mon cher Blinval.

BLINVAL, avec une joie marquée.

On n'est pas plus aimable. (Il remet la lettre à madame d'Ebly.) Voyez donc.

MADAME D'EBLY, au domestique.

Dites qu'on attende.

(Le domestique sort.)

SCENE VIII ET DERNIÈRE.

BLINVAL, MADAME D'EBLY.

BLINVAL, à madame d'Ebly qui lit.

Peut-on accorder un pardon avec plus de générosité?

MADAME D'EBLY.

Mais c'est une générosité intéressée, puisqu'elle vous demande d'aller jouer des proverbes chez elle.

BLINVAL.

Qu'est-ce que cela fait?

MADAME D'EBLY.

Et vous irez?

BLINVAL.

Pourrais-je m'y refuser?

MADAME D'EBLY.

Vous oubliez vos sermens.

BLINVAL.

Vous y pensez encore?

MADAME D'EBLY.

Alors, vous ne m'abandonnerez pas?

BLINVAL.

Non vraiment.... Il n'y a que les femmes pour écrire des lettres comme cela.

MADAME D'EBLY.

Mes acteurs sont si mauvais!

BLINVAL.

Ils iront, ils iront, je vous en réponds.... Que d'esprit et de grace!

MADAME D'EBLY.

Je ne sais si je dois vous croire. Vos sermens ne sont pas trop sûrs. Depuis le peu de temps que vous êtes ici, vous avez juré de ne plus remettre les pieds chez madame de Mirval, vous avez juré de plus que vous ne joueriez de proverbes ni chez vous, ni chez moi, ni nulle part; et voilà qu'un petit billet vous fait tout à coup

changer de résolution. Je ne vous
mais vous voyez bien, vous qui fa
verbes, qu'il ne faut pas dire :

FONTAINE, JE NE BOIRAI PAS DE

L'HUMORISTE,

OU

COMME ON FAIT SON LIT ON SE CO

PERSONNAGES.

M. DAILLY.
MADAME DAILLY.
MADAME DE SARMOISE, mère de madame Dailly.
LE CHEVALIER DE VILLEFOSSE.
FRANÇOIS, domestique de M. Dailly.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Dailly.

Le théâtre représente un salon, avec des siéges et une table sur laquelle il y a des livres, un encrier, des plumes et du papier.

L'HUMORISTE.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, d'abord seul, ensuite madame DAILLY.

FRANÇOIS.

D'après mon calcul, il n'y a pas encore quinze jours que monsieur est dans sa belle humeur, ainsi nous avons quinze jours au moins à respirer. C'est réglé; un bon mois, un mauvais mois. Le singulier homme! Sans être méchant, quand une fois il est dans ses lubies, il n'y a plus moyen de le contenter; il gronde sur tout. Gronder, ce ne serait rien encore; mais c'est sa taquinerie qui est insupportable. Je ne sais pas où il va chercher les inventions qu'il a. Tantôt il me chassera de sa chambre, par exemple, en disant que je sens le vin, le seul jour peut-être où je n'en aurai pas bu; tantôt il prétendra que je porte son linge, parce que ça m'est arrivé deux ou trois fois... Ce sont des bizarreries

qui n'ont pas le sens commun. Enfin, je vais profiter de ce qu'il est dans sa bonne lune pour lui demander la permission d'aller voir mon frère. C'est aujourd'hui dimanche; ils dînent tous les dimanches chez le père de madame; ils n'auront pas besoin de moi... ainsi...

MADAME DAILLY.

François, est-ce que Victoire est déjà sortie?

FRANÇOIS.

Oui, madame.

MADAME DAILLY.

Vous n'auriez pas vu, par hasard, des dentelles à moi en frottant ce matin dans ma chambre?

FRANÇOIS.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DAILLY.

Où sont-elles?

FRANÇOIS.

Dans le cabinet de monsieur, sur son bureau.

MADAME DAILLY.

Pourquoi ne les avez-vous pas rapportées chez moi?

FRANÇOIS.

Parce que monsieur ne l'a pas voulu.

MADAME DAILLY.

Comment ! monsieur ne l'a pas voulu ?

FRANÇOIS.

Non, madame.

MADAME DAILLY.

Et par quelle raison ?

FRANÇOIS.

Il prétend que ce sont ses dentelles de mariage, et qu'elles n'appartiennent pas à madame.

MADAME DAILLY, se détourne pour rire.

C'est bon. (François sort.) Cette prétention de propriété au bout de neuf ans que je porte ces dentelles qu'il n'a jamais mises ! Je ne veux pas lui en parler aujourd'hui ; nous dînons chez mon père, et je craindrais qu'il n'y fût de mauvaise humeur.

SCÈNE II.

MADAME DAILLY, M. DAILLY.

M. DAILLY entre en bâillant.

L'agréable promenade que les Tuileries, et que les Parisiens sont sots ! Ils ont à leur disposition tout un vaste jardin, et ils s'entassent dans

une seule allée où ils marchent sur les talons les uns des autres, comme s'ils couraient risque de tomber dans un précipice en s'écartant un peu à droite ou à gauche.

MADAME DAILLY.

Avez-vous rencontré beaucoup de monde de connaissance?

M. DAILLY.

Je n'ai cherché à reconnaître personne.

MADAME DAILLY.

C'est que vous n'avez pas été dans la belle allée.

M. DAILLY.

Je ne l'ai pas quittée.

MADAME DAILLY.

Vous vous êtes promené dans cette foule-là?

M. DAILLY.

Puisqu'on ne se promène que là, il faut bien y aller. J'ai fait plus de trente tours; je n'en puis plus.

MADAME DAILLY.

Il fallait vous asseoir.

M. DAILLY.

Comme cela, tout seul?

MADAME DAILLY.

Je vous avais offert d'aller avec vous.

M. DAILLY.

Dieu m'en préserve! J'aurais été tout aussi seul avec vous que sans vous. Un homme qui conduit une femme aux Tuileries n'est pour elle qu'un maintien et pas du tout une société. Elle ne lui parle que pour être entendue des gens qui passent auprès d'elle; ses yeux ne sont occupés qu'à remarquer l'effet qu'elle produit, et ses oreilles à recueillir les complimens qu'on lui fait. Si le pauvre imbécile qui lui donne le bras a la bonhomie de lui répondre, elle en prend occasion de sourire pour montrer ses dents, et c'est à peu près tout ce qu'il en obtient. A moins cependant que cet imbécile ne soit un amant, auquel cas on partage les minauderies entre lui et le public.

MADAME DAILLY.

Il faut avouer que vous êtes un excellent peintre, et que voilà un portrait qui ma ressemble beaucoup.

M. DAILLY.

Je n'en sais rien. Je ne vous ai jamais vue à la promenade.

MADAME DAILLY.

Nous dînons chez mon père aujourd'hui.

M. DAILLY.

Oui. Êtes-vous prête?

MADAME DAILLY.

Je n'ai que mon schall à prendre.

M. DAILLY.

Eh bien, je vous attends.

(Madame Dailly sort.)

SCENE III.

M. DAILLY, SEUL.

J'ai eu tort de refuser cette partie de Sceaux; je m'y serais plus amusé qu'au dîner périodique de mon beau-père. Tous les huit jours, c'est bien souvent. Je ne sais même pas si cela leur fait grand plaisir. C'est une habitude, et voilà tout. Dailleurs, il ne faut pas m'y tromper, je ne suis invité qu'à cause de leur fille. Invité! c'est fort honnête de ma part; et je ne crois pas que, depuis neuf ans que cela dure, on m'ait fait une seule invitation. C'est pourtant remarquable. Je ne sais vraiment pas en vertu de quoi je m'avise d'accompagner madame Dailly. Elle, c'est leur fille, c'est très-naturel; mais moi, je ne suis pas leur fils. Quand ils m'écriraient un mot le samedi : « *Nous comptons sur vous demain?* » Je n'en demande pas davantage; et ce serait moins sans façon.

Je ne suis pas non plus d'un âge à passer par-dessus le marché. C'est avec cette facilité-là qu'on se laisse dominer. Mon cher beau-père, au reste, n'est que trop porté à jeter une sorte de grapin sur les gens qu'il croit dépendre de lui. C'est une remarque que j'ai faite depuis long-temps, et je ne serais pas du tout étonné qu'il s'imaginât que je n'ose pas me soustraire à cette corvée du dimanche.

SCÈNE IV.

M. DAILLY, MADAME DAILLY.

MADAME DAILLY.

Je suis prête.

M. DAILLY.

Eh bien, partez.

MADAME DAILLY.

Est-ce que nous n'allons pas ensemble?

M. DAILLY.

Non.

MADAME DAILLY.

A propos de quoi?

M. DAILLY.

Vous prétendez que je n'ai pas une mise à aller avec vous.

MADAME DAILLY.

Je vous ai dit cela une fois, au sujet d'un chapeau ridicule que vous aviez dans ce temps-là, et je ne suis pas la seule personne qui vous en ait fait l'observation.

M. DAILLY.

Allez seule, c'est à deux pas; ou bien dites à François de vous suivre.

MADAME DAILLY.

Et vous, quand viendrez-vous?

M. DAILLY.

Je n'irai pas aujourd'hui.

MADAME DAILLY.

Vous ne dînerez pas chez mon père?

M. DAILLY.

Non.

MADAME DAILLY.

Vous n'êtes pas malade? En ce cas-là, je resterais.

M. DAILLY,

Non, je ne suis pas malade.

MADAME DAILLY.

Où dînez-vous donc?

M. DAILLY.

Je ne sais pas.

MADAME DAILLY.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. DAILLY.

Je ne suis pas invité chez votre père.

MADAME DAILLY.

N'y dînez-vous pas tous les dimanches?

M. DAILLY.

C'est un tort que j'ai eu.

MADAME DAILLY.

Parlez-vous sérieusement?

M. DAILLY.

Très-sérieusement.

MADAME DAILLY.

Mais c'est d'une bizarrerie qui n'a pas d'exemple, aujroud'hui surtout qu'ils ont du monde.

M. DAILLY.

Du monde invité; moi, je ne le suis pas.

MADAME DAILLY.

Vraiment, monsieur, vous avez juré de ne rien faire comme personne.

M. DAILLY.

Au contraire, je veux faire comme tout le monde, et ne dîner nulle part qu'on ne m'invite.

MADAME DAILLY.

Mais chez mon père et ma mère, vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'invitation.

M. DAILLY.

Je ne sais pas cela du tout.

MADAME DAILLY.

C'est donc un parti pris?

M. DAILLY.

Oui.

MADAME DAILLY.

Je puis vous dire que c'est fort ridicule.

M. DAILLY.

Je puis vous répondre que ce l'est un peu moins que de me traiter comme le font vos parens. Vous êtes d'une famille qui aime assez à dominer, et, si j'eusse voulu me laisser faire, on aurait fini par me mener à la baguette.

MADAME DAILLY.

C'en est assez, monsieur, j'irai seule.

M. DAILLY.

Vous n'en serez pas fâchée. Vous brillerez plus à votre aise. Vous ferez un peu les honneurs de ma personne, de ce que vous appelez ma bizarrerie. Je suis sûr que vous aurez un grand succès.

MADAME DAILLY.

Je ne parlerai seulement pas de vous.

M. DAILLY.

Mais on vous demandera pourquoi je ne suis pas venu.

MADAME DAILLY.

Je répondrai que vous vous êtes trouvé un peu incommodé.

M. DAILLY.

Ce n'est pas vrai. Je me porte on ne peut pas mieux. Je veux que vous disiez la chose comme elle est, et que vous leur signifiiez que dorénavant je n'irai plus chez eux que sur une invitation écrite.

MADAME DAILLY.

Je ne dirai pas un mot de cela; et, quoique vous prétendiez que je me plaise à faire les honneurs de votre personne, soyez persuadé qu'on aurait toujours ignoré jusqu'à quel point vous êtes parfois bizarre, si vous ne l'eussiez jamais été que vis-à-vis moi.

(Madame Dailly sort.)

SCÈNE V.

M. DAILLY seul.

La voilà bien contente. Elle a joué la dignité; elle va aller se plaindre de moi à sa mère, qui ne manquera pas de me trouver un homme épouvantable, et lui donnera des consolations

comme à la femme la plus malheureuse. On fera par-ci par-là des demi-confidences aux personnes de la société, et demain madame Dailly passera dans vingt maisons pour un chef-d'œuvre de résignation conjugale. C'est comme si je l'avais vu. Ma foi, vive le mariage! Il faut avouer que c'est un état rempli de délices. Si je fusse resté garçon, on ne m'aurait connu dans le monde que pour un homme assez sociable; grace à l'heureuse idée que j'ai eue d'attacher à mon sort un témoin inévitable, il n'y a pas un de mes petits ridicules qui ne soit su de tout Paris. En vérité, si je devine comment je vais passer ma soirée. Aller au spectacle un dimanche, c'est pour y étouffer. La promenade, j'en suis las. Mais n'y a-t-il pas de quoi se damner? Être chef de famille, avoir une femme, des enfans, des domestiques...., et être plus délaissé que le dernier des misérables! De quel droit aussi ma femme a-t-elle envoyé mes enfans chez sa mère? Je veux qu'on les aille chercher.... (Il sonne.) Eh bien, pas même un domestique! (Il sonne plus fort.) C'est une gageure. (Il appelle.) François! (Avec colère.) François!

SCÈNE VI.

M. DAILLY, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, monsieur.

M. DAILLY.

Je vous donne votre compte.

FRANÇOIS.

Pourquoi ça donc, monsieur?

M. DAILLY.

Pour vous apprendre à ne pas être là quand je vous sonne.

FRANÇOIS.

J'étais allé conduire madame chez madame sa mère.

M. DAILLY.

Madame! Madame n'est pas seule la maîtresse ici. Retournez chez madame de Sarmoise tout de suite, et ramenez-moi mes enfans.

FRANÇOIS.

Mais monsieur . . .

M. DAILLY.

Faites ce que je vous dis. (François va pour sortir.)

Approchez; qu'est-ce que vous vouliez dire : « Mais monsieur »? . . . .

FRANÇOIS.

Je voulais faire observer à monsieur qu'on ne me les laissera pas emmener, quand ce ne serait qu'à cause que monsieur a si souvent dit qu'il ne voulait pas qu'ils sortent avec moi. Dailleurs, monsieur sait bien que madame de Sarmoise ne lui obéit pas toujours.

M. DAILLY.

Taisez-vous, et allez attendre dans l'antichambre une lettre que je vais vous donner à porter.

FRANÇOIS.

Monsieur, faudra-t-il que je revienne après avoir porté votre lettre?

M. DAILLY.

Où voulez-vous donc aller?

FRANÇOIS.

C'est que j'ai mon frère qui est malade. . . . .

M. DAILLY.

Est-ce que votre visite le guérira? Allez attendre ma lettre, et vous me rapporterez la réponse.

(François sort.

SCÈNE VII.

M. DAILLY seul.

Je vais écrire à Saint-Eugène, pour lui demander s'il veut venir faire un trictrac avec moi après son dîner. (Il se met à une table, et écrit.) Cela me fera au moins passer une heure ou deux. Le trictrac m'ennuie à périr; mais il n'y a que ce moyen-là de décider Saint-Eugène à venir me tenir compagnie. (Il cachète sa lettre, et va la porter à la coulisse.) Tenez, François; c'est pour monsieur de Saint-Eugène, faites diligence. (Il revient lentement avec tous les signes de l'ennui, s'asseoit, et prend un livre dont il lit le titre.) Qu'est-ce que c'est que cela? « *L'Art de se rendre heureux.* » Quel sot titre! (Il bâille.) C'est apparemment l'antidote de madame Dailly contre les chagrins que je lui cause. Il y a de l'affectation à laisser traîner chez soi des livres de cette espèce-là. (Il en ouvre un autre.) « *Recherches sur l'Origine des Modes.* » Voilà de l'érudition bien placée, et une lecture bien solide. Quel chaos que la tête d'une femme! J'entends une voiture, ce me semble. (Il se lève, et va voir à la croisée.) Eh! c'est Villefosse. Ils ne sont pas encore à Sceaux.

SCENE VIII.

M. DAILLY, LE CHEVALIER DE VILLEFOSSE.

LE CHEVALIER.

J'ai eu une bonne idée de monter. Vous ne dînez donc pas chez le beau-père?

M. DAILLY.

Non, j'ai laissé aller ma femme avec mes enfans.

LE CHEVALIER.

En ce cas, vous êtes garçon, et je vous emmène.

M. DAILLY.

C'est que je viens d'écrire à Saint-Eugène, pour l'engager à passer une partie de la soirée avec moi.

LE CHEVALIER.

L'excuse est excellente.

M. DAILLY.

C'est la vérité.

LE CHEVALIER.

Allons donc, mon cher Dailly, vous ne me ferez pas croire que vous soyez resté chez vous,

et que vous ayez fait maison nette pour vous trouver tête à tête avec Saint-Eugène.

M. DAILLY.

Que croyez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Libertin, je vois ce que c'est.

M. DAILLY.

Vous voyez que vous ne voyez rien du tout.

LE CHEVALIER.

De la discrétion ! c'est donc quelque chose de sérieux?

M. DAILLY.

Si vous voulez attendre un instant, vous verrez la réponse de Saint-Eugène.

LE CHEVALIER.

Attendre! impossible, mon cher Dailly ; ces dames ne voulaient pas même que je fisse arrêter la voiture.

M. DAILLY.

Avec qui êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Avec ma femme, ma sœur et la jolie madame Félix.

M. DAILLY.

Madame Félix est avec vous?

LE CHEVALIER.

Sans doute, et plus belle aujourd'hui que vous ne l'avez jamais vue.

M. DAILLY.

J'ai bien envie de planter là Saint-Eugène.

LE CHEVALIER, avec ironie.

Vous ne le pouvez pas : après tous les sacrifices que vous lui avez déjà faits, l'abandonner serait un crime. (En riant.) L'idée de me faire croire qu'il attend Saint-Eugène est excellente. Adieu, adieu.

M. DAILLY, le retenant.

Mais écoutez donc.

LE CHEVALIER.

N'ayez pas peur, je ne vous trahirai pas.

(Il sort.)

SCENE IX.

M. DAILLY, seul d'abord, ensuite FRANÇOIS.

M. DAILLY.

Si ce n'est pas un fait exprès! J'avais bien besoin d'écrire à ce Saint-Eugène? Et cet imbécile de Villefosse aussi, de quoi s'avise-t-il de monter? Il ne pouvait pas continuer son chemin

sans venir me mettre l'eau à la bouche. Sans le maudit dîner de monsieur de Sarmoise, je n'aurais pas refusé cette partie-là ce matin. (A François qui rentre.) Eh bien, monsieur de Saint-Eugène viendra-t-il ?

FRANÇOIS.

Monsieur, il est allé dîner à Versailles ; mais on m'a bien promis de lui remettre votre lettre demain aussitôt qu'il arrivera.

M. DAILLY.

Dîner ! dîner ! je n'entends parler que de dîner, les uns chez leur mère, les autres à Sceaux, les autres à Versailles. C'est donc bien difficile de rester chez soi ? (A François.) Marguerite, à coup sûr, est sortie aussi ?

FRANÇOIS.

Ah ! monsieur, elle a décampé dès onze heures du matin. Comme elle sait qu'il n'y a pas de cuisine le dimanche, elle est allée dîner avec sa mère aux Incurables.

M. DAILLY, avec emportement.

Encore dîner ! Je vous défends de parler de dîner. . Qu'est-ce que vous savez faire en cuisine ?

FRANÇOIS.

En cuisine?

M. DAILLY.

Oui, en cuisine.

FRANÇOIS.

Dame, monsieur....

M. DAILLY.

Répondez donc.

FRANÇOIS.

Je n'ai jamais fait la cuisine.

M. DAILLY.

On sait toujours faire quelque chose.

FRANÇOIS.

Ma foi ! monsieur, excepté des omelettes...

M. DAILLY.

Vous savez donc faire des omelettes?

FRANÇOIS.

Je crois bien que oui.

M. DAILLY.

Eh bien, faites-m'en une.

FRANÇOIS.

Est-ce pour le dî... (Il se reprend.) Est-ce pour le repas de monsieur?

M. DAILLY.

Oui.

FRANÇOIS.

Si monsieur permettait, j'irais chercher quelque chose chez le traiteur.

M. DAILLY.

Je vous dis de me faire une omelette.

FRANÇOIS.

Monsieur la veut-il à l'ognon ou aux fines herbes ?

M. DAILLY.

A l'ognon ! Qui est-ce qui mange de l'omelette à l'ognon ? Faites-la aux fines herbes. Vous mettrez sur la table du vin de Clos-Vougeot, des anchois, des cornichons, du beurre et des radis ; vous me ferez aussi une salade un peu forte.

FRANÇOIS.

Si monsieur voulait m'écrire tout cela.

M. DAILLY.

Allez-vous-en au diable.

FRANÇOIS, *à part, en s'en allant.*

Quelle lune ! je ne lui en ai jamais vu de pareille.

SCENE X.

M. DAILLY, SEUL.

Si j'avais été chez monsieur de Sarmoise, je me serais épargné bien du tourment. Au fait, s'ils ne m'invitent pas dans les formes, je ne

suis guère gêné chez eux non plus. Je reste ou je m'en vais en sortant de table, comme la fantaisie m'en prend. Je joue ou je ne joue pas; jamais ils ne l'ont trouvé mauvais. Je paie un peu cher la leçon que j'ai voulu leur donner. C'est si ennuyeux d'être seul un dimanche, un jour où tout le monde s'amuse... Je n'ai pas faim. J'ai demandé à dîner seulement pour être occupé pendant ce temps-là... Si je me purgeais... Je ne serai pas dérangé... Oui, oui, j'ai de l'humeur, je ne ferai pas mal de me purger.... (Il sonne.) Qu'est-ce que je prendrai en purgation?... des pilules... c'est plus tôt fait.

SCÈNE XI.

M. DAILLY, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur a sonné?

M. DAILLY.

Comme vous voilà rouge!

FRANÇOIS.

Ah! monsieur, la belle omelette! Je n'en ai jamais vu de si grosse : j'y ai mis quinze œufs.

M. DAILLY.

Il n'est plus question de cela. Vous allez aller chez l'apothicaire demander des pilules purgatives.

FRANÇOIS.

Des pilules purgatives?

M. DAILLY.

Oui, des pilules purgatives. Vous avez la sotte manie de toujours faire répéter ce qu'on vous dit.

FRANÇOIS.

Est-ce que c'est pour monsieur?

M. DAILLY.

Oui; je veux me purger.

FRANÇOIS.

Et ma belle omelette?

M. DAILLY.

Vous la mangerez.

FRANÇOIS.

Mais, monsieur, il est sept heures. Ça vous tourmentera la nuit, et vous ne pourrez pas dormir.

M. DAILLY.

Vous croyez que ça ne me tourmentera que cette nuit?

FRANÇOIS.

C'est très-possible.

M. DAILLY.

Et d'ici là, ça me laissera tranquille?

FRANÇOIS.

Je le crois bien.

M. DAILLY.

Alors, servez votre omelette.

FRANÇOIS.

Monsieur prend le bon parti.

M. DAILLY.

Dépêchez-vous.

SCÈNE XII.

M. DAILLY, SEUL.

Ne peut pas se donner de l'occupation qui veut.... Si madame Dailly m'avait dit un mot seulement, je suis sûr que je me serais décidé à aller avec elle. On va m'accabler de questions dimanche prochain.... Définitivement, je ne veux pas dîner... Je vais aller prendre un bain. Cela me fera du bien. C'est une bonne idée. (On entend du bruit.) Qui est-ce qui vient à cette heure-ci? Je crois, Dieu me pardonne, que c'est ma belle-mère, madame de Sarmoise. C'est pour m'achever.

SCÈNE XIII.

M. DAILLY, MADAME DE SARMOISE.

MADAME DE SARMOISE.

Eh bien, monsieur le malade, comment cela va-t-il?

M. DAILLY.

Quoi! madame, vous avez la bonté de quitter votre société pour venir me voir?

MADAME DE SARMOISE.

Cela vous étonne, vous qui vous moquez de mon goût pour les malades. Quoique ma fille m'ait dit que votre indisposition était peu de chose, encore ai-je voulu en juger par moi-même.

M. DAILLY, avec méfiance.

Madame Dailly vous a-t-elle réellement dit que je fusse indisposé.

MADAME DE SARMOISE.

Sans doute, et je ne l'ai pas deviné. Sans cela, d'ailleurs, qui est-ce qui aurait pu vous empêcher de venir à la maison? Dites-moi donc ce que vous prétendez faire d'un tas de drogues que je viens de voir dans votre salle à manger?

Est-il vrai que vous ayez la fantaisie de dîner avec cela? Une omelette ridicule! des cornichons! de la salade! A quoi cela ressemble-t-il dans l'état où vous êtes? J'ai toujours pris sur moi de dire à François de remporter son festin. Ah! ça, dites-moi au juste ce que vous ressentez.

M. DAILLY.

A présent, rien.

MADAME DE SARMOISE.

Mais tantôt?

M. DAILLY.

J'avais un peu d'humeur.

MADAME DE SARMOISE.

Il y a long-temps que je m'aperçois de cela. Comme vous ne vous plaigniez pas, je ne vous disais rien; mais dès que cela commence à vous tourmenter, il faut prendre des précautions.

M. DAILLY.

Puisque je vais mieux, cela est inutile.

MADAME DE SARMOISE.

Vous pouvez avoir une rechute plus dangereuse.

M. DAILLY.

Je vous proteste....

MADAME DE SARMOISE.

Je ne vous écoute pas. La mauvaise santé prend beaucoup plus qu'on ne croit sur le caractère, et je ne sais pas si vous vous êtes aperçu que vous aviez souvent des inégalités. Ce n'est pas votre faute, je le sais; mais enfin cela prouve que vous avez besoin d'être purgé. Il faut prendre quelques jours de repos, boire pendant ce temps-là une bonne tisane rafraîchissante, et ensuite une médecine.

M. DAILLY.

Je vous réponds que si je fais cela madame Dailly se moquera de moi.

MADAME DE SARMOISE.

Ne croyez donc pas que votre femme se moque de vous. Il n'y a rien de si naturel que de soigner sa santé.

M. DAILLY.

Quand on est malade; mais je ne le suis pas.

MADAME DE SARMOISE.

Je sais mieux que vous ce qui vous convient. Pourquoi êtes-vous resté habillé, au lieu de vous mettre à votre aise? Vous n'avez pas la prétention de sortir, j'espère? Il y a ce soir dans l'air une espèce d'humidité fort malsaine pour les gens surtout qui ont l'humeur en mouvement.

Je vais sonner François pour qu'il vous donne votre robe de chambre. (Elle sonne.) Otez aussi cette cravate qui vous gêne.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

MADAME DE SARMOISE.

François, donnez une robe de chambre à votre maître. (François va chercher une robe de chambre.) Vous direz, si vous voulez, que je suis une bonne femme, que je me mêle de faire la médecine. Cela m'est égal.... Quand vous serez guéri, vous trouverez que la bonne femme ne s'y entend pas si mal.

(François apporte la robe de chambre et des pantoufles.)

FRANÇOIS.

J'ai apporté des pantoufles.

MADAME DE SARMOISE.

C'est bien. A présent, qu'est-ce que nous allons lui mettre sur la tête?

M. DAILLY.

Comme je me laise faire!

MADAME DE SARMOISE.

Plaignez-vous.

FRANÇOIS.

Monsieur doit avoir dans une de ses poches son serre-tête de nuit.

(Monsieur Dailly tire un madras de sa poche.)

MADAME DE SARMOISE.

Qu'est-ce que c'est qu'un madras quand on est malade? Est-ce que cela tient chaud aux oreilles? François, votre maître n'a-t-il pas des bonnets de coton?

FRANÇOIS, riant.

Non, madame. Monsieur ne s'en sert pas; mais moi j'en ai. Si vous le voulez, je puis en donner un tout blanc de lessive?

MADAME DE SARMOISE.

Oui, allez le chercher.

(François sort.)

M. DAILLY.

Vous allez me faire ressembler à un carême prenant.

MADAME DE SARMOISE.

Vous ressemblerez à ce que vous voudrez, pourvu que je vous guérisse; d'ailleurs vous n'attendez personne. C'est vrai, il faut lui parler comme à un enfant.

(François apporte un bonnet de coton.)

FRANÇOIS, donnant le bonnet à madame de Sarmoise.

Tenez, madame, c'est mon plus beau.

MADAME DE SARMOISE, avec gaieté.

Il a une mèche superbe. (Elle le met elle-même sur la tête de monsieur Dailly, qui rit de toutes ses forces.) Voilà déjà que ça vous fait du bien; et puisque vous tenez tant à votre madras, je vais vous le mettre en guise de ruban. (Elle lui met le madras avec un gros nœud sur le devant.) Je vous gâte... A présent, François, vous allez faire chauffer de l'eau; vous aurez du chiendent et de la réglisse, et vous ferez avec cela une tisane à votre maître, qui en boira de demi-heure en demi-heure, après avoir mis ses pieds jusqu'à la cheville dans un bain que vous allez lui préparer. Vous le ferez coucher de bonne heure, et ne le quitterez pas que ma fille ne soit revenue. (A monsieur Dailly.) Oui, monsieur, je veux être certaine que vous boirez ma tisane; j'ai répondu de vous à madame Dailly, et je ne veux pas qu'elle me fasse de reproches. Je retourne chez moi, où je n'ai pas dit que je sortais, et je ne vous réponds pas de ne point revenir ce soir, pour savoir si mes ordres ont été ponctuellement exécutés. Ne me reconduisez pas, je ne veux pas que vous preniez l'air. Jean est en bas qui m'attend chez votre portier.

(Elle sort.)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

M. DAILLY, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur, faut-il faire ce que madame de Sarmoise a commandé?

M. DAILLY.

N'avez-vous pas peur que cela ne vous donne trop de peine?

FRANÇOIS.

Ce n'est pas là ma raison.

M. DAILLY.

Otez ces habits, et allez faire du feu dans ma chambre. (Bas, tandis que François exécute ses ordres.) Madame de Sarmoise était de bonne foi, et ce n'est pas une mystification qu'elle a voulu me faire. Elle croit réellement que je suis malade. Au fait, comment s'imaginer qu'on se plaise à se tourmenter soi-même comme je l'ai fait aujourd'hui? (Haut à François.) Vous êtes encore là?

FRANÇOIS.

C'est que je cherchais les bretelles de monsieur.

M. DAILLY.

Je les ai sur moi... Vous auriez donc été bien content de sortir aujourd'hui ?

FRANÇOIS.

Puisque monsieur était malade, ça ne se pouvait pas.

M. DAILLY, lui donnant de l'argent.

Tenez, voilà pour boire à ma santé. Allez faire mon feu.

FRANÇOIS, à part.

Bon ! la lune est sur son déclin.

(Il sort.)

M. DAILLY, se passant la main sur le front.

Diable de tête ! Madame de Sarmoise est femme à revenir. Allons, il faut avaler ma sottise jusqu'au bout. Qui sait ? Le régime qu'elle m'a ordonné est peut-être celui qui me convient. C'est ma femme que je ne pourrai tromper... Pourquoi ?... Elle m'aime beaucoup. Je n'ai qu'à lui dire que je souffre, elle le croira. C'est une si excellente femme... Si elle n'était pas plus raisonnable que moi, mon ménage serait un enfer. Il faut que je reporte chez elle les dentelles que j'y ai prises ce matin.... Mais être condamné à boire de la tisane, et à mettre mes pieds à l'eau, pour avoir refusé de passer une soirée agréable

au milieu de ma famille.... C'est bien fait, je le mérite; c'est ma faute. Et je vais me coucher, quand ce ne serait que pour ne pas faire mentir le proverbe :

COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE.

LE

DÉSŒUVREMENT

DES COMÉDIENS,

OU

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI.

PERSONNAGES.

FLORICOUR,
FLORBEL,
JENNY,
ADÈLE,
ROSALIE,

} Comédiens.

La scène se passe à Amsterdam.

Le théâtre représente une chambre d'auberge.

LE

DÉSOEUVREMENT

DES COMÉDIENS.

SCÈNE I.

FLORBEL, ROSALIE, ADÈLE.

ADÈLE.

Ma chère Rosalie, nous ferons le plus grand effet dans cette pièce. N'est-il pas vrai, Florbel?

FLORBEL.

Des actrices du Théâtre-Français, à Paris, ne diraient pas mieux que vous ne venez de dire

ADÈLE.

Parbleu! des actrices de Paris! voilà une belle comparaison. On s'est habitué à croire qu'il fallait avoir joué à Paris pour valoir quelque chose. C'est un préjugé; et je connais telle actrice de Paris qui ne vaut pas Rosalie dans les soubrettes.

ROSALIE.

Je ne dis pas cela, moi, et je voudrais être aussi bonne que la plus mauvaise d'entre elles.

ADÈLE.

Ah! comme je vous crois! (Elle rit.) Eh bien, moi, je n'ai pas cette fausse modestie, et je vous assure qu'il ne m'en coûterait rien de débuter sur un théâtre de la capitale, quoique l'emploi des ingénues y soit en général assez bien rempli. Mais avec de l'assurance, beaucoup d'assurance, une figure passable, quelques agaceries au parterre, on réussit là comme partout. Le public est toujours le même. Ayez l'air de vous moquer de lui, il vous applaudit; si vous le craignez, il vous siffle.

FLORBEL.

Votre éducation a été bien faite, et vous en savez plus à votre âge que beaucoup de vieux comédiens. Moi, par exemple, je n'ai jamais pu me fourrer cela dans la tête. Un public nombreux m'impose toujours, je tremble, je balbutie dès que j'entends le moindre murmure, quoique je sache fort bien que c'est le moment de montrer de l'audace. Aussi vieillirai-je dans les emplois subalternes.

ROSALIE.

Il faut avouer que ce courage dont vous parlez

est bien plus facile à une jolie femme qu'à un homme. Si nous éprouvons quelque contrariété sur la scène, nous n'avons qu'à faire un peu la moue ou bien feindre de pleurer...

ADÈLE.

Mauvais moyen! pusillanimité ridicule! On gâte le public avec ces façons-là. Il faut au contraire lever hardiment les yeux, et avoir l'air de dire: « Est-ce à moi, messieurs, que vous en voulez? Expliquez-vous; mais craignez de me perdre. » Vous voyez alors une espèce de commotion dans toute la salle; on se regarde, on s'interroge des yeux, chacun semble rejeter la faute sur son voisin, et tout le monde finit par vous couvrir d'applaudissemens.

FLORBEL.

J'admire que ce soit une ingénue qui nous montre cette noble valeur.

ROSALIE.

J'ai toujours vu Adèle imperturbable; aussi réussit-elle partout.

ADÈLE.

Quand réussirai-je à Hambourg? Voilà, grace au ciel, huit jours que nous sommes à Amsterdam, dépensant un argent épouvantable et ne gagnant rien; tout cela pour attendre ce

monsieur Floricour que je n'ai jamais vu, et que je hais à la mort à cause de son impertinence.... Si nous partions sans lui; il nous rejoindrait comme il pourrait, je m'en moque.

FLORBEL.

Mesdames, un peu de charité pour un camarade.

ADÈLE.

Camarade tant que vous voudrez; mais c'est un impertinent de nous faire attendre aussi long-temps. Rosalie, vous le connaissez, je crois; ce doit être un fat, sans esprit, sans talent.

ROSALIE.

C'est le meilleur garçon du monde; un peu musard, et voilà tout. J'ai joué trois ou quatre fois à Nancy avec lui. Je vous jure qu'il est fort aimable.

ADÈLE.

Oh! c'est qu'il est joli homme.

ROSALIE.

Je m'arrète bien à cela vraiment! Si ce n'était qu'un joli homme je n'en dirais rien; mais c'est un bon enfant, et j'aime à lui rendre justice.

ADÈLE.

Pardon, ma chère Rosalie. Je ne vous parlerai plus de Floricour; et, quand je voudrai

en dire du mal, je m'adresserai à Jenny, qui le déteste au moins autant que moi, et avec laquelle j'ai fait un pacte pour le faire donner au diable par tous les moyens qui seront en notre pouvoir.

FLORBEL.

Voilà une troupe qui commence sous d'heureux auspices.

ADÈLE.

Si nous étions dans un autre pays que la Hollande encore, passe; peut-être prendrait-on plus gaîment son parti; mais dans ce vilain pays-ci à peine fait-on attention à une jolie femme. Voyez dans quel isolement nous vivons. Jenny a raison de dire que nous sommes ici comme au couvent.

FLORBEL.

En parlant de Jenny, qu'est-elle donc devenue ce matin ?

ROSALIE.

Elle est allée se promener sur le port.

ADÈLE.

C'est sa promenade favorite depuis que nous sommes à Amsterdam.

ROSALIE.

Favorite ou non, il n'y en a pas d'autre.

FLORBEL.

La voici.

SCÈNE II.

ROSALIE, ADÈLE, JENNY, FLORBEL.

JENNY.

Mes amis, il vient de m'arriver une aventure, une aventure unique. J'étais allée promener mon ennui sur le port, et je regardais machinalement devant moi, lorsqu'un homme dont les manières sont très-distinguées, m'aborda. Au ton de respect qu'il prit avec moi, je vis tout de suite qu'il me croyait une personne d'importance, et je me réglai là-dessus. Il me demanda par quel hasard je me trouvais seule, et moi, tournant la tête d'un air de surprise, je lui répondis que j'étais sortie avec un laquais, et que je ne concevais pas ce qu'il était devenu. Il m'offrit alors son bras, que je fis quelques difficultés d'accepter, et, s'enhardissant davantage, il finit par solliciter l'honneur de me reconduire chez moi.

ROSALIE.

C'est vraiment une aventure que cela. Après.

JENNY.

Tout en marchant, il me dit mille choses polies et même tendres; me parla de sa fortune, qui est très-considérable; tellement que, sans savoir comment cela s'est fait, je lui ai accordé la permission de venir présenter ses respects à ma famille.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! Sa famille! C'est charmant.

ADÈLE.

Et comment sortiras-tu de là?

JENNY.

Rien de plus simple. Il viendra ici ce soir; je le présenterai à ma mère, madame de Mercour.

ROSALIE.

Votre mère s'appelle....

JENNY.

Madame de Mercour. J'ai prévenu en bas de laisser monter un monsieur qui demanderait cette dame.

ROSALIE.

Vous êtes folle, ma chère Jenny. Où trouverez-vous cette mère, cette famille?

JENNY.

Ma mère, ce sera vous, Florbel; Adèle sera ma sœur, et Rosalie une espèce de soubrette,

une femme de chambre. Tout cela s'arrangeait dans ma tête à mesure que je lui parlais. Je vous prie seulement de bien jouer vos rôles, et de ne pas me trahir. C'est une affaire superbe pour moi, un parti fort avantageux; car c'est un bel et bon mariage qu'il m'offre. Il est bien, très-bien; il a des manières excellentes. Vous le verrez. Je veux faire votre fortune à tous les trois, mais secondez-moi de votre mieux.... La tête m'en tourne... Cinquante mille livres de rentes au moins.

ADÈLE.

Ta, ta, ta, ta..... Veux-tu que je te parle franchement? Ce monsieur s'est moqué de toi.

JENNY.

Je le crois, au contraire, entièrement dupe. Si vous m'eussiez vue rougir et baisser les yeux à chaque parole un peu tendre qu'il m'adressait, vous m'auriez applaudie, j'en suis sûre. Il est enchanté que j'aie perdu mon père, parce qu'il craint les lenteurs. Il espère s'arranger plus facilement avec ma mère: « Les femmes, disait-il, sont plus indulgentes pour les peines du cœur. Madame votre mère lira dans le mien, elle y verra une impression aussi profonde qu'elle a été subite, et je suis persuadé qu'elle se hâtera de couronner mes feux. »

ROSALIE.

Il faut que vous vous soyez montrée bien peu farouche pour que de but en blanc il ait osé vous tenir de pareils discours.

JENNY.

Dame! Je l'avoue, dès qu'il parlait mariage, je n'ai pas cru devoir par trop l'effaroucher, ce jeune homme.

ADÈLE.

Ce jeune homme est un échappé des Petites-Maisons.

FLORBEL.

Je l'espère; car autrement, comment pourrait-il me prendre pour la mère de Jenny? J'ai bien l'air d'une mère, n'est-il pas vrai?

JENNY.

Sans doute. N'avez-vous pas trompé tout Marseille dans la Comtesse d'Escarbagnas? Soyez sans inquiétude; je me charge de vous costumer comme il faut. Vous parlerez peu; et, pourvu que vous adoucissiez votre voix, l'illusion sera complète.

ROSALIE.

Où cela vous menera-t-il? Vous ne prétendez pas nous faire rester ici une éternité pour conduire cette intrigue?

JENNY.

Non vraiment, et je compte bien avoir, ce soir même, une bonne promesse de mariage.

FLORBEL.

Il n'est pourtant pas dans mon rôle de mère de laisser aller les choses si vite. Je dois même m'opposer à ce qu'il vous tienne des propos trop tendres.

JENNY.

Vous vous arrangerez comme vous voudrez; mais il me faut ma promesse de mariage..... Ne pouvez-vous pas faire la sourde?..... L'idée est excellente. Oui, oui, il faut que vous soyez sourde; cela lève toute difficulté.

FLORBEL.

Va pour la sourde. Il me semble que cette folie sera bonne au moins à nous divertir. Occupons-nous à présent de mon travestissement.

ADÈLE.

Moi, je reste comme je suis; mon rôle n'est pas important.

ROSALIE.

Ni le mien non plus; cependant il faut que je change quelque chose à ma toilette.

JENNY.

Et moi, que j'ajoute à la mienne. Je suis l'amoureuse.

FLORBEL.

Allons, allons, ne perdons pas de temps.

ROSALIE ET JENNY.

Nous vous suivons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

ADÈLE, SEULE.

Qu'est-ce que tout cela deviendra? Jusqu'ici ce que j'y vois de plus clair, c'est une mystification pour cette pauvre Jenny. Comment s'imaginer qu'un homme du monde ait pu la prendre pour une jeune personne bien née? Elle n'en a ni le ton, ni les manières; il faut être juste. Si c'était moi, ce serait autre chose.... Enfin je le verrai ce phénix, et, s'il en vaut la peine, je ne lui laisse pas faire la sottise d'épouser Jenny. Je suis aussi jeune qu'elle, tout aussi jolie, je puis fort bien lui couper l'herbe sous le pied, et je dois le faire. Ma conscience se refuse à laisser tromper un honnête homme qui a cinquante mille livres de rentes.

SCÈNE IV.

ADÈLE ET ROSALIE.

ROSALIE.

Adèle, il vient d'être décidé là-dedans que c'était moi qui devais recevoir seule ce monsieur.

ADÈLE.

Pourquoi cela ?

ROSALIE.

Afin de pouvoir lui vanter Jenny tout à l'aise, et l'amener, séance tenante, à demander sa main à madame de Mercour.

ADÈLE.

Vous croyez ce mariage possible ?

ROSALIE.

Je ne sais vraiment pas ce que je crois là-dessus ; l'idée me paraît folle ; j'aime les folies, et je me prête à celle-là.

ADÈLE.

Vous ne craignez pas de pousser trop loin la plaisanterie ?

ROSALIE.

Non, non. Notre amoureux est un sot ou un

fripon ; et, dans l'une ou l'autre de ces suppositions, il n'y a aucun scrupule à se faire.

ADÈLE.

Si c'est un fripon, oui ; mais si ce n'est qu'un sot, n'est-ce pas cruellement abuser de sa sottise, que de lui faire épouser une femme telle que Jenny ? Oh ! si, par exemple, il eût été question de vous....

ROSALIE.

Ou de vous, n'est-ce pas ? Parlons franchement : l'étranger vous trotte par la tête ; je vois cela. Eh bien, qui vous empêche de le disputer à votre prétendue sœur ? La lice est ouverte ; évertuez-vous, faites de votre mieux. L'amour qu'il a pour Jenny ne peut pas être tellement enraciné dans son cœur depuis ce matin, que vous ne puissiez au moins y faire quelque brèche. Moi, je vous déclare que je n'y prétends rien ; et, pour preuve de ma neutralité, je vous promets de tenir la balance égale dans le bien que je lui dirai de vous deux. On ne peut pas mieux faire.

ADÈLE, minaudant.

Que vous êtes extravagante ! N'allez-vous pas croire que je pense à épouser cet homme ? Je ne l'ai pas vu : sais-je seulement s'il me conviendra ?

De mon côté, aussi, je pourrais fort bien ne pas lui plaire.

ROSALIE.

Vous n'en désespérez pas cependant.

ADÈLE.

La vérité est que je n'y pense pas. (A part.) A tout hasard, je vais toujours mettre un peu plus d'ingénuité dans ma parure. (Haut.) Adieu, méchante.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ROSALIE.

Notre ingénue ne perd pas la carte. Dame ! aussi, cinquante mille livres de rentes, cela sied bien à un homme. Avec cinquante mille livres de rentes, il peut être impunément vieux, triste et maussade..... Et celui-ci est jeune et beau ! Il y a quelque chose là-dessous, c'est sûr. Mais n'est-ce pas là notre héros ? Peste ! il a, ma foi, bon air, et je regrette presque ma neutralité.

SCÈNE VI.

FLORICOUR, SOUS LE NOM DE SAINT-ELME, ROSALIE.

FLORICOUR.

Mademoiselle, est-ce ici que demeure madame de Mercour?

ROSALIE, le considérant attentivement.

Oui, monsieur, c'est ici.

FLORICOUR.

Pourrais-je avoir l'honneur de lui être présenté?

ROSALIE, à part.

Je ne me trompe pas, c'est Floricour. O la plaisante aventure!

FLORICOUR.

Mademoiselle, est-ce que vous n'êtes pas au service de madame de Mercour?

ROSALIE, à part.

Il ne me reconnaît pas, amusons-nous-en. (Haut.) C'est selon. En général, je ne suis guère de service le matin.

FLORICOUR.

Vous n'êtes guère de service le matin?

ROSALIE.

Non.

FLORICOUR.

Est-ce un usage de ce pays-ci?

ROSALIE.

Partout où je sers, c'est la même chose.

FLORICOUR.

Et vous trouvez des maîtresses qui se prêtent à cela?

ROSALIE.

Vraiment, il faut qu'elles se prêtent à bien d'autres choses: d'abord elles ne peuvent me commander que devant beaucoup de monde; et, si je m'acquitte mal de mon devoir, ce ne sont pas elles qui ont le droit de se plaindre.

FLORICOUR.

Je ne suis pas venu ici pour deviner des énigmes: ainsi, mademoiselle, faites-moi le plaisir de m'annoncer, ou de me dire à qui je dois m'adresser pour cela.

ROSALIE.

Je veux bien m'en charger.... mais parce que c'est vous, au moins.

FLORICOUR.

Je vous remercie de cette préférence. Mon nom est Saint-Elme.

ROSALIE.

Pourquoi cela?

FLORICOUR.

Comment! pourquoi cela? Parce que c'est mon nom.

ROSALIE.

Il n'est pas joli. N'en avez-vous pas de rechange? Il y en a de si beaux!

FLORICOUR, à part.

Cette fille est folle.

ROSALIE, à part

Il se donne au diable. (Haut.) Je cherche quelque chose de ronflant. Saint-Elme! c'est sourd comme je ne sais quoi. Madame aime tant les noms sonores! Elle n'avait épousé le défunt qu'à cause de cela. Elle avait la tête tournée de s'appeller madame de Mercour. Toutes ces terminaisons en *cour* sont agréables en effet.

FLORICOUR.

A qui en avez-vous avec les sornettes que vous me contez depuis une heure?

ROSALIE, riant.

Ah! ah! ah! ah!

FLORICOUR, avec humeur.

Je me fâcherai à la fin!

ROSALIE, toujours riant.

Vous auriez tort; car je ne m'acquitte pas mal de mon emploi.

FLORICOUR.

Qui êtes-vous? Vous n'êtes pas une servante ?

ROSALIE.

Oui et non. Je suis servante comme vous êtes amoureux, aux mêmes heures et aux mêmes conditions.

FLORICOUR.

Regardez-moi donc. Il faut avouer que je suis un grand nigaud. Je vous reconnais à cette heure. J'étais si loin de vous croire dans cette ville! Où avons-nous joué ensemble? n'est-ce pas à Nancy ?

ROSALIE.

Précisément.

FLORICOUR.

Et que faites-vous à Amsterdam ?

ROSALIE.

Je vous attends.

FLORICOUR.

Vous êtes engagée pour Hambourg ? Ah! tant mieux! Les autres sont-ils arrivés? Suis-je le dernier venu?

ROSALIE.

Oui. Ce qui nous contrarie très-fort depuis huit jours que nous sommes dans cet hôtel.

FLORICOUR.

Rappelez-moi donc votre nom.

ROSALIE.

Rosalie.

FLORICOUR.

Eh bien, ma chère Rosalie, rendez-moi un service. Si vous êtes dans cet hôtel depuis huit jours, vous avez dû entendre parler de madame de Mercour. J'ai le plus grand intérêt à savoir ce que c'est que cette dame. La connaissez-vous? Quelle espèce de femme est-ce?

ROSALIE.

Une femme comme il n'y en a point.

FLORICOUR.

Bien, bien; mais est-ce riche?

ROSALIE.

Je ne crois pas.

FLORICOUR.

Diantre! c'est aisé au moins?

ROSALIE.

Pas aisé du tout; c'est misérable même.

FLORICOUR.

Comment! misérable?

ROSALIE.

Oui, et très-misérable, puisque c'est réduit pour vivre à jouer les remplissages.

FLORICOUR.

Les remplissages... C'est donc une actrice?

ROSALIE.

Non.

FLORICOUR.

Ou un acteur ?

ROSALIE.

Ya men herr.

FLORICOUR.

Je n'y comprends rien. Comment se fait-il qu'un homme s'appelle madame de Mercour ?

ROSALIE.

La question est plaisante pour un comédien ! C'est votre futur camarade Florbel qui a pris ce nom et ce déguisement pour servir de mère auprès de vous à votre future camarade Jenny, cette jeune personne charmante que vous avez rencontrée ce matin sur le port, et qui vous a accordé l'insigne honneur de lui donner le bras jusqu'à cet hôtel garni.

FLORICOUR.

Le plus court est d'en rire ; mais j'avais fait de beaux châteaux en Espagne sur cette rencontre.

ROSALIE.

S'il ne s'agit que de châteaux, nous ne sommes pas en reste avec vous, et ceux que nous

avons bâtis de notre côté ne le cèdent pas aux vôtres.

FLORICOUR.

Nous n'aurons rien à nous reprocher. Il faut pourtant que cette Jenny ait bien du talent pour être parvenue à me faire cette illusion.

ROSALIE.

Non; c'est une actrice très-médiocre, minaudière, apprêtée, et qui ne vous a trompé que parce que vous désiriez l'être.

FLORICOUR.

Vous en parlez comme d'une camarade; mais soyez persuadée que je me connais en femmes comme il faut, et qu'elle a fort bien joué son rôle.

ROSALIE.

A la bonne heure. C'est une révolution que vous avez faite en elle. Je souhaite que cela dure. Nous verrons.

FLORICOUR.

Elle va être furieuse contre moi.

ROSALIE.

Vous prendrez votre revanche. Je ne suis pas fâchée de cette aventure; et, si vous voulez prolonger sa méprise, je m'offre à vous seconder de mon mieux.

FLORICOUR.

A quoi bon ?

ROSALIE.

A nous amuser d'abord, puis à vous venger de deux mijaurées qui, ce matin encore, me soutenaient que vous ne deviez pas avoir de talent.

FLORICOUR.

Quelles sont ces deux mijaurées ?

ROSALIE.

Jenny votre amoureuse, et Adèle qui joue les ingnuités.

FLORICOUR.

Adèle! Connais-je cela? C'est-il joli ?

ROSALIE.

Figure de théâtre, de grands yeux.

FLORICOUR.

Sur quoi prétendent-elles que je n'ai pas de talent?

ROSALIE.

Sur ce que voilà huit jours que vous vous faites attendre.

FLORICOUR.

Ce serait la preuve du contraire. Mais cette Adèle, qui me traite si lestement, est-elle comédienne, au moins?

ROSALIE.

Comédienne! comme la comédie même. Un front, une assurance au théâtre....

FLORICOUR.

Et hors du théâtre?

ROSALIE.

Vous m'en demandez trop; vous la jugerez vous-même. Si vous adoptez mon plan, si vous voulez passer encore quelque temps pour Saint-Elme, vous verrez qu'une ingénue bien apprise ne manque pas de manége.

FLORICOUR.

Il y a des égards entre camarades, et je ne crois pas devoir abuser de mes moyens de séduction.

ROSALIE.

Là! là! ne vous faites pas si fier. Votre grand moyen de séduction, ce sont les cinquante mille livres de rentes que l'on vous suppose, et qui sont, aux yeux de nos dames, d'un bien autre mérite que les fadeurs que vous pourriez leur débiter.

FLORICOUR.

Vous voulez me piquer.

ROSALIE.

Votre premier succès vous a tourné la tête.

FLORICOUR.

Si ces sortes de succès eussent dû me la tourner, il y a long-temps que ce serait fait.

ROSALIE.

Trève de fatuité. Oui ou non, voulez-vous tenter l'aventure?

FLORICOUR.

C'est une bagatelle.

ROSALIE.

Vous y consentez donc?

FLORICOUR.

J'y consens.

ROSALIE.

Je vous laisse un instant pour prévenir Adèle, et vous faire trouver ensemble avant que Jenny ait achevé sa toilette. Armez-vous de pied en cap; Adèle est fine, et pourrait bien vous deviner.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

FLORICOUR seul.

Une femme se méfie-t-elle jamais d'un homme qui lui dit qu'elle est belle et que ses yeux le font mourir d'amour? La plus réservée est tou-

jours crédule sur ce point-là. Il ne faut que savoir s'y prendre, et donner à l'aveu de sa flamme la teinte du caractère de celle à qui on l'adresse; tantôt l'accompagner de soupirs et de larmes, tantôt le laisser échapper comme malgré soi; quelquefois c'est l'affaire d'un regard, souvent d'une chanson; plus souvent on vous l'épargne, et c'est presque toujours ce qui m'arrive.

SCÈNE VIII.

FLORICOUR, ROSALIE, ET UN PEU APRÈS ADÈLE.

ROSALIE.

Adèle me suit, et je puis vous répondre que son illusion est complète

FORICOUR.

Et sa défaite assurée.

ROSALIE.

Paix! c'est elle.

ADÈLE, *jouant la surprise.*

Ah! Rosalie, je vous croyais seule.

FLORICOUR.

Je vous fais peur, mademoiselle?

ADÈLE.

Non, monsieur.

FLORICOUR.

Vous paraissez tremblante.

ADÈLE.

C'est bien malgré moi. Nous vivons si retirées, que la vue d'un étranger me fait toujours cet effet-là.

FLORICOUR.

Je désire ne pas être long-temps un étranger pour vous.

ADÈLE.

Vous êtes sans doute le monsieur qui....

FLORICOUR.

Oui, mademoiselle, c'est moi qu'un hasard heureux a mis à même de rendre ce matin un léger service à mademoiselle votre sœur; car, à vos traits, je dois croire que l'aimable Jenny est votre sœur.

ADÈLE.

A mes traits?

FLORICOUR.

Vous avez toutes deux un air de famille qui m'a frappé.

ADÈLE.

Un air de famille! Ma sœur est plus belle que moi.

FLORICOUR.

Ce matin encore je la trouvais incomparable; mais, hélas!....

ADÈLE.

Son sourire est plein de grace.

FLORICOUR.

Vous ne connaissez pas tout le charme du vôtre.

ADÈLE, en soupirant.

Elle mérite bien d'être heureuse.

FLORICOUR.

Que son éloge a d'attraits dans votre bouche!

ADÈLE.

Monsieur, je vais prévenir ma mère.

FLORICOUR.

Je serais au désespoir de lui causer le moindre dérangement, et je l'attendrai ici tout le temps qui sera nécessaire.

ADÈLE, regardant Rosalie avec intention.

Rosalie sait que je ne puis rester plus long-temps.

ROSALIE.

Je ne sais pas cela du tout.

ADÈLE, bas, à Rosalie.

Ma chère Rosalie, si je pouvais compter sur toi!

ROSALIE, bas à Adèle.

Faites comme si vous pouviez y compter.

FLORICOUR, regardant Adèle avec émotion.

Que le cœur est inconcevable, et que ses révolutions sont quelquefois bizarres! En venant ici, j'aurais juré que mon sort était fixé.... malheureux Saint-Elme!

ROSALIE.

Vous paraissez bien agité, monsieur.

FLORICOUR.

Je dois quitter cette maison.

ROSALIE.

Sans voir madame?

FLORICOUR.

Comment annoncer à Jenny le changement qui s'est fait en moi?

ROSALIE.

Seriez-vous devenu insensible.

FLORICOUR.

Insensible! Je voudrais pouvoir le devenir; mais que j'en suis éloigné! Rosalie, vous paraissez compatissante; prenez pitié de moi!

ROSALIE.

Expliquez-vous au moins.

FLORICOUR.

M'expliquer! le puis-je?

ROSALIE.

Mademoiselle, il y a un peu de folie là-dedans.

ADÈLE.

C'est au moins une folie bien intéressante.

ROSALIE.

Elle ne vous fait donc pas peur? Je vous en félicite. Quant à moi, je crains la contagion, et je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

FLORICOUR, ADÈLE

ADÈLE, d'un ton d'effroi.

Rosalie!

FLORICOUR.

Que craignez-vous avec moi, charmante Adèle?

ADÈLE.

Je ne sais; mais rester seule avec un homme.

FLORICOUR.

Aurais-je le malheur de vous déplaire?

ADÈLE.

Du moment que vous renoncez à ma sœur,

je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de commun entre nous.

FLORICOUR.

Ne m'accusez pas, quand vous êtes seule coupable. Sans vous, je croirais l'aimer encore.

ADÈLE.

Est-ce une déclaration que vous me faites?

FLORICOUR.

Pardonnez au trouble où je suis.

ADÈLE.

Dois-je vous écouter?

FLORICOUR.

Si vous voulez me sauver la vie.

ADÈLE.

Mais vous changerez pour moi comme vous avez changé pour Jenny.

FLORICOUR.

Connaissez mieux le pouvoir de vos charmes. Votre sœur m'avait plu, j'en fais l'aveu; mais vous, vous, divine Adèle, vous avez porté le trouble dans tous mes sens.

ADÈLE.

Rosalie vous a donc parlé?

FLORICOUR.

Non.

ADÈLE.

Elle ne vous a rien dit?

FLORICOUR.

Rien.

ADÈLE.

Elle aurait pu vous avouer que le cœur de Jenny n'est plus libre depuis long-temps.

FLORICOUR.

Votre sœur a déjà aimé?

ADÈLE.

Elle aime encore.

FLORICOUR.

Et croyez-vous qu'elle aimera toujours?

ADÈLE.

Toujours.

FLORICOUR.

Si vous y consentez, il n'y a donc plus d'obstacle à mon bonheur... Mais un mari de mon âge ne vous effraiera-t-il pas?

ADÈLE.

De votre âge!

FLORICOUR.

Trente ans.

ADÈLE.

Eh bien, j'en ai dix-huit. C'est la proportion.

FLORICOUR.

Si j'étais aimable, oui; mais je ne sais que gagner de l'argent.

ADÈLE.

Si cela vous amuse.

FLORICOUR.

En un mot je ne suis qu'un homme riche.

ADÈLE.

Et moi, je suis sûre que vous êtes mieux que cela.

FLORICOUR.

Je pourrais ajouter que je ne suis pas avare, et que ma femme, si elle aimait la dépense, pourrait satisfaire toutes ses fantaisies. Vous riez; ce n'est pas une séduction pour vous?

ADÈLE.

Assurément non.

FLORICOUR.

Vous n'aimez pas la toilette?

ADÈLE.

Je suis fort simple.

FLORICOUR.

Un bel hôtel, un équipage élégant, un nombreux domestique, une table bien servie, ne seroient d'aucun prix pour vous?

ADÈLE, à part.

Je crains toujours que Jenny ne l'entende. (Haut.) Je n'ai guère pensé à ces bagatelles.

FLORICOUR.

C'est pourtant tout ce que je pourrais vous offrir.

ADÈLE.

Monsieur, vous êtes trop modeste.

FLORICOUR.

Avec d'aussi faibles avantages, vous consentiriez à me donner votre main ?

ADÈLE.

S'il y va de votre existence.

FLORICOUR.

Je suis le plus heureux des hommes.... Mais madame votre mère accordera-t-elle son consentement ?

ADÈLE, avec empressement.

Je suis émancipée.

FLORICOUR.

Ma chère Adèle, vous êtes à moi.

(Il lui baise la main.)

SCÈNE X.

JENNY, ROSALIE, FLORICOUR, ADÈLE.

JENNY.

Rosalie, il lui a baisé la main.

ROSALIE.

Hé bien ?

JENNY.

Dame !

ROSALIE.

Bast.

FLORICOUR.

Mademoiselle, je remerciais votre charmante sœur de justifier, par les éloges qu'elle vous donnait, la profonde impression que vous avez faite sur moi.

JENNY, avec hésitation.

Ma sœur est bien bonne.

FLORICOUR.

Oh ! bien bonne.

ADÈLE, à part.

Il n'est pas trop gauche.

FLORICOUR.

Il est si rare de voir des familles unies !

ROSALIE.

Ces demoiselles se sont toujours beaucoup aimées.

FLORICOUR.

Souvent, entre jeunes personnes du même âge, il se glisse quelque petite pointe de rivalité.

ROSALIE.

C'est une chose dont nous ne nous doutons même pas.

FLORICOUR.

Elles ont chacune tant d'agrémens !

JENNY, bas à Rosalie.

Faites-le donc finir.

FLORICOUR.

Tant de charmes !

ADÈLE, bas à Rosalie.

C'est ennuyeux.

FLORICOUR.

Un cœur si parfait !

ROSALIE.

Par malheur, on ne peut en épouser qu'une.

FLORICOUR.

Épouser, oui ; mais on peut rendre justice à toutes deux.

JENNY, bas à Adèle.

Il paraît que vous n'avez rien négligé pour vous faire valoir.

ADÈLE.

J'étais assez bien en scène.

JENNY.

C'est ce qu'il m'a semblé.

FLORICOUR, à Rosalie.

Je viens de resserrer l'amitié qui les unit. Voyez quelle tendresse dans leurs regards.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FLORBEL, sous le costume de madame de Mercour.

FLORBEL.

Hé bien, enfans, on me délaisse donc ?

FLORICOUR.

Madame....

FLORBEL.

Parlez plus haut, mon cher monsieur ; j'ai l'oreille un peu dure.

FLORICOUR.

Madame....

FLORBEL.

C'est bon, c'est bon ; passons les complimens.

Vous êtes Hollandais, moi Française, nos manières ne se ressemblent pas. Parlons donc tout de suite franchement. Je n'ai jamais été façonnière, et ce n'est pas à mon âge que je commencerai à le devenir; venons au but. Laissez-nous, petites.

ADÈLE, bas à Rosalie.

Je crois qu'il n'a pas bien sa tête. Ma chère Rosalie, il va tout perdre.

ROSALIE, bas à Adèle.

J'en ai peur.

FLORBEL.

Est-ce que vous ne m'avez pas entendue, petites?

ADÈLE.

Ma mère...

FLORBEL.

Je sais bien que je suis votre mère.

JENNY.

Il me semble....

FLORBEL.

Qu'est-ce qu'il vous semble? Ce qu'il me semble à moi, c'est que vous devez m'obéir.

ADÈLE, bas à Florbel.

Que faites-vous donc?

FLORBEL.

Parlez haut. Ne savez-vous pas que je suis sourde?

ADÈLE, à part.

Nous voilà bien.

JENNY, à part.

Tout est perdu.

FLORBEL.

M'obéit-on ?

FLORICOUR, à Jenny et à Adèle.

Ne lui donnez pas d'humeur; nous avons besoin de la ménager.

ADÈLE.

Mais, monsieur, vous ne savez pas...

FLORICOUR.

Je m'en doute.

JENNY.

De quoi vous doutez-vous?

FLORICOUR.

Vous avez une drôle de mère.

ADÈLE, à part.

Il ne croit pas si bien dire.

FLORBEL.

Ah! ça, petites rebelles, faudra-t-il que je me fâche, à la fin?

ROSALIE.

Madame je les emmène.

(Elles se retirent toutes trois au fond du théâtre.)

FLORBEL.

Mon cher monsieur, vous ne voudriez pas prendre quelque chose ?

FLORICOUR.

Je vous remercie, madame.

FLORBEL.

Un biscuit, ça ouvre l'appétit.

FLORICOUR.

Je vous suis bien obligé.

FLORBEL.

Une poire, ça fait boire.

FLORICOUR, riant.

Je n'ai besoin de rien.

FLORBEL.

Qui ne veut rien, l'obtient. Venons donc au fait. (Adèle et Jenny s'approchent tout doucement.) J'ai deux filles ; il paraît que l'une d'elles vous convient. Je ne demande pas mieux que de m'en défaire en votre faveur, si vous persistez toujours dans votre dessein, après ce que j'ai à vous dire.

ADÈLE ET JENNY, à part.

Je tremble.

FLORBEL.

Je n'ai rien à lui donner.

FLORICOUR.

Je ne suis point intéressé.

FLORBEL.

C'est une belle qualité dans un gendre. Mais mettez-vous du prix à un cœur neuf?

ADÈLE, à Jenny.

Où va-t-il s'embarquer?

FLORICOUR.

Je n'ai aucune inquiétude sur celui de mademoiselle votre fille.

FLORBEL.

Voilà comme tous les hommes devroient être. Passons donc cet article.

JENNY, à part.

Je respire.

FLORBEL.

Je ne veux pas que le mariage se fasse dans cette ville.

FLORICOUR.

Ce n'était pas non plus mon intention.

FLORBEL.

Il faut nous emmener toutes dès ce soir.

JENNY, à part.

Il n'a pas perdu la tête.

FLORICOUR.

Volontiers.

FLORBEL.

Et comme je veux faire à ma Jenny un présent de noces qui vous prouve le plaisir que j'ai à vous avoir pour gendre, vous me prêterez cinquante louis.

JENNY.

Ah! juste Ciel.

FLORICOUR.

Je ne comprends pas bien.

FLORBEL.

Ce'st que je m'explique mal.

ADÈLE.

Ma chère Rosalie, il va faire quelque sottise.

ELORBEL.

Les cinquante louis que je vous demande sont destinés à retirer des mains d'un Juif un écrin d'une valeur considérable que j'ai été obligée d'y déposer, et que je veux vous offrir.

FLORICOUR.

Disposez de ma bourse comme de la vôtre.

FLORBEL.

Sans ma fluxion, d'honneur! je vous embrasserais.

FLORICOUR.

Qu'il me soit au moins permis de vous peindre ma reconnaissance.

FLORBEL.

On n'en doit pas beaucoup à un père qu'on débarrasse d'un de ses enfans.

FLORICOUR, riant.

A un père!

FLORBEL.

Ai-je dit un père? Voyez où j'ai la tête. (Il se retourne.) Petites, approchez, et regardez monsieur comme de la famille. Je suis expéditive, moi. Entre honnêtes gens qui ne veulent pas se tromper, il faut aller au fait. Jenny, tu auras un trésor dans ce petit homme-là. Comment vous nommez-vous ?

FLORICOUR.

Saint-Elme.

FLORBEL.

Hé bien, Saint-Elme, avez-vous un frère, un cousin, un parent, pour Adèle?

FLORICOUR.

J'en attends un.

FLORBEL.

C'est bon; de votre main je le prendrai en toute confiance.

ADÈLE.

Ma mère, je ne suis pas pressée de me marier.

FLORBEL.

Je ne t'écoute pas. Mon gendre, approchez-vous, et toi, Jenny, viens de ce côté. (Il prend leurs mains qu'il met l'une dans l'autre.) Mes enfans, je vous unis. Ah ça, Jenny, c'est sérieux cette fois-ci!

ADÈLE s'approche doucement de Floricour, et lui dit à voix basse.

Que faites-vous donc?

FLORICOUR, bas à Adèle

Mariage de comédie. (A Jenny.) C'est pour la vie.

ROSALIE, qui a ri tout le temps de cette scène, s'essuie les yeux.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi touchant.

FLORBEL.

Il me semble être à vingt ans. J'étais belle comme elle, et j'avais un cœur..... un cœur tout de feu. Je ne lui en souhaite pas un pareil. Je sais trop ce que cela coûte.

FLORICOUR.

Vous m'avez dit cinquante louis?

FLORBEL.

Oui.

FLORICOUR.

Je vais vous les chercher. (Il baise la main de Jenny, et dit à Adèle en s'en allant.) Toujours à vous.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

FLORBEL, JENNY, ROSALIE, ADÈLE.

FLORBEL.

Mesdames, je ne vous demande pas de complimens, mais il me semble que je ne m'en suis pas trop mal tiré.

ADÈLE.

Je vous conseille de vous vanter.

FLORBEL.

Comment donc! une scène, une seule scène, une seule petite scène, qui me vaut cinquante louis.

ADÈLE.

Il faut que ce jeune homme soit d'un aveuglement....

JENNY.

Ah! Rosalie, quel mari cela fera!

ADÈLE, bas à Rosalie.

C'est moi qu'il épouse.

ROSALIE, à Adèle.

Laisons-lui son illusion.

ADÈLE, à Rosalie.

Sans doute. (Haut.) Vous allez tenir une maison magnifique.

JENNY.

Je n'en serai pas plus fière, je vous jure.

ADÈLE.

D'abord; mais vous prendrez par la suite l'impertinence de la fortune.

JENNY.

Je n'en connais pas de plus ridicule.

ADÈLE.

C'est vrai, et cependant on ne voit que cela.

JENNY.

Je ferai donc exception.

ADÈLE.

Vous ne voudrez plus entendre parler de nous?

JENNY.

De vous! mes amis!

ADÈLE.

Une aussi grande dame!

JENNY.

Je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre. Il serait pourtant nécessaire de décider ce que nous ferons à présent.

FLORBEL.

Cela vous regarde. Pour moi, mon épingle est hors du jeu.

JENNY.

Rosalie, toi qui as de l'imagination...

ROSALIE.

En faut-il tant avec un homme qui vous adore à ce point?

JENNY.

Il est vrai; je n'ai qu'à commander.

ADÈLE, à part.

La folle! (Haut.) Il sera trop heureux de vous obéir.

JENNY.

J'avais toujours dans l'idée que je ferais un bon mariage.

ADÈLE.

Avec votre mérite...

JENNY.

Ma chère Adèle, laissez-moi faire; je veux vous chercher aussi dans ma société un mari qui vous convienne.

ADÈLE.

C'est trop de bonté. (Bas à Rosalie.) La tête lui tourne. Elle me fait pitié.

ROSALIE.

Ce que c'est que d'être désintéressée ! Personne ne pense à moi.

JENNY.

Je vous marierai aussi avec le temps.

ROSALIE.

Je n'en veux pas, il est trop vieux. Mais quel bruit est-ce là? (Bas.) C'est la voix de Floricour.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FLORICOUR, sous le nom et le costume du père de Saint-Elme.

FLORICOUR, en dehors.

Je sais que mon fils est ici. Je veux le ravoir, ou je mets la maison sens dessus dessous. (Entrant.) Où est Saint-Elme? où est mon fils? (A Florbel.) Madame, répondez-moi.

FLORBEL, effrayé.

Je vous assure, monsieur ...

FLORICOUR.

Je me moque de cela. Je veux mon fils.

FLORBEL.

Monsieur votre fils...

FLORICOUR.

Comment se fait-il, madame, qu'à votre âge, avec un air aussi respectable, vous ayez pu vous prêter à m'enlever mon fils? On aura abusé de son inexpérience; il est si naïf, si niais!

FLORBEL, à part.

Comment m'échapper?

FLORICOUR.

Je lui prépare une leçon dont il se souviendra, sur mon honneur. Parlez, mesdemoiselles, quelle est celle de vous qu'il prétendait épouser? car je sais qu'il n'allait à rien moins que cela.

ADÈLE.

Je voudrais bien savoir, monsieur, de quel droit vous vous permettez de venir nous faire une scène aussi déplacée? Tout naïf et tout niais que vous supposez votre fils, apprenez qu'il n'eût jamais été admis près de nous, s'il se fût comporté comme vous faites en ce moment.

FLORICOUR.

A votre tour, apprenez-moi, mademoiselle, comment un père doit se comporter quand il découvre que son fils est au moment d'épouser....

ADÈLE.

Une comédienne... Achevez donc. Il semble

qu'on ait tout dit quand on a dit une comédienne. Et qui n'est pas comédien? Le monde est-il autre chose qu'un théâtre où l'on est tour à tour prôné sans mesure et sifflé sans pitié? C'est donc parce que nous jouons à découvert, et que nous ne cherchons à en imposer à personne, que l'on nous traite si fièrement. Nous sommes peut-être les seules gens de bonne foi qui existent aujourd'hui. Croyez-vous qu'avec le talent que nous avons, mes camarades et moi, si nous avions cherché des succès dans le monde, nous n'eussions pas aussi bien réussi qu'une foule de gens sans mérite que l'on voit s'élever tous les jours? Mais cette fausseté et cette impudence nous ont répugné, et nous sommes montés sur le théâtre.

FLORICOUR.

Et, par suite de votre loyauté, vous m'enlevez mon fils?

ROSALIE.

Etes-vous donc si sûr que ce soit monsieur votre fils que nous ayons reçu?

FLORICOUR.

Il s'appelle Saint-Elme.

ROSALIE.

Ne serait-il pas possible qu'il se trouvât dans

cette ville un autre jeune homme de ce nom? Votre fils, dites-vous, est niais?

FLORICOUR.

C'est un imbécile.

ROSALIE, regardant Adèle et Jenny.

Certes, ce n'est pas celui que nous avons vu; je m'en rapporte à ces dames.

ADÈLE.

Il est plein de graces.

JENNY.

De sentiment et de délicatesse.

FLORICOUR.

Vous ne l'avez vu qu'un instant.

ADÈLE.

Il y a des gens qu'on peut apprécier tout de suite.

FLORICOUR.

Il aura joué la comédie.

JENNY.

Si c'est ainsi qu'il la joue, je lui conseille de la jouer toujours.

FLORICOUR.

Comme femmes, vous pouvez le trouver fort aimable; mais moi, comme père, je veux le punir d'avoir pensé à se marier sans mon consentement. Il n'a de fortune que par moi; je le déshérite;

je me remarie, et je donne tout mon bien à la femme que j'épouse.

ADÈLE ET JENNY.

O Ciel!

FLORBEL, à part.

Voilà mes cinquante louis bien aventurés.

FLORICOUR.

Nous verrons ce qu'il fera des belles qualités qui vous ont éblouies, quand il n'aura plus le sou.

ADÈLE, à Jenny et à Rosalie.

Il n'a de fortune que celle de son père.

ROSALIE.

Le fourbe!

FLORICOUR.

A laquelle de vous avait-il donné la préférence?

ROSALIE.

Que vous importe à présent?

FLORICOUR.

Il m'importe beaucoup; car, pour compléter ma vengeance, je veux l'épouser, si elle y consent, et donner encore ce chagrin à ce fils rebelle.

JENNY.

C'était moi qu'il voulait tromper.

ADÈLE.

Et qu'il trompait doublement, car il avait pris des engagemens avec moi.

JENNY.

Adèle, pourquoi chercher à irriter davantage son père contre lui? Vous savez bien qu'il m'avait choisie pour sa victime.

ADÈLE.

Rosalie peut vous assurer qu'il avait changé de sentimens.

ROSALIE.

C'est un homme. Que voulez-vous que je vous dise? On ne peut jamais compter sur aucun.

FLORICOUR.

A merveille! Mon fils volage; c'est un mérite que je ne lui connaissais pas.

ROSALIE.

De tout ce que nous voyons, on peut conclure que monsieur votre fils n'est qu'un monstre.

ADÈLE.

Un véritable monstre.

JENNY.

Dont je veux me venger.

ADÈLE.

Et moi aussi.

JENNY.

Monsieur, voici ma main.

ADÈLE.

Monsieur, voici la mienne.

ROSALIE, à Florbel.

Madame, si nous nous mettions sur les rangs?

FLORBEL.

Je ne sais pas, mais j'ai l'intime conviction qu'il y a quelque chose là-dessous.

FLORICOUR.

Ah! madame, ne traversez pas mon projet. Je suis un galant homme, et la preuve c'est que je veux acquitter la promesse de mon fils.

(Il lui donne une bourse.)

FLORBEL, ouvrant la bourse.

Ce sont des jetons de cuivre.

FLORICOUR.

Voilà la première fois qu'on leur fait ce reproche. Jusqu'ici ils avaient toujours été reçus avec la plus grande reconnaissance par tous les Frontin, les Crispin, les Marton, les Lisette, et par tous les valets et soubrettes auxquels ils avaient été offerts.

FLORBEL.

C'est donc une bourse de comédie?

FLORICOUR.

Je n'en porte jamais d'autre.

(Un moment de silence.)

ADÈLE, à part.

Feignons de ne pas avoir été dupes. (Haut.) Pourquoi finir si vite? L'erreur de cette pauvre Jenny m'amusait.

JENNY, à part.

Il est clair que c'est Floricour. (Haut à Adèle.) Moi qui cherchais à prolonger la vôtre! Combien j'étais sotte! (A Rosalie.) C'est sans doute à madame que nous devons cette plaisanterie?

ROSALIE.

Le nom de l'auteur n'y fait rien, si elle vous a diverties.

ADÈLE, sèchement.

Pas le moins du monde.

FLORICOUR.

J'ai si peu de talent! Au surplus, je ne m'en plains pas; j'aurais pu vous faire illusion, et j'aime beaucoup mieux qu'il n'y ait que moi de mystifié.

ADÈLE.

Est-ce à jouer de semblables parades que vous avez passé tout le temps qu'il y a que nous vous attendons?

FLORICOUR.

Oh! non. Mon emploi est celui des valets, et je ne prends les rôles d'amoureux que quand le

hasard me présente d'aussi jolies personnes que vous ; c'est fort rare.

JENNY, à part.

Malgré tes fadeurs, je ne te pardonnerai de ma vie.

FLORBEL.

Allons, mes amis, nous nous sommes amusés aux dépens les uns des autres, comme on fait dans le monde, sans vouloir nous tromper, seulement pour essayer ce que nous valons. De petites plaisanteries comme celles-ci avancent beaucoup l'amitié entre camarades, et nous voilà tous unis à la vie, à la mort.

ROSALIE.

O la belle intimité que cela va faire! Au surplus :

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI.

LA

JOURNÉE DIFFICILE,

OU

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

PERSONNAGES.

Monsieur LEBON.
Madame LEBON.
GUSTAVE, leur fils.
Madame LEDOUX, } leurs filles.
CÉCILE, }
Monsieur LEDOUX, leur gendre.
MIMI LEDOUX, leur petite-fille.
Monsieur BLANCHET.
FRÉDÉRIC, neveu de M. Lebon.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Lebon.

Le théâtre représente un salon.

LA

JOURNÉE DIFFICILE.

SCÈNE I.

M. BLANCHET seul.

J'écrirais d'avance ce qui se passera le jour de saint Rigobert dans la maison de mon ami Lebon, dont c'est la fête. En ma qualité de poète de la famille et chargé de célébrer le patron, on m'introduit dans cette pièce, en attendant madame Lebon, qui se cache toujours de son mari pour parler avec moi de ce qu'elle appelle nos petites affaires. Elle va me demander si je suis content de mes couplets, et s'ils sont aussi jolis que ceux de l'année précédente; elle me priera ensuite d'engager monsieur Lebon à sortir sans qu'il se doute de rien, afin qu'elle ait le temps de faire les apprêts de la surprise qu'elle lui prépare, et qui est toujours la même tous les ans. Je sais tout cela, je ne puis m'empêcher d'en rire, et cependant il y a quelque chose de

si respectable dans l'habitude, que je me ferais conscience de ne pas me prêter à ce qu'ils attendent de moi. Heureuses gens, dont on n'a pu corrompre la simplicité, et qui ne connaissent d'événemens importans que ceux qui se passent dans leur famille!

SCÈNE II.

M. BLANCHET, MADAME LEBON.

MADAME LEBON.

Ah! bonjour, monsieur Blanchet. Que vous avez donc de bonté de vouloir bien ne pas nous abandonner! J'avais bien peur que vous n'eussiez oublié nos petites affaires. Voilà plus de huit jours que je ne vous ai vu, et je n'osais pas vous écrire, de peur que monsieur Lebon ne me surprît, et qu'il ne se doutât de quelque chose.

M. BLANCHET.

Vous ne deviez pas avoir d'inquiétude sur mon compte.

MADAME LEBON.

On dit que les gens d'esprit sont si distraits! Dites-moi en confidence, vos couplets seront-

ils aussi jolis que ceux de l'année dernière? C'est, au goût de mon fils, les plus jolis que vous ayez faits. Vous savez que je tiens par-dessus tout à ce que mon mari soit content.

M. BLANCHET.

Je crois qu'il le sera.

MADAME LEBON.

Oh! pour cela, j'en suis bien sûre aussi. Mais, monsieur Blanchet, j'ai une prière à vous faire.

M. BLANCHET.

Quelle prière?

MADAME LEBON.

Ce n'est pas de moi que cela vient, je n'ai pas assez de lecture pour cela; mais quelqu'un que vous ne connaissez pas, et qui a beaucoup d'esprit, m'a dit que je ne devrais pas permettre que l'on comparât ma fille aînée, madame Ledoux, à Vénus.

M BLANCHET, riant.

Vous a-t-on dit pourquoi?

MADAME LEBON.

Oui, mais je l'ai oublié. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'on prétend que ce nom-là ne convient pas à la femme d'un maître de forges.

M. BLANCHET, *riant.*

En effet, je n'y avais pas songé.

MADAME LEBON.

Vous voyez bien.

M. BLANCHET.

Cette personne a raison.

MADAME LEBON.

J'étais bien sûre que mon fils s'y connaissait.

M. BLANCHET.

C'est donc Gustave qui. . .

MADAME LEBON, *déconcertée.*

Ah! juste Ciel, quelle imprudence j'ai faite! Ne lui en voulez pas au moins, monsieur Blanchet; c'est un si bon garçon, il vous aime tant! Il se mettrait au feu pour vous. Mais, dame, ça a reçu de l'éducation, de sorte que c'est plus près regardant qu'un autre.

M. BLANCHET.

Je ne lui en veux pas du tout, et je répète qu'il a raison. Madame Ledoux est belle, Vénus dans son temps était belle aussi, voilà toute la comparaison que je voulais faire entre elles; mais je n'ai jamais prétendu établir de parallèle entre la conduite de ces deux dames.

MADAME LEBON.

J'en suis persuadée. A présent, monsieur Blan-

chet, comment allons-nous faire pour mon neveu Frédéric? Il n'a déjà pas osé se présenter à son oncle le jour de l'an; s'il ne le voit pas aujourd'hui, ce sera comme une rupture. Vous qui êtes un si bon ami, donnez-moi donc un conseil.

M. BLANCHET.

Est-ce que monsieur Lebon lui tient toujours rancune?

MADAME LEBON.

Toujours, monsieur Blanchet; et cela m'étonne d'autant plus que vous savez comme moi que monsieur Lebon n'a pas de fiel. Je ne sais ce qui lui est passé par la tête au sujet de cet enfant, il ne veut pas lui pardonner. Je conviens que c'est un petit ambitieux qui a dédaigné l'état de son père, et qui n'a pas voulu suivre les conseils de mon mari, mais c'est du siècle, ça n'a pas nos idées. Il joue du violon, il fait des vers, ça se trouve mieux dans une administration que dans un comptoir; c'est tout simple.

M. BLANCHET.

Son oncle lui a-t-il fait des représentations au moins.

MADAME LEBON.

Oh bien, oui, monsieur Lebon faire des représentations! Il se contente de bouder. D'au-

tant que Frédéric, comme vous savez, n'est pas trop manchot, il a réponse à tout; monsieur Lebon ne voudrait pas se compromettre vis-à-vis d'un petit raisonneur qui a bec et ongles. Voilà tout le secret de monsieur Lebon. Mais c'est bien triste de n'avoir qu'un neveu qui n'a plus ni père ni mère, et de ne pas le voir à sa table un jour comme celui-ci.

M. BLANCHET.

N'aviez-vous pas le projet de le marier avec Cécile ?

MADAME LEBON.

Certainement. Ils s'aiment beaucoup; mais ma pauvre Cecile à présent ne sait plus trop sur quoi compter. Un employé!

M. BLANCHET.

Le voyez-vous quelquefois ?

MADAME LEBON.

Tous les jours. Aussitôt que monsieur Lebon a tourné le coin de la rue, nous sommes sûrs de voir arriver Frédéric. Et, tenez, le voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

MADAME LEBON.

Est-ce que ton oncle est sorti ?

FRÉDÉRIC.

Je ne crois pas ; mais il y a si long-temps que je suis en sentinelle, que je n'ai pas pu y tenir.

MADAME LEBON.

Quelle imprudence! Va-t'en ! Un jour comme celui-ci , je ne veux pas que tu lui donnes d'humeur.

FRÉDÉRIC.

Mais, ma tante, vous ne savez pas comme il fait froid. Tous les ans, mon oncle est sorti à cette heure-ci. Est-ce qu'il serait malade?

MADAME LEBON.

Non; il se porte bien; mais va-t'en. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

FRÉDÉRIC.

Suis-je assez malheureux, monsieur Blanchet? Je n'aime que cette maison-ci au monde, et j'en suis banni !

MADAME LEBON.

A qui la faute ?

SCÈNE IV.

MADAME LEBON, M. BLANCHET, FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Frédéric, je vous ai vu entrer, et je viens vous avertir que papa me suit.

MADAME LEBON.

Ah ! sauve-toi bien vite.

M. BLANCHET.

Je vais aller au-devant de lui, et je l'empêcherai bien d'entrer dans cette chambre ; mais n'en sortez pas que je ne vienne vous avertir.

MADAME LEBON.

Que vous êtes obligeant ! C'est un grand service que vous me rendez. (M. Blanchet sort.) Et moi qui ai tant de choses à faire ! Entendez-vous ce que vous dit monsieur Blanchet ? ne sortez pas d'ici pour quelque raison que ce soit. Je ne sais plus où j'en suis ; je vais revenir.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Eh bien, Frédéric, mettez-vous assez de trouble dans la maison ?

FRÉDÉRIC.

Parce que tout est une affaire ici. Pourquoi ma tante ne veut-elle pas que je voie mon oncle ? Je ne suis pas un criminel.

CÉCILE.

Tenez, Frédéric, ne parlons pas de cela ; vous savez que c'est notre condition. Si vous m'aimiez seulement comme on doit aimer une cousine, vous ne me feriez pas le chagrin que vous me faites.

FRÉDÉRIC.

Mais, ma chère Cécile, dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

CÉCILE.

Il n'est plus temps à présent. D'abord, mon père ne reviendra jamais sur votre compte. Je ne dis pas qu'il ait raison ; mais je me mets à sa place, et je pense qu'il doit avoir de l'humeur.

En voulant vous élever au-dessus de votre famille, vous avez l'air de nous renier ; il n'en est pas moins vrai qu'on peut être dans le commerce, et être un homme très-considéré.

FRÉDÉRIC.

Vous me regardez donc comme un bien grand personnage ?

CÉCILE.

Pas encore ; mais vous le deviendrez, comme toutes les personnes qui suivent la carrière des bureaux. En serez-vous plus heureux ? Ah ! Frédéric, que je voyais un autre avenir pour vous ! Et moi, qui n'ai pas d'ambition, je trouvais que cet avenir valait bien celui que vous avez choisi.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai pas vingt ans ; à mon âge, on ne songe guère à l'avenir. J'étais dans une position gênante chez le négociant où mon oncle m'avait placé ; j'ai trouvé cet emploi, je l'ai pris d'autant plus volontiers que j'avais dans la tête un poëme dont je n'aurais pas pu trouver le temps d'écrire un seul vers en restant comme j'étais, et qu'en trois mois de bureau j'ai achevé complètement.

CÉCILE.

Je ne savais pas cela ; mais croyez-vous que ce serait une excuse à donner à mon père ?

FRÉDÉRIC.

Au contraire. Il faut bien nous garder de lui en parler. Mon oncle, dans ses idées, doit trouver que c'est du temps perdu que celui qu'on passe à composer un chef-d'œuvre ; et vraiment mon poëme est un chef-d'œuvre. Si vous saviez, ma petite cousine, combien vous m'avez inspiré de vers sublimes !

CÉCILE.

Moi !

FRÉDÉRIC.

On peut faire de jolis vers avec de l'esprit, mais de la véritable poésie, des vers comme les miens, il faut être amoureux.

CÉCILE.

Qu'il est dommage que mon père ne se connaisse pas en poésie !

FRÉDÉRIC.

Certainement, c'est bien dommage. Il faut en prendre son parti, et je suis déterminé à le fléchir aux dépens même de ma gloire. En suivant mes goûts, j'aurais été à l'immortalité ; je suivrai les siens, et je n'irai qu'à la fortune. Ah! Cécile, combien il faut que je vous aime !

CÉCILE.

Vous quitterez donc votre administration? Et si l'on ne trouvait pas à vous remplacer?

FRÉDÉRIC, riant.

On ne me remplacerait pas, ce serait la même chose.

CÉCILE.

C'est bien heureux. Puis-je annoncer cela à mon père?

FRÉDÉRIC, avec expression.

Oui, ma chère Cécile.

CÉCILE.

Tenez, Frédéric, croyez-moi, vous prenez un bon parti. Cette gloire dont vous parlez a bien des inconvéniens. Elle vous fait des envieux, souvent elle trouble le bonheur. Et puis, il n'y a pas de gloire qui ne soit contestée; au lieu qu'avec de la fortune on est tout ce qu'on veut: du moins c'est ce que dit mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME LEBON.

MADAME LEBON.

Mon neveu, ton oncle est enfin déterminé à sortir; mais il pourrait passer par ici, va dans

l'arrière-magasin, jusqu'à ce qu'on t'en fasse sortir.

FRÉDÉRIC.

Mais, ma tante....

MADAME LEBON.

Fais donc ce que je te dis, et ne nous expose pas de gaieté de cœur à une scène dont les suites sont incalculables.

FRÉDÉRIC.

J'obéis....

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, MADAME LEBON.

MADAME LEBON.

Quelle journée! Dieu veuille qu'elle finisse mieux qu'elle n'a commencé.

CÉCILE.

Mais, maman, quel malheur nous est-il donc arrivé ?

MADAME LEBON.

Eh bien, Frédéric qui est ici, et qui peut être rencontré par ton père; ensuite mille autres choses que tu ne sais pas. Marianne a la migraine: heureusement son dîner était en train; mais ce

qui me fait le plus de chagrin, ce n'est pas encore cela.

CÉCILE.

Qu'est-ce que c'est donc?

MADAME LEBON.

Mon frère vient de nous écrire que nous ne devions pas compter sur lui pour dîner. Ton père est furieux. Qu'est-ce qui peut l'empêcher de venir? Il faut que tout arrive à la fois; j'ai envoyé chez ta sœur pour l'engager à ne pas se faire attendre; il ne faudrait plus que cela pour nous achever.

CÉCILE.

Consolez-vous, maman. Si vous éprouvez des contrariétés, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, et qui les dissipera, j'en suis persuadée: Frédéric renonce à être commis.

MADAME LEBON.

Est-il possible! Mais es-tu bien sûre?

CÉCILE.

J'en suis si sûre, que ce matin même je vais l'annoncer à mon père.

MADAME LEBON.

Non, mon enfant, il faut laisser ce soin-là à ton frère; ce sont de ces choses qui doivent se traiter entre hommes. Ce cher Frédéric! voyez donc ce que c'est que d'avoir un bon

esprit! Pour moi, je n'en avais jamais désespéré.

SCÈNE VIII.

MADAME LEBON, CÉCILE, M. LEBON, M. BLANCHET.

M. LEBON.

Non, monsieur Blanchet, vous avez beau vouloir l'excuser, mon beau-frère ne vient pas dîner, parce qu'il se regarde comme un grand seigneur depuis qu'il a exposé à l'industrie nationale.

MADAME LEBON.

On n'ôterait pas cela de la tête de monsieur Lebon.

M. LEBON.

C'est triste de voir qu'on ne change pas, et que tout change autour de soi. Je n'ai jamais voulu me lier que dans ma famille, parce que je m'imaginais que c'était une société pour la vie; j'ai toujours agi avec elle comme un bon parent doit le faire; ils m'ont tous trouvé chaque fois qu'ils ont eu besoin de moi. Qu'ont-ils à me reprocher? J'ai les idées de mon temps; il m'est impossible de suivre la mode, d'adopter des in-

ventions dont je ne vois pas l'utilité; je me conduis comme je me conduisais il y a trente ans, et, comme je crois ne m'être jamais mal conduit, je ne vois pas pourquoi je changerais. Est-ce une raison pour m'abandonner ?

M. BLANCHET.

Mais, monsieur Lebon, on ne vous abandonne pas. Monsieur votre beau-frère, qui n'a pu venir aujourd'hui, viendra peut-être demain. Tous les jours on a des affaires sur lesquelles on ne comptait pas. Il serait possible qu'il fût malade.

M. LEBON.

Je voudrais qu'il fût malade, parce que du moins il n'y aurait pas de sa faute. Il faut envoyer chez lui, ma femme. Il se donne tant de tourment aussi! S'il avait mis dans son commerce l'activité qu'on le voit employer à des niaiseries, ce serait le plus riche négociant de France. Au surplus, c'est un galant homme. Chacun sa manie; mais c'est d'un mauvais exemple dans une famille. Il est cause que mon fils a voulu entrer chez un banquier, et qu'un neveu que j'avais s'est fait commis dans une administration. Enfin je n'ai plus d'espoir que dans ma pauvre Cécile; et si je ne lui trouve pas un mari qui veuille de mon magasin, je serai obligé de le céder

à un étranger. Et l'on veut que je trouve cela admirable.

CÉCILE, bas à sa mère.

Maman, si je parlais ?

MADAME LEBON, bas à sa fille.

Je connais ton père, ce n'est pas là le moment. D'ailleurs, comme je te l'ai déjà dit, cela regarde ton frère.

CÉCILE.

Maman, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE.

M. LEBON.

Eh bien, monsieur le banquier?

GUSTAVE.

Eh bien, mon père?

M. LEBON.

Vous ne nous abandonnez donc pas encore?

GUSTAVE.

Vous abandonner!

M. LEBON.

Je ne sais pas, moi; on voit tant de choses xtraordinaires aujourd'hui.

MADAME LEBON, bas à son fils.

Ton père est dans ses humeurs.

M. LEBON.

Tu n'as pas passé chez ton oncle avant de venir ici?

GUSTAVE.

Non, mon père.

M. LEBON.

Tu ne saches pas qu'il soit malade?

GUSTAVE.

Ce serait donc de ce matin; car nous avons passé la nuit au bal dans la même maison.

M. LEBON.

Au bal!

MADAME LEBON.

Il ne manquait plus que cela.

CÉCILE.

Mon frère, c'était inutile à dire.

GUSTAVE.

Ce n'est pas un secret.

M. LEBON.

Au bal!

GUSTAVE.

Oui. Ma sœur y était aussi.

MADAME LEBON.

Tais-toi donc.

GUSTAVE, *d'un air étonné.*

Est-ce que vous ne voulez plus qu'on aille au bal ?

M. LEBON.

Mon fils, vous pourriez nous parler d'un autre ton.

GUSTAVE.

Je vous assure, mon père, qu'il me devient de jour en jour plus impossible de parler ici.

M. LEBON.

C'est qu'apparemment nous n'avons pas assez d'esprit pour vous comprendre.

M. BLANCHET.

Mon ami, c'est aujourd'hui votre fête, songez que c'est un jour d'union.

MADAME LEBON.

Pourquoi l'avertir que c'est sa fête? Il n'aura plus de surprise à présent.

GUSTAVE.

Quand je vous dis qu'il n'est pas possible de dire un mot.

M. LEBON.

Taisez-vous, mon fils, et respectez dans votre mère le désir qu'elle a de me surprendre tous les ans à pareille époque. Vos merveilleuses du jour n'ont pas cette prétention-là pour leurs maris, je le sais; elles n'en font pas mieux.

MADAME LEBON, à son mari.

Va prendre un peu l'air, mon ami.

M. LEBON.

Non. Je ne sortirai pas aujourd'hui.

MADAME LEBON.

Ce sera la première fois, depuis notre mariage, que tu auras passé toute la journée chez toi, le jour de saint Rigobert.

M. LEBON.

Eh bien, monsieur Blanchet, voulez-vous que nous allions faire un petit tour?

M. BLANCHET.

Volontiers.

MADAME LEBON, bas à monsieur Blanchet.

Tâchez donc de lui remettre un peu la tête.

(Monsieur Lebon sort avec monsieur Blanchet.)

SCENE X.

MADAME LEBON, GUSTAVE, CÉCILE.

MADAME LEBON.

Que de contre-temps! En vérité, Gustave, tu devrais ménager ton père plus que tu ne fais.

GUSTAVE.

Je ne lui ai rien dit.

MADAME LEBON.

C'est à cause de ton oncle qui devait venir dîner avec nous, et qui nous a écrit qu'il ne viendrait pas. Ton père s'imaginait qu'il était malade, et voilà que tu viens dire qu'il a passé la nuit au bal.

GUSTAVE.

Comment voulez-vous que je devine?

MADAME LEBON.

Écoute donc, mon enfant, je sais bien que ce n'est pas ta faute; mais vois où tout cela nous a conduits. D'abord monsieur Blanchet s'est vu forcé de rappeler à ton père que c'était aujourd'hui sa fête; alors plus de surprise.

GUSTAVE.

Vous vous imaginez qu'il ne le savait pas?

MADAME LEBON.

A la bonne heure; mais depuis notre mariage, c'est arrangé comme cela. On ne lui en parle qu'au moment de se mettre à table; au lieu que je ne sais plus comment nous allons faire. J'avais encore un autre intérêt bien plus grand, bien plus essentiel à ce que rien ne troublât sa belle humeur aujourd'hui. Demande à Cécile; elle sait bien ce que je veux dire.

CÉCILE.

Frédéric est devenu raisonnable.

MADAME LEBON.

Il renonce à son emploi.

CÉCILE.

Il se remet entièrement à la disposition de mon père.

MADAME LEBON.

N'est-ce pas admirable?

CÉCILE.

Si je disais tout, vous verriez combien il a de mérite. Il a fait un poëme, un chef-d'œuvre. Eh bien, il consent à n'en parler à personne.

MADAME LEBON.

Comment! il a fait un poëme! Entends-tu, Gustave?

GUSTAVE.

Je le connais son poëme; il est détestable. C'est un amphigouri à n'y rien reconnaître. Par exemple, il y a beaucoup d'amour.

MADAME LEBON.

Cela ne peut pas être mauvais.

CÉCILE.

Mon frère ne s'y connaît pas. Il n'a jamais fait de vers.

GUSTAVE.

Tu en as donc fait, toi qui dis que c'est un chef-d'œuvre?

CÉCILE.

Non; mais je m'en rapporte à Frédéric. Un poète ne peut pas se tromper sur son ouvrage.

GUSTAVE.

Je ne réplique plus.

CÉCILE.

Si Frédéric était heureux encore, s'il était rentré en grace auprès de mon père, vous pourriez dire de son poëme tout ce que vous voudriez... Mais dans ce moment-ci où nous comptions sur vous pour plaider sa cause... C'est bien mal.

GUSTAVE.

Cela n'a aucun rapport. Je me charge volontiers de demander son pardon, et je suis même sûr de l'obtenir.

CÉCILE.

En vérité?

GUSTAVE.

Sans doute.

CÉCILE.

Vous avez un caractère singulier, mon frère, il faut l'avouer.

MADAME LEBON.

On peut être original et avoir un bon cœur. Il n'en veut pas à son cousin; j'en mettrais ma main au feu.

GUSTAVE.

De quoi lui en voudrais-je? car je ne vous comprends pas. J'aime Frédéric comme un frère, ce qui ne m'empêche pas de trouver ses vers mauvais.

CÉCILE.

Toujours ses vers!

MADAME LEBON.

Ton frère est philosophe; c'est une autre manière de voir. Qu'importe? pourvu qu'il arrange notre affaire. Mais comment t'y prendras-tu avec ton père? Songe à mettre bien de la douceur. Écoute-le jusqu'au bout sans l'interrompre; ne le contrarie en rien; laisse-lui dire sur Frédéric tout ce qu'il a sur le cœur; ne lui réponds pas. Je le connais si bien! c'est comme cela que je m'y suis toujours pris avec lui.

GUSTAVE.

Mais si je le laisse parler seul, si je ne dois pas dire un mot, savez-vous qu'il me sera assez difficile de réussir?

MADAME LEBON.

Au contraire.... Mais si nous remettions cela à demain?

GUSTAVE.

Ah ! maman, à demain; ce sera perdre la plus belle occasion !

MADAME LEBON.

Tout nous réussit si mal aujourd'hui.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous m'aviez donc oublié. J'attendais qu'on vînt me délivrer; heureusement Baptiste, que j'ai rencontré par hasard, m'a dit que mon oncle était sorti.

MADAME LEBON.

On ne peut suffire à tout. Les événemens se pressent tant qu'on ne sait où donner de la tête. Je crois cependant que nous en sortirons à notre honneur, et voilà Gustave qui se charge de plaider ta cause.

FRÉDÉRIC, *sautant au cou de Gustave.*

Ce bon Gustave !

GUSTAVE.

Est-ce que cela te surprend aussi, toi ?

FRÉDÉRIC.

Non, mon ami. Je regrette seulement de ne pas t'avoir consacré un chant de mon poëme.

MADAME LEBON.

A présent, mes enfans, que vous voilà rassemblés, parlez de votre affaire; moi, je vais donner un coup-d'œil là dedans. Souviens-toi bien d'une chose, Gustave : si tu vois quelques nuages sur le front de ton père, ne lui parle de rien, et s'il est de bonne humeur, prends bien garde à ce que tu lui diras. Viens, Cécile.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

FRÉDÉRIC.

L'excellente femme que ma tante !

GUSTAVE.

L'excellent homme que mon père! l'excellente sœur que Cécile! et avec toutes ces excellences, je suis plus gêné chez eux que je ne le suis nulle part. Leurs idées sont si bornées, le cercle dans lequel ils vivent est si rétréci, qu'il

est impossible de se mettre à leur portée. Ils s'imaginent, par exemple, que je ne t'aime pas parce que je me suis laisser aller à leur dire que ton poëme n'était pas bon.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi leur disais-tu cela ?

GUSTAVE.

Tu le sais bien, parce que je le pense.

FRÉDÉRIC.

Si c'est ainsi que tu veux prouver ton amitié pour moi....

GUSTAVE.

Il n'y a pas d'amitié là dedans.

FRÉDÉRIC.

C'est ce que je trouve.

GUSTAVE.

Tu feras mieux par la suite.

FRÉDÉRIC.

Je ne crois pas.

GUSTAVE.

Tant pis pour toi.

FRÉDÉRIC.

Où as-tu appris à juger des vers ? Tu t'ériges en aristarque ; écoute donc, Gustave, il faut avoir des droits pour cela. Rien n'est facile comme de trouver tout détestable. Pour moi, qui

n'ai pas cette manie-là, je dis que mon poëme est parfait.

GUSTAVE.

J'en tombe d'accord, si tu veux; mais sais-tu ce que cela prouve? c'est qu'il ne m'est pas plus possible de m'entendre avec toi qu'avec le reste de ma famille.

FRÉDÉRIC.

Il ne faut peut-être pas en accuser ta famille. Tous les jours on se croit supérieur à des gens qui ont autant de qualités que vous. Ton père, ta mère, ta sœur sont tous bons; jamais ils n'ont proféré le moindre mot qui pût blesser personne. Je suis bien sûr que si je leur lisais mon ouvrage, ils en seraient enchantés. C'est un genre de mérite comme un autre.

GUSTAVE.

Sans contredit; et désormais, en te parlant, je tâcherai de ne pas oublier que tu es poète.

FRÉDÉRIC, *élevant la voix.*

Tu as beau vouloir te moquer, certainement je suis poète.

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Voilà ce que je craignais. De grace, mon frère, ne tourmentez pas Frédéric. Il a fait un poëme; faites-en un aussi; qui vous empêche? Nous le trouverons meilleur que le sien, si vous voulez; mais au moins ne le poursuivez pas comme vous faites.

GUSTAVE.

A qui en as-tu donc, Cécile? Où vas-tu prendre que je tourmente Frédéric? Vous me feriez devenir fou! Vous avez tous la prétention d'être les meilleures gens du monde, et l'on ne peut rien dire devant vous, on ne peut avoir la moindre opinion sans vous blesser. C'est une tyrannie qui n'a pas d'exemple. Que m'importent les vers de Frédéric, et pourquoi me condamner à en faire de pareils?

CÉCILE.

Maman! maman! venez donc!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME LEBON.

MADAME LEBON, effrayée.

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a donc encore de nouveau?

CÉCILE.

Je vous avais priée de me laisser avec eux; j'avais un pressentiment de ce qui allait arriver. Je viens de les trouver qui se querellaient à propos de ce malheureux poëme de Frédéric.

MADAME LEBON.

C'est donc un fait exprès? Il est dit que tout ira de travers aujourd'hui. Mes enfans, songez que vous êtes cousins, fils des deux frères, que je vous aime presque également, puisque celui qui n'est que mon neveu, n'ayant plus d'autres parens que nous, je suis aussi sa mère. Eh! laissez-le ce poëme qui est un sujet continuel de guerre entre vous, et vivez de bon accord ensemble. Vous êtes si raisonnables tous les deux!

GUSTAVE.

Si j'y comprends rien . . .

MADAME LEBON.

Tu l'as peut-être mal lu.

GUSTAVE.

Je ne parle pas du poëme.

MADAME LEBON.

Allons, Frédéric, donne la main à ton cousin. Il est ton aîné, c'est à toi à faire les premiers pas pour votre réconciliation.

FRÉDÉRIC.

Je ne lui en veux pas.

MADAME LEBON.

Je vois que tu as de l'humeur.

GUSTAVE.

Frédéric, finissons-en. Puisqu'il est convenu que nous sommes en querelle, il faut un raccommodement; nous n'en sortirons pas sans cela.

FRÉDÉRIC, *donnant la main à Gustave.*

Volontiers. Nous voilà raccommodés.

MADAME LEBON, *avec effusion.*

Bien, mes enfans, bien. Croyez-moi, l'union dans les familles est la première condition du bonheur. Personne n'est parfait, chacun a besoin d'indulgence, et pour qui en aurait-on si on en manquait entre parens ? Quand on a autant d'esprit que vous en avez tous les deux, on doit sentir cela; puisque moi, qui n'ai pas eu

votre éducation, je n'ai jamais eu d'autre règle de conduite. Embrassez-moi tous les deux. (Elle les embrasse.) Soyons tous bons amis. (Bas à Cécile.) Qu'il faut de précautions pour maintenir en bonne intelligence deux caractères comme ceux-là.

CÉCILE.

Maman, n'entends-je pas la voix de mon père ?

MADAME LEBON.

C'est lui-même. Frédéric, vite à l'arrière-magasin.

FRÉDÉRIC.

Non, ma tante. Laissez-moi parler à mon oncle. Puisque je suis décidé à lui obéir, que puis-je avoir à craindre ?

MADAME LEBON.

Ah ! nous voilà bien. Comment ! tu veux lui parler ?

FRÉDÉRIC.

Oui.

MADAME LEBON.

Frédéric, mon cher Frédéric, ne t'expose pas à sa colère ! par pitié pour moi, par amitié pour ta cousine. Ah Ciel ! il entre.

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR ET MADAME LEDOUX, MIMI.

MADAME LEDOUX.

Bonjour, maman.

MADAME LEBON, avec inquiétude.

Ce n'est pas ton père.

MADAME LEDOUX.

Qu'avez-vous donc?

MADAME LEBON.

Je tremble comme une feuille; on ne me tirerait pas une goutte de sang. Je croyais avoir entendu ton père.

MADAME LEDOUX.

Depuis quand mon père vous fait-il donc tant de peur?

MADAME LEBON.

Bonjour, monsieur Ledoux; bonjour, ma petite Mimi. Que je vous sais gré de ne pas vous être fait attendre! Si vous saviez combien je suis désolée, tourmentée. Frédéric est résolu à tout braver, et à se présenter à son oncle sans préparatifs, sans qu'on lui ait rien dit, sans qu'on

ait sondé ses dispositions à son égard ; enfin, sans aucun préliminaire.... de but en blanc.

M. LEDOUX.

Il a raison.

MADAME LEBON.

Vous trouvez qu'il a raison, vous, monsieur Ledoux? Vous ne faites donc pas réflexion à ce qui peut en résulter?

M. LEDOUX.

Monsieur Lebon n'est pas si terrible, ce me semble.

MADAME LEBON.

Terrible! il est bien question d'être terrible. Sans être terrible, ne peut-on avoir de l'humeur contre quelqu'un? Vous n'ignorez pas les dispositions où il est vis-à-vis de ce petit entêté.

CÉCILE.

Il n'est plus entêté, puisqu'il renonce à son bureau.

M. LEDOUX.

Eh bien, raison de plus. C'était là le motif de la brouille, je crois. Dès que ce motif disparaît. . .

MADAME LEDOUX.

Il n'existe plus de griefs contre lui.

MADAME LEBON.

Nous ne nous entendrons jamais.

FRÉDÉRIC.

Je ne connais pas de femme qui aime son mari autant que ma tante aime mon oncle, et cependant, à l'entendre parler, on s'imaginerait...

MADAME LEBON.

Qu'est-ce qu'on s'imaginerait? car je perds patience à la fin. Certainement personne n'a jamais été mieux nommé que monsieur Lebon. C'est un homme unique, un cœur de roi; il a toutes les qualités; je ne lui connais pas un défaut; mais est-ce une raison pour ne pas le ménager? faut-il abuser de son excellent caractère, et le pousser à bout tout-à-fait? Tu ne dis rien non plus, toi, Gustave. Tu devrais me soutenir.

GUSTAVE.

C'est que j'ai aussi le malheur d'être de leur avis.

MADAME LEBON.

De sorte que tout le monde est contre moi, jusqu'à mon fils. Dieu veuille que j'aie tort; mais j'ai bien peur, Gustave, que ce ne soit un reste de rancune contre ton cousin.

GUSTAVE.

Ah! maman, que vous me faites de peine de me juger si mal!

MADAME LEBON.

Si tu étais à ma place, tu saurais ce que je souffre. Je vous l'avoue, mes enfans, je puis me tromper, mais je crains une catastrophe.

GUSTAVE.

Frédéric, prends ton parti, mon garçon; il n'y a plus à reculer.

FRÉDÉRIC.

Au moins ne m'oubliez plus.

MADAME LEBON.

Je te promets, malgré tous les embarras de cette journée, d'aller te chercher moi-même. Va, mon petit Frédéric, sois sûr que je te sais bon gré de ta complaisance. C'est un instinct qui me dit que j'agis prudemment.

(Frédéric sort.)

SCÈNE XVI.

MADAME LEBON, CÉCILE, GUSTAVE, MONSIEUR ET MADAME LEDOUX, MIMI.

GUSTAVE.

Voilà un pauvre petit diable que nous tracassons beaucoup.

MADAME LEBON.

Je n'aime pas, Gustave, que tu aies toujours l'air d'improuver ce que je fais. Si tu as plus d'esprit que moi, crois au moins que j'ai l'expérience de mon côté.

GUSTAVE.

Vous qui n'avez jamais blessé personne, vous ne prenez pas garde, maman, aux choses piquantes que vous me dites.

MADAME LEBON.

Pardon, mon ami, ne m'en veux pas. Vous avez tous plus de sang-froid que je n'en ai, c'est tout simple. C'est moi qui porterais le poids d'un événement ; j'y dois regarder de plus près que vous. Allons, faisons la paix. (Elle lui tend la main, Gustave la prend et la baise.) Voilà ce qu'il y a de bon dans notre famille, c'est qu'on ne peut pas y

bouder long-temps. Qu'est-ce que tu tiens là, ma petite Mimi ?

MIMI.

Grand'maman, c'est une pièce d'écriture pour grand-papa.

MADAME LEBON.

Voyons. (Elle lit la pièce d'écriture.) RACCOMMODEMENT, SOUVERAINEMENT, MAGNIFIQUEMENT, CHARITABLEMENT. Je vois bien que ce sont des vers ; mais ce n'est pas un compliment, ce me semble. (Tout le monde sourit.) Est-ce que cela cache quelque chose ? C'est une surprise, je n'en veux pas savoir davantage.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, M. LEBON, M. BLANCHET.

M. LEBON.

Vous voilà bien en train. Tant mieux, tant mieux. Pour moi, la promenade m'a fait du bien. J'étais maussade ce matin ; ce pauvre Gustave en a porté l'endos. Embrasse-moi, mon enfant, et réconcilions-nous.

GUSTAVE, après avoir embrassé son père.

(A part.) Quand finirai-je de me réconcilier ?

(Haut.) Mon père, s'il y a eu quelque chose entre nous, à coup sûr j'avais tort.

M. LEBON.

C'est joli ce que tu dis là, très-joli. Vous avez tous de l'esprit comme des anges. Cela fait bien, l'esprit. Nous sommes passés chez ton oncle, monsieur Blanchet et moi. Il viendra.

MADAME LEBON.

Il viendra?

M. LEBON.

Oui. Il a été un peu sot de ma visite; il ne se doutait pas que j'irais le relancer jusque chez lui. Il a ri comme un fou en me voyant. Il est si gai! Madame Ledoux, je lui ai dit que tu ne lui parlerais de ta vie s'il s'avisait de nous manquer de parole. Comme tu es sa benjamine...

MADAME LEBON.

Mon frère aime également tous nos enfans.

M. LEBON, à sa femme.

Tu es bien toujours la même. Elle a peur que cela ne mette de la jalousie dans la famille.

MADAME LEBON.

Ce sont de ces choses sur lesquelles il ne faut jamais plaisanter.

M. LEDOUX, avec gaieté.

Écoutez donc, maman a raison. Si mon oncle

avait trente ans de moins, qu'il eût encore ses cheveux, et qu'il ne fût pas tourmenté de la goutte, eh! mais, je ne répondrais pas d'être tout-à-fait tranquille.

M. LEBON.

Bien répondu.

CÉCILE, bas à sa mère.

Maman, vous n'oubliez pas Frédéric?

MADAME LEBON, bas à sa fille.

Il n'est pas temps. Tu vois bien d'ailleurs que ton père est gai.

CÉCILE, de même.

C'est pour cela.

MADAME LEBON.

Tu n'y entends rien.

GUSTAVE.

Mon père, toute votre famille, qui vous aime et vous honore, se réunit pour vous demander...

MADAME LEBON.

Gustave, c'est trop tôt.

M. LEBON.

Oui, oui, c'est trop tôt.

MADAME LEBON, à son mari.

Est-ce que tu sais ce qu'on veut te dire?

M. LEBON.

Je m'en doute au moins.

MADAME LEBON.

Ah Ciel ! nous sommes trahis.

M. LEBON.

Il me semble qu'il n'y a plus de secret.

MADAME LEBON.

Monsieur Blanchet, vous aurez parlé.

M. BLANCHET.

Sur mon honneur, je n'ai pas dit un mot.

MADAME LEBON.

D'où cela peut-il donc venir? Je m'y perds.

M. LEBON.

Ma bonne amie, tu n'as pas la prétention de me cacher plus long-temps que c'est aujourd'hui ma fête?

MADAME LEBON.

Non vraiment; mais comment sais-tu ce que Gustave voulait te dire?

M. LEBON.

Je ne le sais pas positivement; pourtant, sans être bien fin, je devine que c'est une manière de compliment.

MADAME LEBON.

(A part.) Ah! je respire. Il ne se doute de rien sur Frédéric. (Haut.) Gustave, approche le fauteuil de ton père, et présentez-lui tous vos bouquets.

M. LEBON.

Ma femme veut que les chose dans les règles. Commençons par apporte un bouquet et sa pièce d'écriture.) Ell très-bien. Est-ce que tu n'as pas a pliment?

MADAME LEDOUX.

Papa, elle a des engelures aux n'ai pas voulu la fatiguer.

M. LEBON.

Tu as bien fait. Pauvre petite! t'asseoir sur moi. (Tous les acteurs apport et embrassent monsieur Lebon.) Et Frédé quoi ne vient-il pas aussi?

MADAME LEBON.

Mon ami, ne prends pas d'humeu

M. LEBON.

Je n'en ai pas non plus; mais, co ici toute la matinée....

MADAME LEBON.

Tu sais cela?

M. LEBON.

On n'a vu que lui sur les escaliers

SCÈNE XVII.

M. LEBON.

Et moi aussi.

CÉCILE ET GUSTAVE.

Nous allons le chercher.

(Ils vont pour sortir, Frédéric entre.)

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous n'irez pas loin. (Se jetant dans les bras de son o
Mon cher oncle!

M. LEBON.

Prends donc garde, tu m'étouffes. Pourq
ne te voyait-on plus?

FRÉDÉRIC.

Je croyais...

MADAME LEBON.

Il ne faut pas le gronder. C'est un bon enf
bien soumis, et qui ne demande pas mieux
de faire tout ce que tu voudras. Il renonce à
administration.

M. LEBON.

D'être devenu raisonnable...

MADAME LEBON.

Tu lui en voulais tant!

M. LEBON.

Pas le moins du monde.

MADAME LEBON.

En vérité?

M. LEBON.

Je trouvais seulement drôle qu'i les jours le temps où je n'étais pa pour venir vous voir.

MADAME LEBON.

Qui t'a dit cela? Tu es sorcier vr qui y mettions tant de mystère toi. Et tu ne me disais rien. Cette admirable.

M. LEBON.

Je mettais cela sur le compte d pour Cécile; je m'imaginais qu'il être tête à tête avec elle et toi. Com se marier ensemble, je n'y voyais

SCÈNE XVIII.

FRÉDÉRIC.

Je ne connais pas de meilleur paren
vous.

M. LEBON.

J'avoue que je suis bon, et ce n'est p
petit mérite de m'être conservé tel ave
aussi excellente femme que la mienne.
bien fait tout ce qu'il fallait pour me
Allons, enfans, à table. Votre oncle m'a p
ne pas l'attendre, et l'estomac de Mimi es
de cet avis-là.

(Il passe le premier avec Mimi dans ses bras,
acteurs les suivent.)

MADAME LEBON.

Plus de craintes, plus de transes, plus
bulations. Cette journée, grace au Ciel
heureusement, mais qu'elle m'a donné
goisses! Sans mes soins, sans ma prévo
elle pouvait être une des plus terribles
vie. Le proverbe dit vrai:

LE SALON

DANS LA CUISINE,

OU

QUAND LES CHATS SONT DEHORS,

LES SOURIS DANSENT SUR LA TABLE.

PERSONNAGES.

Monsieur DE SAINT-BON.
MARIANNE, cuisinière de M. de Saint-Bon.
CÉCILE, femme de chambre.
FRÉDÉRIC, Allemand, amoureux de Marianne.
JOLICOEUR, tambour.
BERTRAND, cocher.

La scène se passe à Paris, chez M. de Saint-Bon.

Le théâtre représente une cuisine.

LE SALON
DANS LA CUISINE.

SCÈNE I.

MARIANNE, ET UN PEU APRÈS M. DE SAINT-BON.

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu, monsieur ne pense pas à s'en aller. Et moi qui attends du monde à six heures! Voilà cinq heures et demie. Le terrible homme! Il ne peut se décider à rien.

M. DE SAINT-BON.

Je crois que je suis prêt.

MARIANNE.

Pardine ! il y a une heure que vous l'êtes, et que vous lantiponnez comme un enfant.

M. DE SAINT-BON.

Tu ne t'aperçois pas que tu me tourmentes.

MARIANNE.

Plaignez-vous de ce que je vous tourmente. Est-ce moi qui vous ai fait faire cette partie de

Versailles ? Vous ne savez jamais refuser. Pour une fois, il n'y a pas grand mal ; mais je ne conçois pas que vous n'ayez pas plus de défense ; et, puisque cette partie vous contrariait, il fallait le dire tout net.

M. DE SAINT-BON.

Oh bien oui, tu crois qu'on peut répondre comme cela à des gens qui vous engagent de si bon cœur ! D'ailleurs, pour tout autre que moi ce voyage serait un vrai plaisir. Je suis contrarié, parce que je n'aime pas le dérangement ; car je suis sûr qu'on va me faire toutes sortes de fêtes. Ce monsieur Valgrain est un si excellent homme, sa femme est si aimable et si gaie ! Ce que je crains, c'est cette manie de nouveaux propriétaires qu'ils doivent avoir comme tout le monde : ils vont me promener depuis le haut jusqu'en bas de leur maison ; ensuite ce sera le jardin, les potagers qu'il faudra voir. Je suis si peu marcheur ! Et puis c'est un jour de spectacle que je perdrai ; et, lorsqu'on est abonné, ce n'est pas agréable.

MARIANNE.

Vous allez à cette comédie tous les jours ; quand vous prendriez l'air de temps en temps, quel grand mal ? Vous devez savoir toutes leurs pièces par cœur. Je ne conçois pas le plaisir

que vous avez à entendre si souvent les mêmes choses.

M. DE SAINT-BON.

Songe donc que je trouve là des gens de connaissance qui m'apprennent les nouvelles, qui causent de toutes sortes de choses ; cela me divertit plus que la campagne, où l'on ne parle de rien.

MARIANNE.

Vous êtes bien un bourgeois de Paris! Je voudrais que ce fût moi qu'on eût invitée, je ne me ferais pas tant tirer l'oreille. (A part.) J'enrage!

M. DE SAINT-BON.

Tu es de la campagne, toi, c'est différent; tu te connais à tout cela. Moi, je ne sais seulement pas distinguer le seigle du blé. Comment veux-tu que je m'y amuse?

MARIANNE.

Vous aurez un temps superbe; vous allez partir à la fraîche; vous trouverez en arrivant un bon petit souper; vous serez bien choyé, bien dorloté; vous aurez, à coup sûr, le meilleur lit de la maison; c'est demain la fête, les eaux joueront; tout Paris sera là : ah! mon Dieu, que je vous plains!

M. DE SAINT-BON.

As-tu fait partir Baptiste pour me retenir une place ?

MARIANNE.

J'ai mieux fait; je lui ai dit de retenir une voiture pour vous deux tout seuls. Vous occuperez le fond, et Baptiste se tiendra sur la banquette de devant avec vos paquets.

M. DE SAINT-BON.

Tu n'as rien oublié dans mes paquets ? As-tu mis mes chaussons de laine pour la nuit ?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Et mes pantoufles ?

MARIANNE.

Aussi.

M. DE SAINT-BON.

Quelle robe de chambre m'as-tu donnée?

MARIANNE.

Votre robe de chambre de piqué de Marseille.

M. DE SAINT-BON.

Ne crains-tu pas que ce ne soit bien léger pour le matin, à la campagne ?

MARIANNE.

Eh ! mon Dieu, vous revenez demain au

soir! Si vous aviez un peu froid le matin, vous mettriez votre gilet à manches. (A part.) Il ne s'en ira pas!

M. DE SAINT-BON.

Je ne sais pas s'il y a de bons perruquiers à Versailles.

MARIANNE.

Sans doute ; et puis Baptiste vous arrangerait fort bien. Partez donc, monsieur; si vous tardez davantage, vous courrez risque de vous enrhumer à cause de la fraîcheur du soir.

M. DE SAINT-BON.

Tu crois peut-être que je ne prendrai pas ma redingote?

MARIANNE.

Si fait, puisque Baptiste l'a emportée.

M. DE SAINT-BON.

Tu penses à tout. Ça te fait de la peine de me voir en aller; tu n'es pas accoutumée à cela. Je crois que c'est la première fois que je découche depuis dix ans que tu es avec moi.

MARIANNE.

Ah! mon Dieu, il faut bien faire quelquefois des extraordinaires. Allons, allons, partez. Baptiste, qui vous attend, aura peut-être bien de la peine à vous conserver une voiture, à cause de la fête de demain.

M. DE SAINT-BON.

S'il n'avait pas pu en trouver, ce serait une belle excuse pour ne pas aller là-bas.

MARIANNE.

N'ayez pas d'inquiétude; il s'était arrangé ce matin avec un cocher, tant il a envie de voir jouer les eaux de Versailles.

M. DE SAINT-BON.

Ah! s'il s'est arrangé, je ne risque rien, et je puis rester encore un peu.

MARIANNE.

Mais, monsieur, dans des jours comme ceux-ci, on peut forcer le cocher à marcher pour d'autres, si on ne voit personne dans sa voiture.

M. DE SAINT-BON.

Que veux-tu que j'y fasse? Je ne me suis jamais trouvé si bien chez moi. Qu'on est sot de se déplacer pour aller déranger des gens qui vous contrarient en croyant vous faire grand plaisir!

MARIANNE.

Monsieur, vous ferez ces réflexions-là demain. (*A part.*) Je suis sur les épines.

M. DE SAINT-BON.

Laisse-moi donc réfléchir.

MARIANNE.

Allez-vous-en, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Je crois que tu attends un amoureux. Tu me presses, tu me presses... Qu'est-ce que cela te fait que je reste?

MARIANNE.

(A part.) Le bourreau! (Haut.) Ma fine! monsieur, si vous avez des idées comme celles-là, restez si vous voulez. J'attends un amoureux! Je suis bien une fille à amoureux! Parce que je ne veux pas que vous vous enrhumiez, que je m'intéresse trop à vous, j'ai un amoureux. Enfermez-moi, si vous croyez que j'attends un amoureux.

M. DE SAINT-BON.

Tu ne vois pas que je plaisante. Je suis sûr que tu es plus contrariée que moi.

MARIANNE.

C'est bien vrai.

M. DE SAINT-BON.

Il faut se faire une raison; mais sois tranquille, c'est la dernière fois que je m'y laisserai prendre. Donne-moi mon chapeau.

MARIANNE.

(A part.) Ah! je respire. (Haut.) Le voilà, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Adieu, Marianne.

MARIANNE.

Adieu, monsieur. Bon voyage.

M. DE SAINT-BON.

Tu serineras mon petit linot pour te désennuyer.

MARIANNE.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Ne te laisse manquer de rien, entends-tu ?

MARIANNE.

Non, monsieur, soyez tranquille.

M. DE SAINT-BON.

Par où me conseilles-tu de prendre pour aller au Pont-Royal ?

MARIANNE.

Vous n'avez pas d'autre chemin que le Carrousel.

M. DE SAINT-BON

Non. Je prendrai par les boulevards, c'est le plus long.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARIANNE, ET UN PEU APRÈS FRÉDÉRIC.

MARIANNE.

Il va peut-être revenir. C'est bien la dernière fois que je me mets dans cet embarras-là. Si ma compagnie était venue pendant qu'il était encore ici, comment aurais-je fait? Ah! v'là mon Allemand.

FRÉDÉRIC.

Bon chour, mamzelle Marianne. Fous portefous pien?

MARIANNE.

Tu as dû rencontrer monsieur sur l'escalier.

FRÉDÉRIC.

Ch'ai rencontré lui.

MARIANNE.

Il t'a vu?

FRÉDÉRIC.

Il a fi moi.

MARIANNE

Il fallait venir plus tard; s'il allait remonter.

FRÉDÉRIC.

Fous afez dit à moi six herres. Il est six herres chistes.

MARIANNE.

Je croyais que monsieur serait parti depuis long-temps.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas la faute à moi. Il fallait pas tire six herres.

MARIANNE.

S'il avait eu à remonter, il serait déjà ici. Il aura cru que tu allais chez quelque autre personne de la maison.

FRÉDÉRIC.

Il aura pas cru ça ti tout. Il m'a temanté : — « Mon ami, où allez-fous ? » Ch'aï ti moi : Che fas chez mamzelle Marianne. Il a tit lui :—« Allez, il y est. »

MARIANNE.

Mardine, il ne fallait pas dire ça !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi tonc? Ch'ai pas menti.

MARIANNE.

Il fallait mentir.

FRÉDÉRIC.

Chamais mentir, mamzelle Marianne. Allons-nous goûter ?

MARIANNE.

Pas encore. Il faut attendre que les autres soient venus.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que c'est que ça, les autres? Nous serons pas nous teux?

MARIANNE.

Non. J'ai invité deux ou trois personnes.

FRÉDÉRIC.

Tant pis. Ch'aime pas fous dépensiez fotre l'argent en pétises.

MARIANNE.

Bast! v'là grand'chose!

FRÉDÉRIC.

Foui, c'est grand chose; che suis pas content. Tenez, mamzelle Marianne, che crois que fous me faites écrire fotre dépense plus cher que fous payez. Fotre maître, si il sait ça, il croira que je safais, et si je safais, pien sûr che n'écrire pas, foyez-fous.

MARIANNE.

T'es donc nigaud? Pardine! vas, c'est bien égal à monsieur. Il est riche, il n'a pas d'enfans, ses héritiers ont tous de la fortune.... quand je me donnerais un peu de bon temps. Tu crois que c'est avec cent écus qu'il me donne de gages que je pourrais me tenir comme je me tiens. D'ailleurs, je ne lui fais pas de tort. S'il allait lui-même au marché, il paierait encore

plus cher que je ne lui fais payer. Dame, je marchande, il faut bien qu'il m'en revienne quelque chose.

FRÉDÉRIC.

Si il sait, c'est pien ; si il sait pas, c'est mal. Foilà mon maxime.

MARIANNE.

Elle n'a pas le sens commun ta maxime. Je voudrais bien savoir si tu es si scrupuleux avec ton maître, toi.

FRÉDÉRIC.

Mamzelle Marianne, ne plaisantez pas; che ferais pas tort d'un épingle à lui.

MARIANNE.

C'est qu'il est généreux avec toi.

FRÉDÉRIC.

Foui, il est généré, c'est frai; mais il le serait pas, che chercherais une autre place, et che folerais pas.

MARIANNE.

Allons, tiens, parlons d'autre chose, parce que t'es entêté, et qu'on ne peut rien obtenir de toi quand tu t'es une fois chaussé quelque chose dans la cervelle. Tu ne sais pas qui j'attends ce soir? Connais-tu mamzelle Cécile?

FRÉDÉRIC.

Che connais pas; mais cette mamzelle Cicile

il a un jolie patronne; c'est celui des mousiciens. Ce chour-là, tans ma pays, on poit.

MARIANNE.

C'est de même dans ce pays-ci.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est te même!

MARIANNE.

Oui. Cette Cécile dont je te parle est femme de chambre chez madame la baronne de Murville.

FRÉDÉRIC.

Mon maître, il connaît matame la paronne.

MARIANNE.

Elle est là dans une bonne maison. Sa maîtresse fait beaucoup de dépense.

FRÉDÉRIC.

Matame la paronne! Ch'ai entendu tire à mon maître il afait pas le sou.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça fait?

FRÉDÉRIC.

Che comprends; il fait comme toi, il compte plus cher. (Il rit.)

MARIANNE.

Vous vous égayez, monsieur l'Allemand. Ne vas pas me tutoyer devant Cécile au moins; car c'est une langue....

FRÉDÉRIC.

Un lanque! qu'est-ce que c'est que cela un lanque?

MARIANNE.

C'est une personne qui fait des propos, qui dit du mal de tout le monde.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi fous la foyez? pourquoi fous la recefez?

MARIANNE.

Faut bien voir quelqu'un; on ne peut pas vivre comme des loups.

FRÉDÉRIC.

Che choisirais ún autre.

MARIANNE.

Ça serait toujours la même chose. Elle viendra avec un de ses cousins qu'est tambour. Je dis que c'est un de ses cousins parce qu'elle me l'a dit, car je n'en sais rien.

FRÉDÉRIC.

Prenez garde. Che fas tire à mon tour que fous êtes un lanque.

MARIANNE.

J'attends aussi le cocher d'un banquier; mais je ne suis pas sûre qu'il vienne. Ces gens de grande maison, ça ne se soucie guère des bourgeois.

FRÉDÉRIC.

T'es tonc un pourchois, toi? Eh pien! fais comme les pourchois qui ont le sens commun, ne reçois pas les gens qui se croient plus que toi. Tertaif! que c'est impécille d'infiter des chens qui se croient plus que fous! Un cocher! Foilà-t-il pas un peau monsié. Si che foulais m'en faire accroire, che pourrais encore mieux que lui, puisque che suis falet de chambre; mais che troufe ça pête. Quand on est honnête homme et qu'on temante rien à personne, on faut tout le monde.

MARIANNE.

Toi t'es t'un philosophe, c'est pas étonnant. Tiens, j'entends ma compagnie. C'est Cécile et son tambour.

SCÈNE III.

MARIANNE, FRÉDÉRIC, CÉCILE, JOLICOEUR.

CÉCILE.

Bonsoir, ma chère. J'ai été au moment de ne pas venir; madame était dans ses vapeurs; elle n'a jamais été aussi insupportable qu'aujour-

d'hui. (Bas.) C'est là votre Allemand? Il est fort bien.

JOLICOEUR.

Sur ma parole d'honneur, j'ai logé z'a Metz chez une dame qui était claquée sur votre maîtresse, mamzelle Cécile; c'était une et une font deux.

CÉCILE.

Ma chère, monsieur est mon cousin; il s'appelle Jolicœur.

JOLICOEUR.

Oui, mademoiselle, à votre service. C'est ça votre cuisine, mademoiselle Marianne? Elle est magnifique; mais comme on dit, selon la cage, l'oiseau. A Berlin, moi...

CÉCILE.

C'est bon, c'est bon. Vous nous conterez cela à goûter. Il est drôle, ma chère. Si vous saviez comme il m'a fait rire en route. Il se moquait de tous les passans.

JOLICOEUR.

Oui; mais ce n'était qu'en passant.

(Il rit avec fatuité.)

CÉCILE.

Vous ne dites rien, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Che comprentre pas ce qu'on tit, mamzelle Cicile.

JOLICOEUR.

Monsieur est Allemand. J'ai z'été en Allemagne, moi. C'est de braves gens. Vous devez connaître le chnic. Ah! que j'en ai bu dans ce pays-là! mais j'y mettais du sucre. J'ai fait aussi de l'eau-de-vie brûlée. A six que nous étions un jour...

CÉCILE.

Voilà de jolies histoires pour des femmes.

JOLICOEUR.

Et les Allemandes, comme elles aiment les Français! Quand je dis les Français, je veux dire les ceux qui ont du savoir-vivre. Tenez, c'est une Allemande qui m'a donné cet anneau. Elle a fait faire aussi mon portrait; ça lui a bien coûté douze francs; mais il n'y a rien au Muséon d'aussi beau que ce portrait-là. C'était une riche marchande...

CÉCILE.

Laissez donc, Jolicœur. Vous savez que je vous ai défendu toute espèce de narration de ce genre. Ma chère, voyez-vous toujours la petite Julie? Elle ne vient plus chez moi; je l'ai consignée. Elle avait eu le front de se dire fille d'une

parfumeuse, et j'ai découvert que sa mère n'est qu'une portière du Marais.

MARIANNE.

Qu'est-ce que cela vous fait?

CÉCILE.

Pouvez-vous le demander? Qu'y a-t-il de commun entre moi et la fille d'une portière?

FRÉDÉRIC, à part.

La peguele!

JOLICOEUR.

Il y a z'une volubilité de monde excessive qui se donne comme cela pour ce qu'ils ne sont pas. Moi, mon père était teinturier z'à Reims, et dans une ville ous qu'ils y a des manufactures de draps, un teinturier, c'est un état.

FRÉDÉRIC.

Mamzelle Marianne, est-ce que fous attentre encore le cocher?

MARIANNE.

Non ma fine!.. Cependant si nous ne sommes pas pressés...

CÉCILE.

Vous attendez un cocher, ma chère?

MARIANNE.

Oui; mais c'est monsieur Bertrand.

CÉCILE.

Bertrand! Il vous a promis! C'est tout au plus s'il vient chez moi quand je l'invite.

FRÉDÉRIC.

Comment! tout au plus? Marianne est un pourchoise; vous êtes donc un grante tame, fous? Oh! que c'est trôle!

CÉCILE, embarrassée.

Ce n'est pas cela que je dis... Mais...

FRÉDÉRIC.

Tenez, goûtons, car nous finirions par nous troufer tous téplacés ici. Marianne, faut-il que j'aille chercher la taple? Tout falet de champre que che suis, che mettrai pien le couvert.

CÉCILE, bas à Marianne.

C'est un valet de chambre?

MARIANNE.

Et valet de chambre d'un duc.

CÉCILE.

Jolicœur, aidez monsieur Frédéric. (A part.) Valet de chambre d'un duc! (Bas à Marianne.) Ne suis-je pas bien simplement mise?

MARIANNE, riant.

Vous avez l'air d'une princesse.

JOLICOEUR.

Mamzelle Marianne, voulez-vous avoir la com-

plaisance de me dire là ous qu'est le quartier de réserve des ingrédiens qui doivent participer z'à la confection du banquet ?

MARIANNE.

Queu litanies nous chante-t-il là ?

CÉCILE, minaudant.

Mon cousin est un homme d'esprit ; il ne parle pas comme tout le monde.

FRÉDÉRIC.

S'il a tant te l'esprit, il toit pas être pon à rien. Pattez en retraite, monsieur le tampour ; che ferai tout seul. Che trouferaï ce qu'il faut dans votre champre, n'est-ce pas, Marianne ?

MARIANNE.

Oui, sur ma commode.

(Frédéric sort un instant.)

CÉCILE.

J'aime ce monsieur Frédéric, je l'avoue.

MARIANNE.

Pardine ! il y en a ben d'autres qui l'aiment ; mais c'est mon futur, par ainsi, n'faut pas y songer. Aussitôt que ses papiers seront arrivés de son pays, se sera une affaire faite.

CÉCILE.

Quoi ! ma chère, vous songez à l'épouser ? Croyez-vous au moins qu'il ait quelque chose ?

MARIANNE.

Oh! pour ça, j'en suis sûre.

CÉCILE.

Ainsi vous voulez vous marier? Ah! si madame vous entendait, vous ne resteriez pas deux minutes chez elle. C'est qu'aussi elle a été bien malheureuse en ménage. Les uns disent que son mari la battait, d'autres que c'était elle qui battait son mari; mais enfin est-il toujours vrai que c'était des sabbats d'enfer du vivant de monsieur. Madame n'est pas facile à vivre; elle fait la bonne devant le monde; il ne faut pas se fier à ça. Toutes ces vieilles coquettes sont de même. On m'avait bien offert une place chez la femme d'un notaire; il y avait de bons gages; cependant je n'ai pas pu me décider. J'ai toujours servi des gens comme il faut; je n'aimerais pas descendre. Si je quittais madame, ce ne serait que pour entrer chez une actrice.

JOLICOEUR.

Vous n'êtes pas dégoûtée. On n'engendre pas de mélancolie avec ces demoiselles-là. Par état d'abord elles sont toutes éveillées comme des pâtés de souris. J'avoue que j'ai toujours eu du faible pour elles. Ce n'est pas l'embarras, à Dantzick, je jouais dans une pièce. . .

CÉCILE.

Vous avez joué la comédie ?

JOLICOEUR.

Non, je jouais du tambour. Il y eut z'une actrice qui me dit : « Tambour, vous faites trop de » bruit ; vous m'écorchez les oreilles. » Devinez ce que je lui ai répondu? C'était un peu fort de café, faut être juste ; aussi m'a-t-elle donné le meilleur soufflet que j'aie jamais reçu.

CÉCILE, riant en minaudant.

Elle vous traitait tambour battant, à ce qu'il paraît?

JOLICOEUR.

Elle savait bien à qui elle s'adressait. De tout temps les femmes ont fait de moi tout ce qu'elles ont voulu.

FRÉDÉRIC, lui frappant sur l'épaule.

Alors aidez-moi à avancer la taple. (On apporte une table avec une collation.) Les matames ils sont servies.

CÉCILE.

Ah ! que monsieur Frédéric a eu bientôt fait ! Mais c'est dressé à merveille. Vous mettez-vous à côté de moi, monsieur Frédéric ?

FRÉDÉRIC.

Non, mamzelle Cicile. Foilà comme ch'ai ar-

ranché monsié Cholicœur, fous, la place de monsié Pertrand, Marianne, et puis moi.

(Ils se mettent à table dans l'ordre indiqué.)

JOLICOEUR, s'asseyant.

Moi, je suis toujours le premier à table comme au feu. On est mieux tout de même à l'un qu'à l'autre. J'en ai vu de rudes, allez.

CÉCILE.

Dites-moi, mon cousin, les tambours se battent-ils ?

JOLICOEUR.

La question est jolie ! C'est presque toujours nous qui décidons l'action. Un jour, c'était en Saxe, le colonel ne savait où donner de la tête; il s'agissait de faire une brèche à un mur haut comme je ne sais quoi. Voilà que je lui dis : « Mon colonel, laissez-moi faire. » Je prends un fusil qu'était là, je donne mon tambour à garder à un de mes camarades, et je fais si bien qu'au bout d'une heure nous étions dans la place.

FRÉDÉRIC.

Fous tefriez pien nous tire comment fous fous y êtes pris.

JOLICOEUR.

Comment je m'y suis pris ?

FRÉDÉRIC.

Foui. Ch'ai serfi sept ans, et ch'ai chamais fu te choses pareilles.

JOLICOEUR.

Je n'invente pas, et la preuve c'est que j'ai encore le fusil que je portais ce jour-là. Ah! je puis vous assurer qu'il a tué plus d'hommes que de poissons.

MARIANNE.

Comment n'êtes-vous encore que tambour après une action si étonnante?

JOLICOEUR.

C'est un ricrochet d'injustices qui n'en finit pas. Le colonel devint jaloux de moi. D'ailleurs, on ne m'avancera jamais. Personne ne peut me souffrir au régiment, et ça parce que je leur enlève toutes les femmes. C'est pas ma faute. J'ai plus de peine à éviter les conquêtes que d'autres n'en ont à les faire. Il y eut z'une duchesse une fois à qui le général faisait la cour, avec qui il m'est arrivé quelque chose de drôle. Je m'en suis bien mordu les pouces depuis. Le général m'avait dit : « Jolicœur, t'as d'l'esprit; tiens, v'la z'une lettre, porte-la à madame la duchesse. » — Moi j'dis : « J'veux ben, mon gé- » néral. » — I m'dit : « Z'il n'y a pas de réponse. » J'avais vu plusieurs fois la duchesse, et j'avais

remarqué qu'elle me lançait des œillades. Bon ! que je m'dis, v'la z'une occasion de voir ce qui en est. Je me requinque, j'passe mon ceinturon z'au blanc, je donne un coup de brosse à mes guêtres, et me v'là parti. J'arrive chez la duchesse, je lui remets la lettre ; elle me regarde, me reconnaît, et se met à rougir. Alors, moi qui connais tout ça, je commence à lui faire de petites mines. Elle rit d'abord ; mais comme je continuais de plus en plus à faire l'agréable, v'là la baronne. . .

CÉCILE.

C'est donc une baronne à présent ?

JOLICOEUR.

Non, v'là la comtesse. . .

CÉCILE.

C'était une duchesse.

JOLICOEUR.

Qu'est-ce que ça fait ? V'là la duchesse qui sonne, et qui commande qu'on me mette à la porte.

MARIANNE.

J'attends la fin, moi.

JOLICOEUR.

Hé bien, la voilà la fin.

FRÉDÉRIC.

Che comprentre pas ce qu'il y a de choli.

JOLICŒUR.

Comment, vous ne devinez pas pourquoi elle me faisait mettre à la porte?

MARIANNE.

C'est parce qu'elle vous prenait pour un fou.

JOLICŒUR.

Oh bien, oui! C'est qu'elle sentait bien que son cœur n'y résisterait pas.

MARIANNE.

Ah! si vous vous retournez comme ça, je ne suis pas étonnée que vous voyez des amoureuses partout.

CÉCILE.

Pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit vrai? Il y a encore des choses plus hétérogènes que celle-là; et je suis persuadée que, si monsieur Frédéric voulait nous raconter ses aventures, il y en aurait beaucoup de pareilles.

FRÉDÉRIC.

Les afentures sont pons à faire, ils sont pas pons à raconter, mamzelle Cicile.

CÉCILE.

J'adore cette réponse; c'est un subterfuge de délicatesse bien rare chez les hommes d'aujourd'hui. Mais, ma chère, dites-moi donc qui est-ce qui vous fait des tourtes si bonnes? Celle-ci est vraiment incomparable.

JOLICOEUR.

J'en ai mangé une, à Vezel, chez une bourgeoise, qu'était encore meilleure, s'il est possible. Mais cette bourgeoise savait bien ce qu'elle faisait. Oh ! combien j'ai bu de ratafiat dans cette maison-là !

CÉCILE.

Taisez-vous donc, mon cousin ; vous n'ouvrez la bouche que pour parler de vos campagnes ; c'est ennuyeux à la longue.

FRÉDÉRIC.

Tertaif ! le pon fin. Mamzelle Cicile, che pois à fotre santé.

CÉCILE.

Monsieur Frédéric, je vous remercie.

FRÉDÉRIC.

On remercie pas, on poit à la mienne.

CÉCILE, trinquant avec Frédéric.

Hé bien, à la vôtre. (Elle boit.)

FRÉDÉRIC.

Allons, Marianne, pois tonc aussi. (Se reprenant.) Pufez tonc, che feux tire. Recartez monsieur Cholicœur, on n'est pas opliché pour le prier.

JOLICOEUR.

J'ai beau boire, je ne boirai jamais autant que j'ai bu. C'est quand le vin ne coûte rien que ça va joliment. Partout où j'ai été, je me suis toujours

fait servir comme un prince. Je jurais, je tempêtais, dame! il fallait voir. Je me rappelle qu'un jour...

CÉCILE.

Est-ce que vous allez recommencer?

JOLICOEUR.

C'est que cette histoire-là est drôle.

CÉCILE.

Drôle ou non, je vous défends de la conter. Vous vous croyez toujours dans un corps-de-garde, c'est aussi par trop systématique. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC, d'un air galant.

Matemoiselle Cicile, quand mes yeux ils sont aussi contens, mes oreilles ils sont pas tifficiles.

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC, avec bonhomie.

Che fais la galanterie; ça n'est pas téfentu, che crois.

MARIANNE.

Si fait, c'est défendu au point où nous en sommes ensemble.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que mamzelle Cicile il sait le point où nous en sommes ?

CÉCILE, avec malice.

Ah! ah! Marianne, vous ne vous attendiez pas à celui-là.

MARIANNE.

Qu'entendez-vous donc là-dessous ?

CÉCILE.

C'est bon, c'est bon, mademoiselle la réservée.

FRÉDÉRIC.

Qu'il est trôle, mamzelle Cicile; il est malin tout te même.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

BERTRAND.

Vous ne vous gênez pas, vous autres. Est-ce que vous ne saviez pas que je devais venir.

MARIANNE.

Vous êtes si capricieux qu'on ne peut jamais compter sur vous ; mais v'la votre place qu'on vous avait gardée.

BERTRAND.

Peste! elle est bonne ma place; elle vaut mieux que celle que j'ai chez mon maître. (Regardant Cécile.) Tiens! c'est la petite Cécile; je ne la reconnaissais pas. Comment ça va-t-il, mignonne? Et les amoureux, combien en avons-nous?

CÉCILE.

Mais vraiment, Bertrand, à qui en avez-vous? Qu'est-ce que c'est donc que ce ton-là?

BERTRAND.

C'est un ton de grand seigneur, ma belle. Ventrebleu! on se forme dans les sociétes que je vois.

FRÉDÉRIC.

Comment! c'est là ce Pertrand dont on faisait tant te l'emparras? Che l'ai fu, il n'était que palfrenier.

BERTRAND.

Tiens, c'est l'Allemand. Bonjour, mon fils. Que veux-tu? je suis monté en grade, j'en profite pour m'en faire accroire. Je n'osais pas d'abord faire le gros; franche duperie! Le monde est si bête, qu'il vous prend pour ce que vous vous donnez. Mais buvons un coup.

FRÉDÉRIC.

Foui, pufons un coup.

(Ils boivent.)

BERTRAND.

Diable! ce n'est pas là du vin de cabaret. Cette brave Marianne, elle a toujours du bon. Ce n'est pas étonnant; la gouvernante d'un vieux garçon, c'est comme une maîtresse de maison.

JOLICOEUR.

C'est bien vrai ce que vous dites là, monsieur Bertrand. Dans toutes mes campagnes, moi, j'ai toujours recherché les gouvernantes de vieux garçons. A Barcelonne, par exemple, j'étais chez un moine, un curé, je ne sais pas trop; il avait une gouvernante qui était une fille sans pareille. Oh, le bon nougat qu'elle faisait! Elle avait plus de soixante ans, hé bien, vous me croirez si vous voulez....

(Il rit.)

CÉCILE.

Jolicœur, vous allez encore vous permettre quelque incivilité. Prenez donc garde, une fois pour toutes, devant qui vous prenez de semblables infractions. Si vous voulez activer la conversation, sachez au moins utiliser vos paroles.

BERTRAND.

Tiens, tiens, en v'là ben d'un autre. Activer! utiliser! où pèche-t-elle tout ce baragouin-là?

(A Frédéric.) Dis donc, mon fils, est-ce que tu lui montres l'allemand ?

FRÉDÉRIC.

Che montre rien tu tout à mamzelle Cicile.

MARIANNE.

Vous ne voyez pas que c'est un langage de grande dame.

FRÉDÉRIC.

Nous sommes ici tous gens de contition.

BERTRAND.

En vérité.

FRÉDÉRIC.

Foui. Chez qui êtes-vous à présent, Pertrand ?

BERTRAND.

Je n'en sais trop rien, car j'ai trois places en vue.

MARIANNE.

Vous n'êtes plus chez votre banquier, monsieur Bertrand ?

BERTRAND.

Si fait; mais je ne veux pas y rester.

MARIANNE.

Pourquoi cela donc?

BERTRAND.

C'est une maison où il faut avoir des opinions, et pour un cocher c'est impossible;

nous sommes obligés de boire avec tout le monde.

CÉCILE.

Il me semble que l'on peut boire et avoir des opinions.

BERTRAND.

Ma foi ! quand mes chevaux se portent bien, je ne m'inquiète guère du reste.

CÉCILE.

Vos maîtres au moins pensent-ils convenablement ? car les gens de finance, c'est bien mêlé.

BERTRAND.

Je ne sais pas ce que c'est que de penser convenablement ! apparemment c'est de penser comme vous; car aujourd'hui il faut s'expliquer. Mais monsieur préfère les chevaux noirs aux chevaux bais bruns, et je dis qu'il pense mal.

CÉCILE.

Mais est-il né ?

BERTRAND.

Sans doute, puisqu'il est au monde.

CÉCILE.

A quelle famille tient-il ?

BERTRAND.

Personne à la maison n'en a jamais rien su ;

on ne lui connaît pas le moindre parent. Pour madame, c'est autre chose; c'est la fille d'un marchand de soie, et ce qu'elle a de frères, de tantes, de sœurs, de pères, de cousins, ne peut pas se compter. Ce n'est pas étonnant; en général, les marchands peuplent beaucoup.

JOLICŒUR.

Je crois bien que les marchands peuplent beaucoup; puisque moi j'ai mon père qui n'est que teinturier, et nous sommes sept enfans.

FRÉDÉRIC.

Et quelles sont les places qu'on fous propose?

BERTRAND.

La première est un attelage gris-pommelé hors d'âge, et qui ne me convient pas; la seconde, ce sont deux rosses; mais, dans la troisième, il y a deux beaux bais clairs prenant sept et huit ans, avec des jambes comme des fuseaux.

FRÉDÉRIC.

Et les maîtres?

BERTRAND.

Les maîtres! je ne sais pas qui c'est.

FRÉDÉRIC.

Aurez-fous de bons cages au moins?

BERTRAND.

Oh! oui, certainement, si je prenais les rosses, parceque dans cette maison-là le cocher est chargé des acquisitions de fourrages; mais, pour peu qu'on ait d'ame, c'est bien humiliant de conduire de vilains chevaux.

MARIANNE.

Croyez-moi, monsieur Bertrand, il n'y a de honte que pour ceux qui ne font pas leurs affaires. Mais est-ce que nous ne pourrions pas nous amuser à quelque chose?

TOUS, se levant de table.

Oui, faut nous amuser.

CÉCILE.

Voulez-vous jouer des charades en action?

MARIANNE.

Je ne sais pas ce que c'est.

BERTRAND.

Ni moi non plus.

FRÉDÉRIC.

Oh! c'est un choli cheu: on se déshabille les uns devant les autres.

MARIANNE.

Fi! quelle horreur!

JOLICOEUR.

Monsieur Frédéric commence par la fin. Je vas

vous dire ce que c'est, moi. On prend un mot, le premier venu, comme qui dirait tambour; on fait d'abord un temps d'exercice, ensuite on met la bourre dans le fusil, et pour tambour, on fait un roulement.

CÉCILE.

C'est mal expliqué.

BERTRAND.

C'est un jeu trop savant.

JOLICOEUR.

Trop savant! on le joue dans toutes les garnisons.

BERTRAND.

J'aimerais mieux la main-chaude.

CÉCILE.

Taisez-vous donc, c'est un jeu de porte cochère; non, non, il faut s'en tenir aux charades en action. Marianne l'apprendra en le voyant jouer.

MARIANNE.

Mais si ça ne m'amuse pas.

CÉCILE.

Ah! ma chère, vous êtes chez vous, c'est à vous à faire les honneurs.

FRÉDÉRIC.

Fa pour les charades. Marianne, tu ferras que c'est trôle. Apporte-nous tout ce que tu as, tes

riteaux, tes couvre-pieds, tes schalls, les ropes te champre à ton maître.

CÉCILE.

Avez-vous du papier doré pour faire des diadèmes?

MARIANNE.

Non, je n'en ai pas.

JOLICOEUR.

Moi, je m'empare toujours d'un bouchon pour me faire des moustaches.

FRÉDÉRIC.

Téparassons la table. Teux hommes de pon volonté.

(Frédéric et Jolicœur emportent tout ce qui est sur la table.)

BERTRAND.

Il faut que vous me montriez ce jeu-là, car je n'y entends rien.

CÉCILE.

Tant mieux, on vous mettra avec Marianne pour deviner.

MARIANNE.

Moi, je veux que Frédéric soit avec moi.

CÉCILE.

N'avez-vous pas peur qu'on vous l'enlève?

MARIANNE.

C'est peut-être là tout le fin de votre jeu.

FRÉDÉRIC.

Fais tonc pas la chalousse. Est-ce qu'il pourrait m'enlever, je suis plus lourd qu'elle. Fas chercher ce que che t'ai dit, et n'aies pas peur de rien.

MARIANNE, à part, en s'en allant.

La vilaine chose que de recevoir de la société, on n'est plus maîtresse chez soi.

BERTRAND, la suivant.

Voulez-vous que je vous aide, Marianne?

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, JOLICŒUR.

FRÉDÉRIC.

Ch'ai un pon idée. Il faut lui faire une leçon. Prenons le mot de chaloussie; nous ferons t'abord tes chats, miaou, miaou, miaou; après ça tes loups, hou, hou, hou; et puis une scie comme des gens qui scient; ensuite pour chaloussie, nous ferons une temoiselle qui a peur qu'on lui prenne son amoureux.

CÉCILE, riant.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'on ne dit pas chaloussie, on dit jalousie.

FRÉDÉRIC.

Hé bien, foui, chaloussie.

CÉCILE.

Jalousie.

FRÉDÉRIC.

Chaloussie, che sais pien.

JOLICOEUR, à part.

Il profite joliment.

FRÉDÉRIC.

Allons, c'est convenu.

CÉCILE.

Mais je ne puis raisonnablement pas me prêter à extravaser l'orthographe.

JOLICOEUR, bas à Cécile.

Il ne comprend pas la différence qu'il y a entre jalousie et chaloussie, ainsi il faut faire ce qu'il veut; c'est plus court que de chercher à lui dessiner les yeux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; MARIANNE ET BERTRAND, apportant plusieurs vêtemens.

FRÉDÉRIC.

O la chantille Marianne! il semble qu'il ait define. Foilà un peau d'ours et un manchon

qui fiennent comme mars en carême. Tu n'as pas t'autre fourrure ?

MARIANNE.

J'ai encore une vieille pelisse qui me vient d'une de mes maîtresses, c'est-i bon ?

FRÉDÉRIC.

C'est excellent.

(Marianne sort.)

BERTRAND.

Ah ! ça, vous allez me mettre au fait.

CÉCILE.

Non, non, tâchez de deviner.

BERTRAND, avec intention.

Cécile, si j'allais en deviner plus qu'il n'y en a.

CÉCILE.

Ça ne m'étonnerait pas, vous avez l'esprit si bien fait.

JOLICOEUR, se faisant des moustaches avec un bouchon.

Je commence par me faire des moustaches.

CÉCILE.

A quoi bon ?

JOLICOEUR.

C'est pour avoir l'air d'un chat fâché.

CÉCILE.

Taisez-vous donc.

MARIANNE, revenant avec une pelisse.

Ne me demandez plus rien.

FRÉDÉRIC.

Non, ma pon Marianne. Allons, mamzelle Cicile, monsieur Cholicœur, commençons nos panpoches.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça veut dire? Je ne veux pas qu'on sorte de la cuisine, primo, d'abord et d'un.

CÉCILE.

Mais pour s'habiller?

MARIANNE.

On s'habillera devant moi.

FRÉDÉRIC.

Hé bien, t'un mot tu téfais tout le cheu.

MARIANNE.

Ça m'est égal.

JOLICOEUR.

Bast! bast! ça ne doit rien empêcher. Me v'là déjà en chat, moi.

CÉCILE, avec humeur.

Alors, jouez ce mot-là à vous deux, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

A la ponne heure. (Il met la peau d'ours sur ses épaules.) Montons sur la taple, monsié Cholicœur.

(Ils montent tous deux sur la table, et imitent le cri du chat.)

FRÉDÉRIC ET JOLICOEUR.

Miaou! miaou! miaou!

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

MARIANNE, CÉCILE, JOLICOEUR, FRÉDÉRIC, BERTRAND, M. DE SAINT-BON.

M. DE SAINT-BON.

(Il s'arrête à la porte d'entrée, et paraît être dans le plus grand étonnement.)

Que veut dire ceci? Fait-on le sabbat chez moi?

MARIANNE.

Nous sommes perdus, voilà monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Marianne, il me paraît qu'on ne m'attendait guère?

MARIANNE, embarrassée.

Monsieur, je vous assure que...

M. DE SAINT-BON.

Comme te voilà ahurie! Rassure-toi, mon

enfant; j'avais peur d'être grondé en revenant ici, et je ne suis pas fâché de te trouver dans ton tort.

MARIANNE.

Monsieur, je puis vous promettre...

FRÉDÉRIC.

Monsié Saint-Pon, il ne faut pas fous fâcher. Nous sommes tous t'honnêtes chens, incapables pour fous faire tu tommache.

M. DE SAINT-BON.

N'est-ce pas là ce garçon que j'ai rencontré tantôt sur l'escalier?

FRÉDÉRIC.

Oui, monsié Saint-Pon, c'est moi.

M. DE SAINT-BON.

Marianne, pourquoi donc te défendais-tu avec tant de chaleur quand je te disais que tu attendais un amoureux?

MARIANNE.

C'est que ce n'est pas un amoureux comme monsieur pourrait croire; c'est un amoureux pour le mariage.

M. DE SAINT-BON.

J'en suis persuadé; mais avoue que je sais deviner quelquefois. Tu étais trop pressée de me renvoyer. Cependant j'ai bien fait de lanterner comme tu vois, puisqu'il n'y avait plus de voi-

ture sur la place, et que par là me voilà dispensé de mon voyage.

TOUS LES PERSONNAGES.

Monsieur, nous vous demandons pardon.

M. DE SAINT-BON.

De quoi, mes enfans? D'avoir mis ma cuisine sens dessus dessous? C'est un petit malheur que je vous pardonne très-facilement, car je ne suis pas venu à mon âge sans savoir que

QUAND LES CHATS SONT DEHORS, LES SOURIS DANSENT SUR LA TABLE.

LES PAYSANS,

OU

IL VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'A SES SAINTS.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE VALCOURT.
MONSIEUR GAUCHER, notaire.
FANCHETTE, jeune paysanne au service du château.
MONDAIN, LAURENT, } Paysans.

La scène se passe au château du comte.

Le théâtre représente un salon.

LES PAYSANS.

SCÈNE I.

M. GAUCHER, FANCHETTE.

FANCHETTE, *entrant derrière monsieur Gaucher.*

Monsieur Gaucher, puis-je entrer?

M. GAUCHER.

Ah! c'est Fanchette. Que me veux-tu, mon enfant?

FANCHETTE.

Monsieu Gaucher, comme monsieu le Comte est arrivé hier soir au château, et que j'ai queuque chose de pressé à lui dire que je n'ose pas lui dire, j'ai pensé que vous, qu'êtes notaire, et dont l'état est de vous charger des affaires des autres, vous pourriez ben lui parler pour moi, si ce n'est pas abuser de votre complaisance toutefois.

M. GAUCHER.

De quoi s'agit-il?

FANCHETTE.

C'est que, voyais-vous, il y a deux ans que

monsieu le Comte, en passant auprès de moi dans le parc ous que je faisais des herbes, respect parlant, pour nos bestiaux, i m'dit comme ça: « Fanchette, queul âge qu't'as? » — « Seize ans, vienne la Saint-Martin, monseigneur, que j'li dis. » Il s'mit à rire comme i fait toujours quand on l'appelle monseigneur, et i m'dit: « Hé bien, dans deux ans, si t'es ben sage, j'te marierons. » — « C'est ben d'la bonté qu'vous avais pour moi, monseigneur, que j'li dis en faisant la révérence; mais, d'ici à deux ans, vous pourrais ben l'oublier. » — « Non, non, qui m'dit. J'te charge de me l'rappeler; tu n'l'oublieras pas, toi. » — « Oh! pour ça non, monseigneur, que j'li dis. » I s'mit encore à rire, et puis il s'en alla. V'là où j'en suis. Comme il est possible que d'pis deux ans monsieu l'Comte ait pensé à ben d'autres choses, moi, qui n'ai pensé qu'à ça, je n'sais pas comment li dire. S'i fût venu l'année dernière, j'étais encore un peu hardie; mais pus les filles deviennent grandes, pus elles deviennent honteuses pour parler de mariage. Avais-vous remarqué ça, monsieu Gaucher?

M. GAUCHER.

Tu m'en parles pourtant.

FANCHETTE.

Mais vous, comme c'est vot métier d'entendre parler d'ça, c'est ben différent.

M. GAUCHER.

Et tu veux que je rappelle à monsieur le Comte la promesse qu'il t'a faite, apparemment?

FANCHETTE.

Oui, monsieu Gaucher.

M. GAUCHER.

Hé bien, je m'en charge.

FANCHETTE.

Aujourd'hui ?

M. GAUCHER.

Non, parce que nous avons à traiter ensemble des affaires un peu plus importantes.

FANCHETTE.

Gn'y a rien d'pus important qu'ça, monsieu Gaucher, parce que, si nous lantiponnons, monsieu l'Comte pourrait ben dire qu'nous avons laissé passer l'tarme, et il nous envarrait promener. Gn'y aura demain deux ans et un mois qui m'a dit c'que j'vous ai dit; par ainsi vous voyais ben qu'c'est échu.

M. GAUCHER.

Laisse-moi faire. Ces choses-là, vois-tu, ont besoin d'être traitées avec ménagement. Mon-

sieur le Comte, dans ce moment-ci, a de l'humeur contre le village en général. Il sait qu'on lui coupe ses bois, qu'on lui vole des morceaux de terre, qu'on conduit des vaches dans ses prés ; et il pourrait bien n'être pas très-disposé à remplir des engagemens comme ceux qu'il a pris avec toi. Je reviendrai ici plus d'une fois pendant son séjour; et je te réponds de ne pas t'oublier.

FANCHETTE.

Vous dites ça; mais, si vous n'avais pus affaire ici, à coup sûr vous ne ferais pas deux lieues tout exprès pour moi. Si vous étiais du village, encore passe; mais eune fois qu'vous serais parti.... Non, non, faut faire mon affaire avant tout. D'ailleurs, ce n'est pas moi qu'a rien pris à monsieu le Comte; et parce que les autres lui ont fait du tort, c'n'est pas eune raison pour qu'i m'en fasse à moi.

M. GAUCHER.

Tu es donc bien pressée d'être mariée?

FANCHETTE.

Pardine! comme toutes les filles.

M. GAUCHER.

Et pourquoi es-tu si pressée?

FANCHETTE.

Parce que je pourrai porter des cornettes gar-

nies, et que ma mère n's'ra pus là pour me gronder quand j'parlerons aux uns ou aux autres.

M. GAUCHER.

As-tu un amoureux au moins?

FANCHETTE.

Vraiment! j'en ai ben pus d'un.

M. GAUCHER.

Tu es assez gentille pour cela.

FANCHETTE.

C'n'est pas que j'sommes gentille, c'est que j'les écoutons tous. Tant qu'eune fille n'est pas mariée, n'faut pas qu'alle fasse la fière.

M. GAUCHER.

Tu en as un dans le nombre auquel tu donnes la préférence?

FANCHETTE.

J'crois qu'c'est Laurent Moreau, parce qu'il n'a pus ni père, ni mère, et qui m'semble qui n's'rait pas jaloux.

M. GAUCHER.

Ah! ah!

FANCHETTE.

Ecoutais donc, quand on se marie, c'est pour être autrement que quand on est fille. Je n'voulons pus être grondée d'abord.

M. GAUCHER.

J'entends.

FANCHETTE.

Je ferai mes conditions d'avance.

M. GAUCHER.

Tu feras bien.

FANCHETTE.

Sans adieu, monsieu Gaucher. Si vous parlais comme il faut, c'est vous qui ferais n'ot acte.

M. GAUCHER.

Bien obligé.

FANCHETTE va pour sortir, et revient.

N'parlais toujours pas de Laurent Moreau à monsieu le Comte, parce que, si je faisais d'autres réflexions... Vous comprenais qu'i n'faut pas trop s'presser quand on peut choisir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. GAUCHER seul.

Voilà une petite villageoise sur laquelle il serait difficile de faire une idylle. Il n'y a pas la moindre poésie dans ses amours; et c'est pour être coquette plus à son aise qu'elle désire se marier. Nos paysans font de grands progrès.

SCÈNE III.

LE COMTE, M. GAUCHER.

LE COMTE.

Hé bien, mon cher monsieur Gaucher, comment avez-vous dormi? J'avais recommandé qu'on eût bien soin de vous. Mes ordres ont-ils été exécutés?

M. GAUCHER.

Monsieur le Comte a trop de bonté; nous autres notaires de campagne, nous sommes accoutumés aux déplacemens; et je vous assure que je ne suis pas souvent aussi bien que je l'ai été cette nuit.

LE COMTE.

Vous avez dû me trouver bien matinal; mais j'étais empressé de voir un peu les bois qui m'entourent. Vous ne m'aviez pas trompé dans vos lettres, les lisières surtout sont dans un bien mauvais état.

M. GAUCHER.

Dame! monsieur le Comte, vous n'avez pas voulu me donner d'ordres. Vos bois seraient en meilleur état si vous m'eussiez laissé faire. J'ai eu l'honneur de vous mander que ma fille avait

épousé, l'hiver dernier, un jeune avoué plein d'ardeur, et qui vous aurait fait de bons procès à tous ces gens-là; vous ne m'avez pas répondu. De façon que quand votre garde venait se plaindre à moi, je n'y savais que faire.

LE COMTE, *avec légèreté.*

Ah! c'est qu'une fois que ces pauvres diables-là tombent entre les mains des gens de loi, je sais bien ce qu'il en est. C'est vous autres qui êtes vraiment pour eux la dîme, les droits féodaux et tout ce dont on leur fait tant de peur.

M. GAUCHER.

Vous aimez mieux qu'ils s'emparent de ce qui vous appartient?

LE COMTE.

Je voudrais qu'ils fussent raisonnables.

M. GAUCHER.

Vous connaissez bien les paysans! Les trois quarts du temps, ils ne font le mal que pour le plaisir de le faire, sans profit pour eux, mais seulement pour nuire à ce qu'ils appellent les gros. Quant à moi, je suis sans pitié avec eux; et c'est ce qui m'a décidé à donner à ma fille le mari qu'elle a. C'est un jeune homme charmant, et qui partage entièrement mes opinions à cet égard. Un avoué qui serait dans vos

sentimens ne ferait rien du tout. C'est déjà un assez grand malheur qu'il y ait des juges de paix.

LE COMTE.

Je vois qu'en tout le remède est à côté du mal, et que si l'on nous fait du tort, vous nous en vengez bien.

M. GAUCHER.

Nous sommes des sentinelles avancées qui défendons les propriétaires ; mais il faut aussi que les propriétaires nous secondent. Si la philantropie s'en mêle, si l'on craint de chagriner ces bons paysans...

LE COMTE.

Hé bien, malgré votre zèle et vos bonnes intentions, je crois en vérité que, sans mes malheureux bois qui ne me sortent pas de la tête, je les plaindrais encore; mais cela passe la permission ; ils sont trop hardis. Sait-on au moins ceux qui ont commis le plus de dégâts ?

M. GAUCHER.

Tous ! Écoutez, monsieur le Comte, vous connaissez, sans doute, beaucoup mieux que moi le grand monde dans lequel vous vivez ; mais croyez que je connais mieux que vous la gent paysanne. Ne vous mêlez de rien, et laissez-moi faire.

LE COMTE, en riant.

Non, monsieur Gaucher, pas encore. Je suis ici pour quelque temps, je veux faire mon éducation. Si je suis aussi savant que vous avant mon départ, alors je vous donne carte blanche; mais d'ici là, je craindrais que le désir de me rendre service ne vous emportât un peu loin, et que vous ne missiez à la paille de pauvres diables qui, après tout, ne sont pas trop à leur aise.

M. GAUCHER, avec vivacité.

Comme vous voudrez, monsieur le Comte, comme vous voudrez. Vous vous imaginez que, parce qu'ils sont bien calins en vous parlant, qu'ils vous appellent Monseigneur à chaque mot, et qu'ils ont grand soin d'ôter leur chapeau quand ils vous rencontrent, ce sont les plus honnêtes gens du monde, à la bonne heure; mais, moi, je vous dis que tout cela n'est que de l'écorce, et qu'ils n'en sont pas meilleurs pour cela.

LE COMTE.

Il ne faut pourtant pas leur ôter cette écorce; car ils ne seraient plus bons du tout.

M. GAUCHER.

Si vous saviez comme ils rient entre eux de

votre trop grande facilité ; ils s'imaginent que vous n'osez pas user de rigueur.

LE COMTE.

Je ne veux pas qu'ils croient cela.

M. GAUCHER.

C'est pourtant ce qui arrive. « J'pouvons n'pas » nous gêner, disent-ils ; monseigneur sait ben » que j'sommes malins quand j'voulons. »

LE COMTE.

Ils disent : « Monseigneur sait ben que j'sommes malins » ! (*Avec satisfaction.*) Ces coquins-là !

M. GAUCHER.

Cela vous fait rire ?

LE COMTE.

Non, non ; je ne ris point. Je suis fortement de votre avis. Il faut prendre un parti ; et la preuve que c'est bien mon sentiment, c'est que je viens de faire chercher mon garde pour lui donner mes ordres.

M. GAUCHER.

Votre garde, c'est fort bien ; mais il ne peut faire que des procès-verbaux.

LE COMTE.

Il faut commencer par quelque chose. Ah ! ça, que me disiez-vous donc hier au soir avant d'aller vous coucher ? Je vous avoue que je tom-

bais de fatigue d'avoir fait quatre-vingts lieues sans me reposer, et que je ne vous ai pas trop bien compris. Tout ce qui m'est resté dans la tête, c'est qu'il paraît qu'on me vole aussi mes terres petit à petit.

M. GAUCHER.

Si cela continue, ils ne vous laisseront que votre parc. Deux de vos vassaux...

LE COMTE, l'interrompant.

Comment dites-vous?

M. GAUCHER.

Deux hommes de ce village...

LE COMTE, riant.

Je vous comprenais bien.

M. GAUCHER.

Deux hommes de ce village qui travaillent toute l'année pour vous, sous prétexte d'être au moment d'avoir un procès l'un contre l'autre, sont venus dimanche dernier à mon étude pour voir, disaient-ils, si je ne pouvais pas les arranger. C'est où je les attendais, et je leur ai donné rendez-vous ce matin même ici, soi-disant pour leur épargner la peine de faire quatre lieues pour venir chez moi et s'en aller, mais, dans la vérité, pour vous faire juger par vous-même combien il est urgent d'apporter remède à l'es-

prit de rapine qui existe actuellement parmi ces gens-là.

LE COMTE.

C'est donc bien considérable?

M. GAUCHER.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que dans votre prairie du Parc-aux-Veaux, près l'étang du petit Bouchet, il y a une langue de terre qui aboute à Jean Mondain et à Laurent Moreau.

LE COMTE, avec distraction.

Je crois bien me rappeler cela.

M. GAUCHER.

Depuis trois ans environ, ce Mondain et ce Moreau, en labourant leur terre à eux, ont toujours été en empiétant sur celle qui vous appartient; et, de sillons en sillons, ils ont si bien envahi le tout, qu'ils se disputent aujourd'hui à qui fera reculer l'autre. Ils n'ignorent pas que si la justice se mêlait de cela, il pourrait leur en arriver malheur, et ils espèrent qu'ils peuvent me faire faire un acte qui leur adjugera ce qu'ils vous ont pris.

LE COMTE.

Ils ont raison de se croire malins.

M. GAUCHER.

Dieu merci, on l'est au moins autant qu'eux

LE COMTE.

Vous ne m'avez jamais parlé de cela.

M. GAUCHER.

Je savais qu'il en serait comme du reste.

LE COMTE.

Et vous allez donc leur faire grand'peur?

M. GAUCHER.

Est-ce que vous trouvez qu'il n'y a pas sujet?

LE COMTE.

Pardonnez-moi.

M. GAUCHER.

Je vous demande au moins de ne pas rire devant eux. Si cela ne vous fait rien à vous qui êtes fort riche, songez que votre cause est celle d'une foule de gens peu aisés, et que l'on vole aussi bien que vous.

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il leur en coûtera pour cette espièglerie-là?

M. GAUCHER.

Si vous laissez faire mon gendre, qui est vraiment un sujet distingué dans sa partie, il peut mettre nos deux espiègles comme des petits Saint-Jean.

LE COMTE.

Pour un arpent de pré qui, entre nous, ne

vaut pas grand'chose, en vérité ce serait conscience. Ce Laurent Moreau est un bon petit garçon, si je me le rappelle ; il est bien poli toujours. N'est-ce pas lui qui pêche de si grosses écrevisses ?

M. GAUCHER.

Le drôle n'est pas manchot.

LE COMTE.

Quant à Jean Mondain, c'est un docteur. Il a été adjoint de je ne sais quoi, dans le temps.

M. GAUCHER.

Eh, mon Dieu, oui. Il a été comme maire de ce village.

LE COMTE.

Ce n'est pas un trop bon sujet, ce me semble.

M. GAUCHER.

C'est tout le contraire.

LE COMTE.

A-t-il toujours un fusil ?

M. GAUCHER.

Je pense bien que oui.

LE COMTE.

Il faudra le tenir de près.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Le garde-chasse est là. Monseigneur veut-il qu'on le fasse entrer ?

LE COMTE.

Non. Il remplirait toute la chambre d'une odeur de tabac insupportable. C'est le plus grand fumeur ! J'aime mieux lui parler dehors. Monsieur Gaucher, venez-vous avec moi ?

M. GAUCHER.

Comme vous voudrez, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Fanchette, ne t'ai-je pas promis quelque chose ?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur. Il y a deux ans que vous avez promis de me marier dans deux ans.

LE COMTE.

C'est bon.

(Il sort avec monsieur Gaucher.)

SCÈNE V.

FANCHETTE SEULE.

C'est bon! Monseigneur a dit, C'est bon. C'est comme s'il m'avait dit: « Tu n'as plus qu'à charcher un mari. » C'est drôle, pus le moment approche de m'décider, pus j'ai d'peine à faire un choix; j'ai beau passer en revue tous mes marieux, je n'en trouve pas un qui me convienne. Quand les maîtres sont au château, que j'vois tous ces domestiques qu'ont si bonne mine, les paysans m'paraissent tous laids et mal tournés. Et puis c'est si grossier! Quand ça vous a donné eune tape en riant d'un gros rire bète, ça croit avoir fait la plus belle chose du monde. Au lieu que messieurs les domestiques.... Dame! Y vous disent tout-ci, tout-ça... C'est ben pus joli... Oh! oui; mais ça n'épouse pas.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, LAURENT.

LAURENT.

Bonjour, Fanchette.

FANCHETTE.

Tiens, c'est Laurent Moreau. Comme t'as l'air triste!

LAURENT.

Monsieur Gaucher l' notaire est-il ici?

FANCHETTE.

Il y est depuis hier au soir.

LAURENT.

Depuis hier au soir! Maître Mondain n'est pas encore venu?

FANCHETTE.

Est-ce qu'il doit venir aussi? Tous mes amoureux se sont donc donné rendez-vous au château aujourd'hui.

LAURENT.

N'dis donc pas que Mondain est ton amoureux; i serait ton père.

FANCHETTE.

Enfin, i m'fait la cour, pisqu'il a manqué

d'me jeter dans la marre l'autre jour en jouant avec moi.

LAURENT.

Pardine! i joue avec toutes les filles depuis si long-temps.

FANCHETTE.

Oui; mais il m'a dit queuque chose qu'i n'a pas dit à toutes les filles, j'en suis ben sûre.

LAURENT.

Quoi que c'est donc que ce queuque chose?

FANCHETTE.

C'est qu'i pense à s'faire meunier, et ça à cause de moi, à celle fin de m'faire meunière. C'est ben tentant.

LAURENT.

N't'y fie que d'la bonne manière toujours. L'père Mondain est un enjôleux.

FANCHETTE.

Je n'suis pas sotte non pus.

LAURENT.

Tu veux donc être une trompeuse envars moi?

FANCHETTE.

Dame aussi, t'as pas d'moulin.

LAURENT.

Veux-tu parier qu'tu me r'grett'ras?

FANCHETTE.

C'est ben possible, parce que je t'aimais mieux qu'un autre; mais, si tu veux, j'te ferai garçon meunier.

LAURENT.

Ben obligé.

FANCHETTE.

Tu n'as qu'à dire.

LAURENT.

Si j'voulais, j'pourrais te faire du tort auprès de Mondain.

FANCHETTE.

Comment ça?

LAURENT.

J'n'aurais qu'à lui montrer la petite bague de plomb qu'tu m'as donnée.

FANCHETTE.

J'en ai donné à ben d'autres.

LAURENT.

Mais tuli en a pas donné à lui.

FANCHETTE.

Oh non! Il est trop laid.

LAURENT.

Va, Fanchette, t'as ben tort de m'faire pus d'chagrin que j'n'en ai.

FANCHETTE.

Queu chagrin donc est-ce que tu as?

LAURENT.

Entre nous, je crois que je suis dans d'mauvaises affaires, et ça à cause de ton Mondain qu't'aime tant.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MONDAIN.

FANCHETTE.

Maître Mondain, dites-moi donc un peu queux mauvaises affaires vous avais aveuc Laurent? Il en est tout jaune, c'pauvre garçon.

MONDAIN.

Ça ne regarde pas les petites filles.

FANCHETTE.

C'est comme ça qu'vous m'répondais. C'est bon, je m'en souviendrai.

(Elle va pour sortir.)

MONDAIN, la retenant.

Écoute donc. C'est que j'avons la tête occupée, vois-tu?

FANCHETTE, se débarrassant de lui.

Laissez-moi. Les petites filles n'ont rien à démêler avec les vieux pères.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

MONDAIN, LAURENT.

MONDAIN.

Comme les enfans sont mal élevés à présent! Autrefois jamais une jeunesse ne m'aurait parlé comme ça. As-tu déjà vu monsieur Gaucher?

LAURENT.

Non.

MONDAIN.

Pourvu que monsieur Valcourt ne soit pas là quand il va z'être question de not'affaire.

LAURENT.

N'm'en parlais pas. Pour moi, j's'rais tout prêt à rendre ma part, si vous vouliais itout rendre la vôtre.

MONDAIN.

Ma fine non! J'aurons ben fumais, ben labourais c'te tarre pour un autre. Ce s'rait par trop nigaud aussi.

LAURENT.

Enfin nous n'avions qu'à la laisser à qui qu'elle appartient, nous n'l'aurions ni fumais, ni labourais.

MONDAIN.

Pourquoi qu'un seul a tout, et qu'les autres n'ont rien? ousque c'est écrit ça?

LAURENT.

Dame!

MONDAIN.

Est-ce qu'un homme mange pus qu'un autre? Chacun doit avoir sa part.

LAURENT.

Hé bien, vous qu'avais pus de tarre que moi, j'peux donc vous en prendre?

MONDAIN.

C'est bête c'que tu dis là. Les agriculteux n'doivent pas antichiper les uns sur les autres. Leu tarre leux y appartient, pisque c'est eux qui la soignent; au lieu qu'les bourgeois n's'en sarvent que pour en tirer d'l'argent, et pour faire les gros vis-à-vis des pauvres qui les valent ben. J'ai zété assez long-temps en fonctions pour savoir ces choses-là. Parle un peu à monsieur Lami, tu verras c'qu'i t'dira. N'faut pas non pus s'laisser couper l'herbe sous l'pied.

LAURENT.

Cependant, maître Mondain, vous dirais tout ce que vous voudrais, on est ben pus tranquille quand on n'a que ce qui vous appartient.

MONDAIN.

Un homme ne doit avoir que ce qu'il peut conserver ; or j'te demande un peu comment monsieur Valcourt ferait pour tenir la main à ce qu'il a. Je parie seulement qu'il ne sait pas ce qu'il a, et que je connais son bien mieux que lui. Gageons.

LAURENT.

Mardi, tant mieux. Ça fait qu'i n's'apercevra p't-être pas que j'l'avons antichipé. J'ai eu tort de vous écouter. Vous m'disiais : « Tians, Lau-» rent, vois donc comme j'gagne de mon côté ; » gagne donc aussi du tian. » Ça fait que j'gagnais aussi, et v'là que j'm'en repens.

MONDAIN.

Je n'me r'pens pas moi. Ça m'a ben arrondi. Si nous pouvons faire avaler ça au père Gaucher, l'guiable n'aura pus rien à y voir.

LAURENT.

Oui, mais monsieur l'Comte, aussi ?

MONDAIN.

Monsieur Valcourt, j'm'en soucie ben. Il a beau être nobe, ça n'me fait de rian. J'n'ai pas peur qu'i jette le grappin sur moi pour m'attacher à la glèbe.

LAURENT.

Qu'est-ce que c'était donc que c'te glèbe dont on nous parle tant ?

MONDAIN.

Tu n'peux pas en avoir vu, t'es trop jeune pour ça. Depuis long-temps c'est défendu, Dieu marci; mais c'était une invention d'enfer.

LAURENT.

Comment qu'c'était fait ?

MONDAIN.

Imagine-toi un joug avec quoi on attèle les bœufs. Hé ben, c'était fait d'la même manière, excepté qu'c'était fait à la taille d'un homme.

LAURENT.

C'est-i possible ?

MONDAIN.

On commençait par jeter le grappin sur tous ceux qu'on pouvait attraper, et puis, quand on les tenait ben, on les attachait à la glèbe, et on les forçait de labourer.

LAURENT.

En avais-vous vu ?

MONDAIN.

Des petites; mais monsieur Lamy dit qu'il y en avait dans son pays ous qu'on attachait jusqu'à cinquante hommes.

LAURENT.

Cinquante hommes !

MONDAIN.

Et en Allemagne, ous qu'il a fait la guerre, il y en a ousqu'on en met jusqu'à cent.

LAURENT.

Mais faut ben du monde pour venir à bout de tant de monde pourtant.

MONDAIN.

Non. On emploie des cerfs qui sont dressés à ça.

LAURENT.

Vous savais ben des choses au moins.

MONDAIN.

Et si j'te parlais des droits feyaudaux, c'est ben une autre çarimonie vraiment.

LAURENT.

Ça n'aurait qu'à revenir. Maître Mondain, j'vous rends tout c'que j'ai pris à monseigneur. Je n'veux pas avoir maille à partir aveuc li. Vous m'avais fait trembler.

MONDAIN.

Au contraire. C'est eune raison pour nous ben tenir les uns les autres, afin d'empècher qu'i ne recommencent.

LAURENT.

Vous qu'avais bec et ongles, vous vous arran-

gerais comme vous voudrais; pour moi, j'men retire.

MONDAIN.

Je n'veux pas de c't'arrangement-là. Je n'suis pas tenté d'porter l'endosse à moi tout seul. Si nous ne nous soutenons pas, nous ferons trop beau jeu aux grands.

LAURENT.

Si monsieur l'Comte découvre la mèche, gn'y aura pas d'soutien qui tienne. Il est dans son droit, et il pourra nous bailler ben du tintouin.

MONDAIN.

Imbécile, nous nous retournerons. J'y envarrai ma mère et mon oncle Thomas. Ils ont des cheveux blancs, ils pleureront, et pis ça s'ra fini. Ça m'a déjà réussi auprès d'monsieur l'juge de paix; p't-être ben qu'ça m'réussira auprès d'monsieur l'Comte qu'est encor moins méchant.

LAURENT.

J'n'ai pus ni père ni mère, moi; et s'ils étaient encore de c'monde, j'crois ben qu'i n'voudriont pas s'mêler d'une manigance comme ça. Ils avaient l'honneur trop en recommandation, les chères bonnes gens! Si j'avais suivi leux conseils...

MONDAIN.

Ils étaient d'leux temps, j'sommes du nôtre.

LAURENT.

Ah! mon Dieu, v'là monseigneur.

MONDAIN.

Tu crois? Songe toujours à n'pas me r'nier.

SCÈNE IX.

LE COMTE, M. GAUCHER, LAURENT, MONDAIN.

LAURENT ET MONDAIN, saluant.

Monseigneur...

LE COMTE.

Bonjour, mes enfans.

M. GAUCHER.

Hé bien, qu'est-ce que vous me voulez, vous autres?

MONDAIN, d'un ton patelin.

Rien quant à c't'heure. Je n'voulons pas ennuyer monsieur l'Comte de nos petites affaires.

LE COMTE.

Faites, faites; que je ne vous gêne pas.

MONDAIN, avec embarras.

Vous saurais donc, monsieur Gaucher, qu'-

Laurent et moi je n'voulons pus plaider, et que j'sommes d'accord pour garder chacun c'que j'avons. Par ainsi, c'est à vous à nous faire un papier ous que j'nous entendrons pour placer des bornes d'un commun accord, et ça finira par là.

M. GAUCHER.

Où est situé le terrain en question?

MONDAIN.

Là bas.

M. GAUCHER.

Où, là bas?

MONDAIN, *avec un embarras plus marqué.*

C'est inutile à expliquer, pisque j'sommes d'accord.

M. GAUCHER.

Mais, pour faire un acte, encore faut-il que j'aie la désignation des lieux.

MONDAIN.

Est-ce que vous ne pouvais pas nous faire un acte sans ça? Dans le temps que j'étais fonctionnaire public, j'étais moins curieux qu'vous. Quand les gens s'entendaient, je ne leux en demandais pas davantage.

M. GAUCHER.

Mais si, par hasard, vous vous entendiez trop bien, Laurent et vous?

LAURENT, bas à Mondain.

I s'doute de queuque chose.

MONDAIN, bas à Laurent.

Tais-toi. (Haut.) Quoique ça veut dire, si j'nous entendions trop biar ? Est-ce que c'est un mal d'être d'accord ? (Affectant de rire.) J'entends ; c'est que ça n'fait pas gagner les notaires.

M. GAUCHER.

Je ne ris pas, moi.

MONDAIN.

Pardon, monsieur Gaucher. J'n'ai pas voulu vous insulter au moins.

M. GAUCHER.

Répondez à ma question. Vous ferez le mauvais plaisant une autre fois.

MONDAIN.

Sur mon honneur, je n'la comprends point votre question.

LE COMTE, d'un air sévère.

Je la comprends, moi. Monsieur Gaucher veut dire qu'il serait possible que ce terrain ne vous appartînt point.

LAURENT.

Monseigneur...

MONDAIN, lui mettant la main sur la bouche.

A qui qu'il appartiendrait ?

M. GAUCHER.

A monsieur le Comte, par exemple.

MONDAIN, déconcerté.

A monsieur l'Comte!

M. GAUCHER.

Oui, à monsieur le Comte.

MONDAIN.

C'est la première nouvelle...

M. GAUCHER.

Vous avez cru que je serais votre dupe.

LAURENT.

Pour moi, monsieur Gaucher, j'veux être d'bonne foi...

MONDAIN.

Ne l'écoutais pas, i n'sait c'qu'i dit. La loi a aboli les droits féodaux, par ainsi, il est ben permis à de pauvres paysans...

M. GAUCHER, à Laurent,

Laurent, que voulez-vous dire?

MONDAIN.

Vous aimais mieux l'écouter que moi, parce qu'i n' connaît pas l's affaires.

M. GAUCHER.

Parlez, Laurent.

LAURENT.

Monsieur Gaucher, il est ben vrai qu'j'avons antichipé; mais c'était sans y faire attention. On

n'a pas la mesure au juste dans sa tête. Aujourd'hui on fait un sillon de plus, le lendemain on en fait un à côtais, faute de savoir; et quand il n'y a là personne pour vous dire que vous vous trompais...

MONDAIN.

Pardine!

M. GAUCHER, à Laurent.

Et où avez-vous fait ces sillons-là?

MONDAIN.

Ah! mon Dieu, dans un méchant bout d'tarrain qu'appartient à je n'sais qui; p't-être ben à personne. Là bas, tout raz d'l'étang du petit Bouchet.

M. GAUCHER.

Dans la prairie du Parc-aux-Veaux?

MONDAIN.

C'est ben possible.

M. GAUCHER.

Qui appartient à monsieur le Comte.

MONDAIN.

Oui, la prairie appartient à monsieur l'-Comte.

M. GAUCHER.

Et le bout de terre que vous avez pris aussi.

MONDAIN.

Je n'crois point.

LE COMTE.

On peut consulter mes titres.

MONDAIN, d'un ton patelin.

Ah! monsieur l'Comte, gn'y a pus de titres.

M. GAUCHER.

Comment cela donc? Parbleu, voilà du nouveau.

MONDAIN.

Vous avais beau dire. Pour ça, j'sis ben sûr que les titres sont abolis. En cherchant un peu, j'trouverions même la date.

LE COMTE, du ton le plus sévère.

Mais la justice n'est pas abolie.

MONDAIN, toujours d'un ton patelin.

J'n'en ai pas ouï parler.

LE COMTE.

Hé bien, c'est à elle que vous aurez affaire. Je me lasse de ma trop grande bonté, à la fin, et je veux que vous serviez tous les deux d'exemple. Il n'y a plus de titres! Vous verrez s'il n'y a plus de titres.

LAURENT.

Ah! monsieur l'Comte, ah! monseigneur...

LE COMTE.

Laissez-moi. Vous vous imaginez qu'il vous sera permis de nous dépouiller, et que vous n'aurez qu'à le vouloir pour vous emparer de nos

biens. Je suis très-résolu à ne plus rien souffrir, et mon garde a des ordres précis à cet égard. Il n'y a plus de titres!

MONDAIN.

Monsieur l'Comte nous pardonnera. Il doit ben savoir que j'manquons d'instruction, et que je n'péchons que par ignorance. I n'voudrait pas ruiner de pauvres guiables comme nous, qui n'avons que nos bras pour faire vivre nos bons vieux parens. C'est vrai que c'bout d'tarre qu'était là tous les jours à côtais du nôtre, nous avait un peu donné dans l'œil, et que j'avons manqué à la propriétais qu'est un droit respectable; mais c'est qu'ça nous arrangeait ben.

M. GAUCHER.

Vous voilà furieusement radouci.

MONDAIN, *élevant la voix.*

Monsieur Gaucher, vous n'êtes qu'un notaire, ça n'vous r'garde pas. N'faut pas non pus chercher à écraser toujours les p'tits au profit des riches. C'n'est pas not'faute si j'n'avons pas d'fortune, et si je n'pouvons pas faire faire de gros actes tous les jours.

M. GAUCHER.

Monsieur le Comte, j'espère que vous donnerez suite à cette affaire, et qu'ils n'en seront pas quittes à si bon marché.

LE COMTE.

Mon parti est pris ; je serai inexorable.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE, à la porte.

MONDAIN.

Monsieur l'Comte, faites-nous grace pour c'te fois-ci. Ce p'tit bout d'tarre m'arrange si ben que si vous voulez me l'bailler à rente, j'vous en donnerons c'que vous voudrais, pourvu qu'i n'soit plus question de rian.

LE COMTE.

Prenez donc garde que ce serait féodal, maître Mondain. Vous qui connaissez les lois, vous devez savoir cela.

LAURENT.

Pour moi, monseigneur, tout c'que j'vous d'mandons, c'est d'vous venger sur moi comme vous voudrais ; mais que ça n'se sache pas dans l'village.

LE COMTE, apercevant Fanchette.

Que nous veux-tu, Fanchette ?

FANCHETTE, regardant Laurent avec intérêt.

Rien, monsieur l'Comte.

LE COMTE.

Tu ne dis pas la vérité.

FANCHETTE.

Monsieur l'Comte, je n'sais pas de quoi il s'agit; mais l'pus coupabe des deux, c'est pas Laurent.

LE COMTE.

Comment sais-tu cela?

FANCHETTE.

C'est qu'il est plus jeune que Mondain, et qu'il peut s'corriger. (Le Comte sourit.) Allons, monseigneur, pardonnais-lui. Tenais, si vous voulais lui recommander de bien m'obéir, et de me laisser toujours la maîtresse, je l'épouserons, et je vous réponds ben que je n'lui laisserons pas faire de sottises.

LE COMTE.

J'ai promis de te marier. Je te donne cent écus, et le morceau de terre qu'ils s'étaient partagé. Vois à présent ce qu'il te reste à faire.

FANCHETTE, faisant des révérences.

Monseigneur, c'est ben d'la bonté de vot' part, et je vous remercions comme je l'devons.

M. GAUCHER.

Mais sans préjudice des poursuites que monsieur le Comte se réserve de faire pour les deux années d'anticipation.

LE COMTE.

Je cède tous mes droits à Fanchette, et je la rends maîtresse de leur sort.

M. GAUCHER, bas au Comte, avec humeur.

Monsieur le Comte, prenez donc garde que tout ceci n'a plus l'air que d'un jeu.

LE COMTE, bas à M. Gaucher.

Que voulez-vous? Laissons-les s'arranger; je suis curieux de savoir le résultat de cette affaire.

(Le Comte sort avec monsieur Gaucher, qui paraît mécontent.

SCÈNE XI.

MONDAIN, FANCHETTE, LAURENT.

FANCHETTE.

Maître Mondain, connaissez-vous beaucoup de petites filles qui aient à elles cent écus et un morceau de tarre?

MONDAIN.

Alle est belle ta tarre. Je n'en donnerions pas une pistole.

FANCHETTE.

Alle est donc ben changée d'pis tout à l'heure?

Vous n'disiais pas ça à monsieur l'Comte, qui m'sembe. Laurent, c'est-i grand?

LAURENT, soupirant.

Un arpent deux parches, Fanchette.

FANCHETTE.

Un arpent deux parches! Pourquoi qu'tu soupires en disant ça?

LAURENT.

Je n'savais pas qu'monsieur l'Comte devait te donner un mariage. Si j'l'avais su, je n'me serions pas mis à t'aimer comme j'ons fait.

FANCHETTE.

C'est une raison de plus.

LAURENT.

A présent que t'es riche, tu voudras un riche.

FANCHETTE.

Hé ben, tu te trompes. Je n'voudrais pas d'un mari qui parlit pus haut qu'moi.

LAURENT.

En ce cas-là, Fanchette, faut m'prendre, car je n'parle pas fort.

FANCHETTE.

J'sais qu't'es l'Benjamin d'ma mère. Aussitôt qu'alle va savoir que j'ai c'te tarre et cent écus, alle va m'parler pour toi. Tu vois donc ben qu'i n'faut pas t'désoler. (Avec malice.) Adieu, Laurent.

SCÈNE XII ET DERNIERE.

MONDAIN ET LAURENT.

LAURENT.

Si alle consulte sa mère, c'est une affaire faite.

MONDAIN.

Tu épouseras donc eune fille pour un arpent deux parches de tarre, et cent méchans écus?

LAURENT.

J'l'aurions ben épousais pour rian.

MONDAIN.

Tu crois qu'tu s'ras ben riche aveuc ça?

LAURENT.

Aussi, j'compte ben qu'vous nous baillerais l'reste.

MONDAIN.

Queuque c'est donc qu'ton reste?

LAURENT.

L'dédommagement d'la tarre que vous nous avais antichipais à ma femme et à moi.

MONDAIN.

Va donc te promener aveuc ton dédommagement.

LAURENT.

Gn'y a pas d'promenade qui tianne. Monsei-

gneur a cédé ses droits à Fanchette! j'voulons les faire valoir.

MONDAIN.

Tu vas donc commencer par te poursuivre toi-même?

LAURENT.

Je m'poursuivrons si j'voulons; mais j'savons ben que j'ne vous ferons point de grace.

MONDAIN.

Dis-donc, Laurent, est-ce que tu te gausses de moi?

LAURENT.

Vous nous devais, vous nous paierais.

MONDAIN.

Nous varrons.

LAURENT.

Oui, nous varrons. Vous ne m'f'rais pas peur. Je n'crains point qu'vous m'attachiais à la glèbe. J'sis pas vot'dupe, allais, ni parsonne dans le village non plus. On sait ben qu'vous n'criais contre les grands qu'par jalouseté. Si vous aviais toujours été droit vot' chemin, vous n'nous feriais pas tous les contes que vous nous faites. Enfin j'veux avoir mon dédommagement, et j'l'aurai.

MONDAIN.

Ah ! t'es sournois comme ça. C'est bon à savoir.

LAURENT.

Fallait rester dans vos limites, et n'pas antichiper.

MONDAIN.

N'dirait-on pas qu'i n'a pas antichipais non pus, lui ?

LAURENT.

J'ai antichipais sur ma femme, ça ne r'garde personne.

MONDAIN.

Ta femme ! Fanchette n'l'est pas encore.

LAURENT.

Alle le sera. Je n'crains point.

MONDAIN.

Alle peut d'venir la mienne. J'n'ai qu'à li faire d'gros avantages. J'sis pus riche que toi.

LAURENT.

C'est égal. Vous avais beau être riche, gn'y a des avantages que vous ne pouvais pus faire.

MONDAIN.

Enfin, si alle se décidait pour moi, tu voudrais donc que j'te poursuive ?

LAURENT.

Oui, je l'voudrais.

MONDAIN.

Ça t'mangerait tout ce que t'as.

LAURENT.

Ça vous coûterait gros aussi.

MONDAIN.

Moi, ça ne me ruinerait point.

LAURENT.

Ah! si l'gendre à monsieur Gaucher s'en mêlait, ça pourrait ben finir par là. I s'y entend, c'tila. En deux mois de temps, i vous a réduit l'maître Fromont, qu'avait pus d'bien qu'vous, à s'mettre en service cheu les autres.

MONDAIN.

Tu veux donc t'adresser à lui.

LAURENT.

Oui.

MONDAIN.

Hé ben! j'm'y adresserons aussi.

LAURENT.

Comme vous voudrais.

MONDAIN.

Tes cent écus et ton arpent de tarre y sauteront.

LAURENT.

Ils y sauteront.

MONDAIN.

Tu t'mettras dans d'méchantes affaires.

LAURENT.

Ça me r'garde.

MONDAIN.

T'étais si calin d'vant monsieur l'Comte.

LAURENT.

J'étais calin quand i'l'fallait ; je n'le sis pus quand il n'le faut pus

MONDAIN.

Et, par curiositais, quoi que tu demand'rais comme ça pour dédommagement ?

LAURENT.

L'plus que j'pourrions.

MONDAIN.

Veux-tu convenir d'une chose ?

LAURENT.

De quoi ?

MONDAIN.

Je n'vas pas par quatre chemins. Que c'tila qu'épous'ra pas Fanchette donne douze écus à l'autre, et que ça finisse par là.

LAURENT.

Que nenni.

MONDAIN.

C'est pour toi comme pour moi ; car on n'sait pas encore de qui qu'alle sera la femme. Alle a eu beau te dire des paroles en l'air, ça peut changer.

LAURENT.

Enfin, j'veux pas de c't'arrangement. Si j'pards Fanchette, j'veux qu'i m'en coûte pus char. Chacun son goût.

MONDAIN.

Queu que tu veux donc qu'i t'en coûte?

LAURENT.

J'veux qu'i m'en coûte trente écus.

MONDAIN.

Trente écus, pour la jouissance pendant deux ans d'un demi-arpent de tarre que j'aurions loué vingt francs par an, tout au plus.

LAURENT.

Fallait l'louer.

MONDAIN.

C'qui m'fait endéver, c'est que lui qui parle, il est aussi coupable que moi.

LAURENT.

Oui; mais comme j'sis sûr d'épouser Fanchette, je n's'rai pus coupable; v'là pourquoi j'veux trente écus.

MONDAIN.

Je n'te les donnerai point.

LAURENT.

C'est à vot' fantaisie. Le gendre à monsieur Gaucher m'en f'ra avoir davantage. Je n'peux pas pardre.

MONDAIN.

J'aimerais mieux avoir affaire au guiable qu'à c't enragé-là.

LAURENT.

Bast ! vous li enverrais vot' mère et vot' oncle Thomas, aveuc leux ch'veux blancs.

(Il rit.)

MONDAIN.

T'auras tes trente écus, Laurent; mais tu n'as qu'à te ben tenir.

LAURENT.

N'craignais rian, j'sommes farme.

(Il sort en se frottant les mains.)

MONDAIN.

Tu t'souviendras d'ça long-temps. Moi qu'avais tant d'peur de monsieur l'Comte, je m's'rais cent fois mieux tirais de li que d'ce petit coquin-là.

VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'A SES SAINTS.

LA

RÉCONCILIATION

PAR SURPRISE,

OU

CONTRE FORTUNE BON CŒUR.

PERSONNAGES.

Monsieur DE SERELLES.
Madame DE SERELLES.
Le colonel SAINT-ROMAIN, leur fils.
Madame SAINT-ROMAIN, femme du colonel.
JUSTINE, femme de chambre.
GUILLEMOT, concierge.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente un salon.

LA

RÉCONCILIATION

PAR SURPRISE.

SCÈNE I.

MADAME SAINT-ROMAIN, JUSTINE.

JUSTINE.

Il faut croire, madame, que la vengeance a bien de l'attrait pour une femme.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Voilà trois ou quatre fois que vous me dites la même chose. Comment pouvez-vous appeler vengeance le désir de mettre à la raison un beau-père et une belle-mère comme ceux que j'ai? Dois-je souffrir plus long-temps qu'ils aillent se vanter partout, comme ils le font, qu'ils ne veulent pas me voir, et qu'ils ne me recevront jamais?

JUSTINE.

Certainement, madame, ils ont le plus grand

tort; mais avez-vous réfléchi à ce qu'il vous en coûte? D'abord vous quittez Paris, que vous aimez beaucoup, pour venir dans une méchante ville de province habiter une maison déserte depuis des siècles, sous le costume d'une vieille femme; et tout cela, pour ramener au bon sens des originaux dont vous ne vous souciez aucunement.

MADAME SAINT-ROMAIN,

Il n'y a que huit jours que je suis dans cette méchante ville de province, et que j'habite cette maison déserte depuis des siècles; et, grace à mon costume de vieille femme, cependant, je suis déjà parvenue à mettre en défaut les résolutions que l'on avait prises contre moi. Je suis reçue chez les parens de mon mari, et vous savez avec quel empressement ils viennent me voir.

JUSTINE.

Jusqu'ici vous ne triomphez pas encore. Vous leur avez apporté une lettre d'une de leurs parentes, qui est de moitié dans votre stratagème; ils vous croient madame de Ponteau, qui est attirée dans leur ville pour ses affaires: ils vous font des politesses, rien de mieux. Mais je cherche comment la vieille madame de Ponteau, que madame représente, pourra les récon-

cilier avec la jeune madame Saint-Romain, leur belle-fille.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Ah! vraiment, je ne pourrais pas encore dire comment cela se fera; mais cela se fera. Ma belle-mère a tous les symptômes d'une grande confiance en moi; elle éprouve un besoin irrésistible de me parler de son bon cœur, de sa tendresse maternelle, des chagrins que lui donne son fils; elle me demande des consolations. Mon beau-père, en sa qualité d'homme, prend son parti plus gravement; il dissimule ce qu'il souffre dans des discours d'une longueur assommante; et il est clair que, pour tous les deux, le mécontentement qu'ils affectent n'est qu'un sujet de déclamations.

JUSTINE.

Alors la victoire ne sera pas difficile à remporter.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous n'y entendez rien. On triomphe plus aisément d'un sentiment vrai que l'on peut combattre par de la raison, que de tout cet échafaudage de sensibilité qui ne s'étaie que de lieux communs et de déclamations outrées. Que voulez-vous qu'on dise à des gens qui peuvent faire

durer ce jeu tant qu'ils veulent? Il faut paraître dupe ou les laisser là.

JUSTINE.

S'il est ainsi, à la place de madame, je les laisserais là. Madame a de la fortune, monsieur a hérité d'une tante fort riche ; et la morale veut qu'on ne cherche à gagner les gens que quand on a besoin d'eux.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Votre morale n'est pas la mienne. J'ai ressenti trop vivement l'injure qu'on me faisait, pour ne pas chercher à la faire réparer.

JUSTINE.

Madame n'a pas parlé de son projet à monsieur ?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je m'en suis bien gardée. J'ai profité, au contraire, du temps où il était à son régiment pour tenter cette démarche, qu'il aurait désapprouvée, j'en suis sûre, mais à laquelle il ne manquera pas d'applaudir aussitôt qu'elle aura réussi. Tous les hommes sont de même.

JUSTINE.

Heureusement pour madame qu'elle aime à jouer la comédie ; car sans cela je la plaindrais sincèrement. Pour moi, on ne saura jamais ce qu'il m'en coûte de m'affubler de mon déguise-

ment de vieille gouvernante. Madame a trouvé que c'était nécessaire, je n'ai rien à dire; mais je fais des vœux bien ardens pour le prompt succès de cette entreprise.

GUILLEMOT, en dehors.

Mademoiselle Gertrude!

JUSTINE.

C'est la voix de notre vieux concierge. Madame, sauvons-nous.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Est-ce que le verrou n'est pas mis?

JUSTINE.

Je ne crois pas, madame.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Quelle imprudence! Alors, venez vite.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

GUILLEMOT.

(En dehors.) Mademoiselle Gertrude!... (Il entre.) Personne ne répond. Elles sont dans la chambre à coucher. J'ai tant de plaisir à voir cette maison habitée que, si ces dames voulaient le permettre, je leur tiendrais compagnie toute la journée.

Cette demoiselle Gertrude a des façons si engageantes, si polies, que plus je la regarde de près, plus je lui trouve je ne sais quoi qu'on n'a plus à son âge. Ah! que cela ferait bien une madame Guillemot! Jusqu'ici j'avais été trop occupé pour pouvoir penser au mariage; mais à présent que j'ai de petites rentes, que je suis concierge d'une maison qui ne peut pas se louer, que, par conséquent, je n'ai rien à faire, il me semble que c'est le moment de prendre une femme. Malheureusement madame de Ponteau n'est pas ici pour long-temps, et, avec une demoiselle comme mademoiselle Gertrude, on ne peut pas brusquer une déclaration. C'est de l'ancien temps; ça connaît les usages. Si je lui écrivais.... Le papier souffre tout, comme dit cet autre; mais c'est l'orthographe qui me gêne... N'importe! je ne mettrai dans ma lettre que les mots dont je suis sûr. (*Il s'asseoit à une table et écrit avec tous les signes du contentement.*) Ça va à merveille.... Comment donc, c'est étonnant... J'y mets peut-être trop d'esprit; je crains que ça n'ait pas l'air vrai.... D'honneur, si une femme m'écrivait comme cela....

SCÈNE III.

JUSTINE EN COSTUME DE VIEILLE, GUILLEMOT.

JUSTINE.

Vous écrivez, monsieur Guillemot?

GUILLEMOT, avec embarras et cachant sa lettre.

Ah! j'écris sans écrire, mademoiselle Gertrude; et cependant j'écris... parce que... Mais comment vous portez-vous ce matin, mademoiselle Gertrude?

JUSTINE.

Assez passablement, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT.

Votre sommeil ne doit pas être troublé par le bruit; cette maison est dans un quartier si isolé!

JUSTINE.

Il n'y a pas que le bruit qui empêche de dormir.

GUILLEMOT, avec un sentiment comique.

Comme c'est vrai, ce que vous dites là, mademoiselle Gertrude!

JUSTINE, à part.

A qui en a-t-il donc?

GUILLEMOT.

Il y a d'autres circonstances en

JUSTINE.

Avez-vous quelque chose à dire

GUILLEMOT, la regardant d'un ai

Pas à madame, mademoiselle G

JUSTINE.

C'est donc à moi?

GUILLEMOT.

Oui, mademoiselle Gertrude,

JUSTINE.

Qu'est-ce que c'est donc?

GUILLEMOT.

J'ai quatre cent soixante-qui
rente.

JUSTINE.

Cela me fait grand plaisir.

GUILLEMOT.

Je ne dois pas un sou.

JUSTINE.

Vous êtes plus avancé que bie

GUILLEMOT.

SCÈNE III.

GUILLEMOT.

Hé bien, mademoiselle Gertrude, je vou
cesser de l'être.

JUSTINE.

Ce sont vos affaires.

GUILLEMOT.

Quand est-ce que vous vous en allez, m
moiselle Gertrude?

JUSTINE.

Est-ce que vous voudriez déjà nous
partir?

GUILLEMOT.

Moi, je voudrais vous voir partir! Ah! s
tait en mon pouvoir.... Ah ciel!

JUSTINE, à part.

Il est fou.

GUILLEMOT.

Avez-vous eu quelquefois des secrets qui
faisaient mal?

JUSTINE.

Tous les secrets font mal quand il fa
garder.

GUILLEMOT.

GUILLEMOT.

Ce n'en est que la moitié, mais je ne sais pas comment vous dire l'autre. Vous êtes si leste, si bien conservée, que moi, qui n'ai pas tout-à-fait les mêmes avantages, je trouve presque ridicule ce que j'ai à vous dire. Si vous pouviez me deviner.

JUSTINE.

Je n'aurais qu'à me tromper, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT.

Vous rappelez-vous, mademoiselle Gertrude, comment on faisait une déclaration d'amour, de notre temps?

JUSTINE.

Je n'en ai jamais écouté.

GUILLEMOT.

Vous avez eu tort.

JUSTINE.

Comment! j'ai eu tort?

GUILLEMOT.

Sans doute; car vous pourriez m'être d'un grand secours aujourd'hui. Ah! mademoiselle Gertrude, que je voudrais pouvoir vous plaire!

JUSTINE, minaudant.

Et vous croyez avoir besoin de conseils pour cela, monsieur Guillemot?

GUILLEMOT.

Tenez, je commence à prendre courage, et je vais vous parler à cœur ouvert. J'avais toujours trouvé que le mariage était une chose bien chanceuse.

JUSTINE.

A qui le dites-vous?

GUILLEMOT.

Une chose à laquelle il fallait regarder plus d'une fois.

JUSTINE.

J'y ai regardé plus de dix, et je suis encore fille.

GUILLEMOT.

Mais cependant quand on a le bonheur de trouver une personne accomplie. . . .

JUSTINE, soupirant.

Ah!

GUILLEMOT.

Une personne capable de faire votre bonheur. . . .

JUSTINE.

Alors on est bien embarrassé.

GUILLEMOT.

Non, mademoiselle Gertrude, on se décide.

JUSTINE.

Se décide-t-on ?

GUILLEMOT.

Du moment où je vous ai vue, mon parti a été pris tout de suite.

JUSTINE.

C'est donc une sympathie ; car, de mon côté...

GUILLEMOT.

De votre côté ?

JUSTINE.

J'en ai trop dit, monsieur Guillemot, j'en ai trop dit.

(Elle se détourne pour rire.)

GUILLEMOT.

Que cette réserve est d'un heureux présage pour la tranquillité de notre union! Mais il me reste pourtant encore quelques craintes. Votre dame n'est pas pour long-temps dans cette ville.

JUSTINE.

Qu'importe !

GUILLEMOT.

Vous ne penseriez donc pas à la suivre ?

JUSTINE, d'un air tendrement comique.

Le pourrais-je ?

GUILLEMOT.

Oh ! l'adorable réponse ! Si vous me le permettiez, je parlerais de vous à madame de Serelles, cette dame qui vient ici.

JUSTINE, à part.

La belle-mère de madame.

GUILLEMOT.

Vous seriez là à merveille. Avec un peu d'adresse et beaucoup de flatteries, vous en feriez tout ce que vous voudriez, et nous ne nous quitterions pas.

JUSTINE.

Vous la connaissez donc assez pour qu'elle me prenne sur votre recommandation?

GUILLEMOT.

Je suis un ancien serviteur de la famille; j'ai porté leur fils dans mes bras.

JUSTINE.

Et pourquoi les avez-vous quittés?

GUILLEMOT.

Il y a de ma faute, mademoiselle Gertrude. Si pour tout le monde il faut tourner la langue sept fois avant que de parler, nous autres nous devrions la tourner cent. Ce fils s'est marié. Dans la joie de mon cœur, j'ai tout bonnement fait compliment à madame sur ce qu'elle allait devenir grand'mère. Je me suis perdu. Grand'mère! Madame grand'mère! J'avais tort. Cela ne me regardait pas.

JUSTINE.

Et elle vous a renvoyé pour si peu de chose?

GUILLEMOT.

Je n'ai pas été ce qu'on appelle renvoyé; mais monsieur, qui n'est pas non plus très-content de ce mariage, sans trop savoir pourquoi, m'a fait un grand sermon après lequel il m'a procuré la place que j'occupe aujourd'hui.

JUSTINE.

Eh! juste Ciel, n'entends-je pas quelqu'un? Séparons-nous, je vous prie, monsieur Guillemot; je craindrais qu'on ne devinât une partie de notre secret. (Elle regarde du côté de la porte d'entrée.) Mais.... mais dois-je en croire mes yeux? Dieu me pardonne, c'est monsieur. Courons avertir madame.

SCÈNE IV.

GUILLEMOT, D'ABORD SEUL, ET UN PEU APRÈS LE COLONEL SAINT-ROMAIN.

GUILLEMOT.

Que dit-elle donc? A qui en a-t-elle? Il y a toujours un peu de folie dans la tête des femmes.

LE COLONEL, lui frappant sur l'épaule.

Guillemot!

GUILLEMOT.

C'est vous, monsieur? Quoi! c'est mon jeune maître? Comment êtes-vous ici? Est-ce que monsieur votre père et madame votre mère..?

LE COLONEL.

Je ne suis pas venu pour satisfaire à tes questions. Réponds-moi. Ne loge-t-il pas ici une madame de Ponteau?

GUILLEMOT.

Oui, monsieur.

LE COLONEL.

La trahison est manifeste. Depuis quand?

GUILLEMOT.

Depuis huit jours.

LE COLONEL, à part.

C'est bien cela; possédons-nous. (Haut.) Dis-moi, Guillemot, est-elle seule ici?

GUILLEMOT.

Non, monsieur.

LE COLONEL, avec feu.

Non, dis-tu?

GUILLEMOT.

Elle est avec sa femme de chambre.

LE COLONEL.

Imbécile ! Mais qui voit-elle ? qui reçoit-elle ? chez qui va-t-elle ?

GUILLEMOT.

Monsieur, vous m'inquiétez. Je ne vous ai jamais vu dans un état pareil. Seriez-vous malade ? Et serait-ce une indiscrétion que de vous demander quel intérêt si vif vous prenez à cette dame ?

LE COLONEL.

Quel intérêt ! C'est ma femme.

GUILLEMOT, reculant de quelques pas.

C'est-il possible ?

LE COLONEL.

Oui, Guillemot. Et c'est au bout de deux mois de mariage qu'elle se conduit ainsi.

GUILLEMOT.

Mais, monsieur, je n'y comprends rien. Quoi ! cette dame.... (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! Pardon, monsieur : mais je m'étais laissé dire que vous aviez fait un mariage d'inclination.

LE COLONEL.

Je l'adorais, Guillemot, et je suis le plus malheureux des hommes.

GUILLEMOT.

De bonne foi, vous l'adoriez ? J'étais loin de vous croire aussi raisonnable.

LE COLONEL.

Que veux-tu dire?

GUILLEMOT.

Dame! monsieur, chacun a sa manière de voir. Mais comment ne vous a-t-elle pas instruit de ce qu'elle venait faire ici?

LE COLONEL.

Je l'ignore absolument. Ne pouvant vivre loin d'elle, hier je quitte mon régiment. Brûlant d'impatience et d'amour, j'arrive à Paris; juge de mon étonnement, quand j'apprends qu'elle est partie depuis plusieurs jours, et qu'elle a donné l'ordre d'adresser ses lettres ici, sous le nom de madame de Ponteau.

GUILLEMOT.

Attendez donc, monsieur; attendez donc. Elle a donné l'ordre, dites-vous, d'adresser ses lettres ici, sous le nom de madame de Ponteau; mais ce n'est peut-être pas elle qui est madame de Ponteau. Oserais-je vous demander quel âge à peu près se donne madame votre épouse?

LE COLONEL.

Elle a vingt-deux ans.

GUILLEMOT.

Madame de Ponteau en a soixante.

LE COLONEL.

En vérité?

GUILLEMOT.

Oui, monsieur, et je la flatte encore.

LE COLONEL.

Ne te trompes-tu pas, Guillemot?

GUILLEMOT.

Monsieur, je l'affirmerais devant elle.

LE COLONEL.

Je n'y comprends rien. Mais au moins parmi les personnes qu'elle reçoit, n'as-tu pas remarqué une jeune femme?

GUILLEMOT.

Excepté vos parens, nous ne voyons qui que ce soit.

LE COLONEL.

Mon père et ma mère connaissent madame de Ponteau?

GUILLEMOT.

C'est une amitié superbe.

LE COLONEL.

Si je devinais.... (Il se met à rire.) Ah! ah! ah!

GUILLEMOT, à part.

Tout le monde est donc fou aujourd'hui?

LE COLONEL, avec gaieté.

Guillemot, annonce-moi à cette dame.

GUILLEMOT.

Monsieur, voici sa femme de chambre.

SCÈNE V.

LE COLONEL SAINT-ROMAIN, JUSTINE, GUILLEMOT.

LE COLONEL, regardant Justine attentivement.

Ah! friponne, je te reconnais.

GUILLEMOT, dans le plus grand étonnement.

Mademoiselle Gertrude une friponne!

LE COLONEL.

Laisse-nous, Guillemot. (Guillemot s'en va avec tous les signes d'une violente curiosité.) (A Justine.) Où est ma femme?

JUSTINE, d'un ton patelin.

Là dedans, monsieur, où je lui ai conseillé de paraître désolée de l'inquiétude que vous a donnée notre voyage.

LE COLONEL.

Je vais entrer.

JUSTINE, se mettant au-devant de lui.

Oh! non, monsieur, je vous prie. Madame était costumée en vieille, et elle ne voudrait pas que vous la surprissiez sous ce déguisement.

LE COLONEL.

Est-ce qu'elle est aussi laide que toi?

JUSTINE.

Laide! L'épithète est galante. Heureusement j'ai le suffrage de monsieur Guillemot pour me consoler.

LE COLONEL.

Dis-moi donc ce que vous comptiez faire.

JUSTINE.

Vous l'avez déjà deviné, je parie. Gagner les bonnes graces de vos chers parens au moyen d'une légère espièglerie.

LE COLONEL.

Tu appelles cela une légère espièglerie?

JUSTINE.

En vérité, monsieur, c'est la moindre que l'on puisse faire.

LE COLONEL.

Où en êtes-vous au moins?

JUSTINE.

Presqu'au dénouement.

LE COLONEL.

Pourquoi ne m'avoir rien dit?

JUSTINE.

Il fallait bien être soutenu par quelque chose, le désir de vous faire une surprise.

LE COLONEL.

Les femmes sont inconcevables.

JUSTINE.

Heureusement pour nous.

LE COLONEL.

Tu ne prétends pas me retenir plus longtemps ?

JUSTINE.

Pardonnez-moi, monsieur; à moins que vous ne me promettiez non-seulement de ne rien déranger à notre stratagème, mais encore d'encourager madame à continuer ce qu'elle a si heureusement entamé.

LE COLONEL.

Je ne demande pas mieux. Je vais même lui faire lire une lettre de ma mère, qui pourra la servir merveilleusement.

JUSTINE.

Une lettre qui parle de nous!

LE COLONEL.

Une lettre dans laquelle, après avoir fulminé contre mon mariage comme à son ordinaire, elle me déclare formellement que si jamais elle consent à voir ma femme et à l'embrasser, elle s'engage à ne plus avoir de volonté sur rien.

JUSTINE.

Monsieur, dès ce soir nous allons la mener comme un enfant. Puisqu'on nous reçoit, et que l'on vient chez nous, la moitié de la condition

est déjà remplie. Reste donc à nous faire embrasser, ce n'est qu'une vétille.

LE COLONEL.

Puis-je entrer chez ma femme à présent?

JUSTINE.

Avec la lettre que vous avez, madame vous recevra comme un auxiliaire.

(Le Colonel entre chez sa femme.)

SCÈNE VI.

JUSTINE.

Quelle satisfaction il y a dans une intrigue honnête! car enfin c'est toujours une intrigue, et l'on ne court aucun risque. Si le malheur eût voulu que nous fussions dans notre tort, voilà un mari sur lequel on ne comptait pas, et qui tombe des nues... C'est une leçon terrible.

SCÈNE VII.

JUSTINE, GUILLEMOT.

GUILLEMOT, d'un air embarrassé.

Mademoiselle Gertrude, je suis bien fâché de vous le dire, mais j'ai fait des réflexions.

JUSTINE.

Vous avez tort d'être fâché de cela, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT.

Autant j'étais embarrassé ce matin pour vous faire la déclaration que je vous ai faite, autant je suis en peine à présent pour vous dire que j'ai changé d'avis.

JUSTINE.

Ce n'est pourtant qu'une bagatelle.

GUILLEMOT.

Vous prenez cela aussi doucement?

JUSTINE.

Je suis très-douce.

GUILLEMOT.

C'est ce qu'il me paraît. (A part.) N'ai-je pas fait une sottise?

JUSTINE, à part.

Il ne sait plus où il en est.

GUILLEMOT.

Écoutez, mademoiselle Gertrude, j'ai entendu mon jeune maître, en qui j'ai toute confiance, vous traiter de.... friponne; et c'est bien fait pour tourmenter.

JUSTINE.

J'aurais entendu votre jeune maître, en qui

j'ai aussi la plus grande confiance, vous traiter de petit fripon, que je n'aurais fait qu'en rire.

GUILLEMOT.

Nous nous connaissons très-peu...

JUSTINE.

C'est pour cela que nous pensions à nous épouser.

GUILLEMOT.

Cependant, si vous pouviez m'expliquer le mystère qui existe entre votre dame et mon jeune maître...

JUSTINE, *avec emphase.*

Quoi! monsieur Guillemot, vous m'engageriez à trahir un secret qui n'est pas le mien, et, pour reconquérir votre estime, vous me condamneriez à rougir à mes propres yeux?

GUILLEMOT, *à part.*

Quel beau caractère!

JUSTINE.

Dussé-je revenir à vingt ans, je ne voudrais pas commettre un semblable crime. Une femme indiscrète! ah Ciel!

GUILLEMOT, *à part.*

Il n'y en a pas deux comme cela.

JUSTINE.

Non, monsieur Guiliemot, non. Je resterai fille, mais je resterai fidèle à mon devoir.

GUILLEMOT.

Vous, rester fille, mademoiselle Gertrude! je ne le souffrirai pas. Ah! de grace, oubliez un moment de faiblesse, et ne privez pas l'infortuné Guillemot du bonheur d'unir son sort à celui d'un phénomène tel que vous. Je ne vous demande plus rien, je ne veux plus rien savoir. Je serai muet, je serai sourd jusqu'à ce que vous me permettiez de parler et d'entendre.

JUSTINE.

A cette condition, je veux bien vous pardonner; mais soyez sur vos gardes. Plus de questions, plus de soupçons; je vous défends surtout de vous rappeler que vous avez vu ici le colonel. Il ne vous a pas parlé; il n'avait pas d'inquiétudes sur sa femme; il ne s'est pas présenté chez madame de Ponteau; enfin, vous avez rêvé depuis ce matin. Retenez bien cela, monsieur Guillemot, ou Gertrude est à jamais perdue pour vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

GUILLEMOT seul.

Allons, j'aurai rêvé. Ce qui me chiffonne seulement... Non, rien ne me chiffonne; et, pour empêcher ma diable de tête de trotter, je vais m'enfermer dans ma chambre, et tâcher de dormir jusqu'à ce que le mystère soit débrouillé. De cette façon-là, on ne pourra pas me faire de reproches.

SCÈNE IX.

GUILLEMOT, M. DE SERELLES.

M. DE SERELLES.

Je crois que mons Guillemot parle tout seul.

GUILLEMOT.

Monsieur, je ne parle pas.

M. DE SERELLES.

Madame de Ponteau est-elle visible?

GUILLEMOT.

Je ne sais pas, monsieur.

M. DE SERELLES.

Comment! vous ne savez pas?

GUILLEMOT.

Je ne me mêle que de mes affaires.

M. DE SERELLES.

Est-ce que vous rêvez?

GUILLEMOT.

Oui, monsieur, depuis ce matin.

M. DE SERELLES, le secouant par le bras.

Entendez-vous que c'est moi, votre ancien maître, monsieur de Serelles qui vous parle?

GUILLEMOT.

Monsieur, je suis sourd, je suis muet, je suis même aveugle, s'il faut tout vous dire; mais ça ne durera pas long-temps, je l'espère; et je vous demande la permission de m'aller coucher.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE SERELLES, MADAME SAINT-ROMAIN en vieille.

M. DE SERELLES, à la cantonade.

Ah! maraud, je crois que tu te moques de moi!

MADAME SAINT-ROMAIN.

Après qui en avez-vous donc, mon cher monsieur?

M. DE SERELLES.

Pardon, madame; mais je ne sais pas ce qui est passé par la tête de Guillemot; il vient de me débiter une foule d'impertinences...

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je lui crois le cerveau timbré.

M. DE SERELLES.

Hé bien, belle dame, continuez-vous à vous plaire parmi nous, et le séjour de notre ville vous est-il toujours aussi agréable que vous avez eu l'extrême honnêteté de nous le dire?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Il faudrait que je fusse bien difficile pour ne pas être reconnaissante des prévenances de tout genre que, vous et madame de Serelles, vous voulez bien avoir pour une vieille femme comme moi.

M. DE SERELLES.

Vraiment, madame, c'est nous au contraire qui craignons d'abuser de la permission que vous nous avez si gracieusement octroyée de venir vous importuner quelquefois. Nous avons tout à gagner dans votre aimable société, sans pouvoir vous offrir la moindre compensation. Nous autres gens de province, nous sommes en général si arriérés pour le ton et les manières de la capitale, que nous devons nous estimer fort heu-

reux quand des personnes aussi distinguées que vous consentent à nous admettre auprès d'elles.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous vous exagérez beaucoup notre mérite, mon cher monsieur; et je puis vous assurer qu'il n'y a pas dans tout Paris un seul homme qui ait conservé ce ton d'urbanité, et ces graces toutes françaises qui m'ont si singulièrement frappée dès le premier moment que je vous ai vu.

M. DE SERELLES.

Mais les femmes! je vous avouerai que je suis fou des femmes de Paris. Elles parlent peut-être autant que les nôtres, ce qu'elles disent n'a peut-être pas plus de solidité; mais quel agrément, quelle variété, quel aimable chaos! J'ai eu le temps de les apprécier pendant le séjour de six semaines que j'ai fait dans la capitale. On ne trouve rien de pareil en province. Paris est une terre de promission, un Eden anticipé pour un homme d'esprit. C'était ma véritable patrie.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Il est bientôt temps de vous demander des nouvelles de la santé de madame de Serelles.

M. DE SERELLES.

Non, car c'est une question à laquelle je ne réponds jamais. Madame de Serelles a une telle habitude de varier sur cet article d'un moment

à l'autre, que je la laisse entièrement maîtresse de son secret.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous êtes un méchant mari. On ne doit pas parler ainsi de sa femme. Vous avez l'air de supposer que madame de Serelles a de l'affectation, et moi je la crois très-naturelle.

M. DE SERELLES.

Si j'étais un provincial, vous me déconcerteriez ; mais j'ai passé assez de temps à Paris pour savoir à quoi m'en tenir ; et je parie que vous connaissez madame de Serelles aussi bien que moi. Assurément il n'y a rien d'essentiel à lui reprocher; mais j'aime les personnes spirituelles, et qui ne veulent pas sans cesse occuper d'elles. C'est si fatigant à la longue! Nous autres hommes, quand l'âge nous prend, nous avons la ressource de la littérature, nous montons à cheval, nous allons à la chasse. Une femme qui n'a jamais ouvert un livre, qui ne connaît que son miroir, que voulez-vous qu'elle devienne? Il y a un âge où les miroirs deviennent fort méchans.... Je suis original, n'est-il pas vrai?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous êtes au moins d'une grande confiance.

M. DE SERELLES.

Je suis Parisien dans l'ame, je ne sais rien taire.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous faites pourtant bon ménage.

M. DE SERELLES.

J'ai le meilleur caractère du monde. Personne n'a empêché Josué d'arrêter le soleil, si ma femme peut arrêter le temps, je ne demande pas mieux.

(Il rit.)

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais si elle sait que vous parlez d'elle avec autant de légèreté. . . .

M. DE SERELLES.

A vous seulement, et puis à une autre dame de la ville cependant; mais pour tout le monde, ah! c'est mon idole.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je suis honorée de la préférence.

M. DE SERELLES.

Vous êtes étrangère, vous êtes une dame d'esprit, vous connaissez le monde. Pour qui garderais-je ma sincérité, si je n'en usais pas avec vous? Je vous assure que cela m'est nécessaire. D'ailleurs, vous ne connaissez ici que madame de Serelles, je ne puis vous parler que d'elle.

MADAME SAINT-ROMAIN.

C'est vrai. .

M. DE SERELLES.

Si vous connaissiez nos autres dames, vous finiriez par trouver que ma femme est encore une des plus raisonnables. Il est impossible de se faire une idée de la société que nous avons ici. On y est méchant sans esprit, et sans y faire la moindre petite façon; on y dit du mal par besoin. Heureusement nous avons, à l'instar de Paris, une société littéraire pour la politique, et ça change de commérage.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Ce tableau est effrayant, et je m'étonne qu'avec aussi peu de ressources, vous vous soyez opposé à recevoir quelquefois madame votre belle-fille. Enfin c'est une dame de Paris... vous qui les aimez tant.

M. DE SERELLES, *avec gravité.*

Ah! madame, n'entamons pas cette triste affaire. Certainement je ne m'exagère pas les droits de l'autorité paternelle; mais je puis vous assurer que jamais rien ne m'a été aussi sensiblement pénible, que la manière dont ce mariage a été conduit.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Que lui reprochez-vous?

M. DE SERELLES.

J'ai lu quelque part que le cœur d'un père était

inexplicable, voilà ce qui fait que je ne puis pardonner à mon fils.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Et si vous aviez mal lu ; si le livre disait que c'est le cœur d'une mère qui est inexplicable ?

M. DE SERELLES, *gaiement.*

Le livre dirait encore plus juste ; car il est très-vrai que je n'entends rien à la conduite de madame de Serelles vis-à-vis de son fils. Elle l'adore, à ce qu'elle a toujours prétendu, ce qui devrait, ce me semble, la disposer à plus d'indulgence ; et bien loin de là, j'ai la tête rompue de ce maudit mariage depuis le matin jusqu'au soir. Je vous en ai ennuyée devant elle, parce que je n'ai plus guère que ce moyen de lui faire la cour ; mais, entre nous, je vous avouerai franchement que tout cela m'est fort indifférent. Malgré mes cheveux gris, je suis toujours jeune ; et, pourvu qu'on ne me demande rien, je laisse chacun s'arranger à sa guise. Si mon fils avait fait une mauvaise spéculation, cela ne me regarderait pas ; s'il a fait un mauvais mariage, tant pis pour lui.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je ne vois donc d'obstacle à votre réunion que dans l'esprit de madame de Serelles.

M. DE SERELLES.

Entendons-nous. Je ne veux pas céder qu'elle n'ait donné son dernier mot. Ce sont des affaires de ménage, cela la regarde. Le Ciel me préserve de jamais empiéter sur son domaine. N'allez pas me compromettre, au moins.

(Il rit.)

MADAME SAINT-ROMAIN.

Reposez-vous sur moi.

M. DE SERELLES.

C'est que l'extrême accord qui règne entre ma femme et moi tient à si peu de chose. (Il rit.) Ah! ah! ah! je ne suis pas mystérieux... Au surplus vous avez été mariée, et vous devez savoir qu'un bon ménage

N'est pas comme un jour sans nuage.

SCÈNE XI.

MADAME SAINT-ROMAIN, MONSIEUR ET MADAME DE SERELLES.

MADAME DE SERELLES.

Eh! bonjour, chère dame. (A monsieur de Serelles.) Je vous croyais à votre cabinet littéraire, monsieur.

M. DE SERELLES.

J'employais mieux mon temps.

MADAME DE SERELLES.

Madame de Ponteau n'est peut-être pas de cet avis-là.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DE SERELLES.

Vous êtes si indulgente. Vous nous faites l'amitié de dîner avec nous aujourd'hui ?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je crains de ne le pouvoir pas. J'attends une personne de Paris.

MADAME DE SERELLES.

Hé bien, vous nous l'amenerez; ce sera un surcroît de bonheur pour nous. Vos amis ne sont-ils pas les nôtres? Allez à vos affaires, monsieur de Serelles, et vous repasserez par ici pour donner le bras à madame, parce que je n'accepte pas son excuse.

M. DE SERELLES.

C'est-à-dire que vous me renvoyez. Je prends acte auprès de madame de Ponteau de ma soumission maritale.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE SERELLES, MADAME SAINT-ROMAIN.

MADAME DE SERELLES.

Me voilà comme j'aime à être avec vous, tête à tête. Je n'ai l'honneur de vous connaître que depuis très-peu de temps; mais nos sentimens ont une telle sympathie, qu'il me semble que nous ne nous sommes jamais quittées. Bonne madame de Ponteau, je vous regarde comme une mère. Si vous restiez ici, je voudrais vous consulter sur tout.... Comment me trouvez-vous coiffée?

MADAME SAINT-ROMAIN.

A miracle.

MADAME DE SERELLES.

Je fais venir toutes mes modes de Paris, comme vous croyez bien... Mais où vais-je vous entretenir de semblables choses, vous qui êtes si raisonnable!

MADAME SAINT-ROMAIN.

Force est bien que je sois raisonnable; mais à votre âge, un joli chapeau avait bien son mérite pour moi.

MADAME DE SERELLES.

En vérité, vous êtes charmante, et d'un naturel qu'on ne peut se lasser d'admirer. Je vous avouerai que je ne crois pas du tout aux femmes qui prétendent ne pas se soucier de toilette; car alors de quoi se soucient-elles? (*D'un ton sentimental.*) Ne sommes-nous pas trop heureuses de pouvoir nous créer des goûts pour nous aider à supporter nos chagrins?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Il est bon de se créer des goûts; mais il faut éviter de se créer des chagrins; et c'est presque toujours où nous conduit notre imagination, quand nous la laissons faire. Telle que vous me voyez, j'ai été jeune, très-jeune, et cela assez long-temps. J'avais votre âge, que l'on me trouvait encore fort aimable. Pourquoi? parce que j'ai toujours pris le temps comme il venait. J'avais un mari maussade; c'était l'homme du monde auquel je parlais le moins.

MADAME DE SERELLES.

Je n'ai pas grande conversation avec monsieur de Serelles.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Des enfans qui ne se conduisaient pas tout-à-fait à ma fantaisie, j'en prenais mon parti. Avant tout, je voulais conserver mon teint, que

j'avais fort beau, et je savais que rien ne nous gâte comme les idées creuses, et ce qu'on appelle la sensibilité.

MADAME DE SERELLES.

J'ignorais cela.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Oh! mais, on se fait un mal affreux. Les émotions vives, les douleurs concentrées, les rancunes que l'on garde, sont un véritable poison pour nous. C'est là d'où viennent les rides, les joues tombantes, les cheveux gris, et la patte d'oie.

MADAME DE SERELLES.

En vérité?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Comment donc! mais c'est souvent mortel.

MADAME DE SERELLES.

Vous m'effrayez.

MADAME SAINT-ROMAIN.

S'il en est temps encore, mettez de côté tout ce qui vous contrarie. Quand vous aurez perdu votre fraîcheur, qui est-ce qui vous en saura gré? Vous êtes ici la femme à la mode, jouissez de votre gloire. Triomphez des laides, et de celles qui n'ont pas de goût dans leur toilette; plus tard, car il vient toujours un moment où il faut changer de rôle, vous vous ferez arbitre des

réputations; vous déciderez sur les bonnes manières; c'est encore un moyen de se faire rechercher. Une femme qui a vos avantages ne doit jamais abdiquer.

MADAME DE SERELLES.

Je passerais ma vie à vous écouter. Votre expérience a un langage si aimable, vos conseils sont remplis de tant de charmes, qu'en vérité vous faites une révolution dans mes idées. Il me semble que je n'ai plus ni mari, ni famille. Tout me devient étranger, et je ris des tracasseries que je me suis faites jusqu'ici.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Votre fils désire vous présenter sa femme, voyez la femme de votre fils.

MADAME DE SERELLES.

Pour cela, non.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Quelle raison pouvez-vous avoir?

MADAME DE SERELLES.

Mille. Recevoir chez moi une petite coquette qui viendra sans cesse poser son visage de vingt ans à côté du mien?

MADAME SAINT-ROMAIN.

D'abord elle en a vingt-deux. Dans huit ans elle en aura trente, et vous serez presque du même âge.

MADAME DE SERELLES.

Une jeune femme ne réussirait pas du tout dans ma société.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pour un jour ou deux qu'elle passerait ici ?

MADAME DE SERELLES

Je vous assure que cela ferait le plus mauvais effet du monde. C'est un autre ton, des airs auxquels on n'est pas accoutumé; elle-même s'y déplairait, j'en suis certaine.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous n'êtes pas coquette. Moi, dans mon temps, j'aurais payé de ma vie une occasion pareille. Lutter contre une belle-fille qui se croit sans doute parfaite, et l'écraser par ma supériorité.... Ah!

MADAME DE SERELLES, minaudant.

Mon règne est si paisible; mes sujets sont si soumis: pourquoi leur donner le spectacle d'une rivalité qui peut avoir ses chances, quoi que vous en disiez? Et puis, je me suis prononcée: tout le monde connaît la résolution que j'ai prise; changer tout d'un coup, sans rime ni raison, ce serait donner lieu à tant de bavardages! Vous pensez bien que j'ai des envieux qui ne manqueraient pas de me taxer de manquer de caractère.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais tant mieux. Est-ce qu'une femme aimable doit avoir du caractère? Je n'en ai pas encore, moi, pour qui cela n'aurait plus d'inconvénient.

MADAME DE SERELLES.

Permettez-moi de ne pas vous céder. Le tableau d'un jeune ménage, dans toute la folie des premiers mois, m'a toujours été une chose pénible.... Je n'ai pas eu de premier mois, ma chère dame. Je n'ai jamais vu monsieur de Serelles que comme vous le voyez aujourd'hui, froid, goguenard, avantageux, se passionnant pour des billevesées, et ne mettant aucun prix à conquérir un cœur, qui pourtant avait bien son mérite.

MADAME SAINT-ROMAIN.

S'il n'y avait que des maris dans le monde, on ne serait jamais appréciée.

MADAME DE SERELLES.

C'est ce que j'ai pensé bien souvent.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais changeons de conversation. Je m'aperçois que celle-ci vous attriste. Vos yeux n'ont plus le même éclat.

MADAME DE SERELLES, *prenant un visage gracieux.*

Et à présent?

MADAME SAINT-ROMAIN.

A la bonne heure.

MADAME DE SERELLES.

Excellente amie! Permettez que je vous embrasse.

MADAME SAINT-ROMAIN, se défendant légèrement.

Non. Vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SERELLES.

Pouvez-vous le croire?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous me refusez la seule grace que j'aurai jamais à vous demander.

MADAME DE SERELLES.

Vous connaissez donc beaucoup ma belle-fille, pour y prendre un intérêt si vif?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Sans doute, je la connais beaucoup, puisque c'est elle que j'attends aujourd'hui.

MADAME DE SERELLES.

Madame Saint-Romain!

MADAME SAINT-ROMAIN.

Ne donnez donc pas cette expression à vos traits.

MADAME DE SERELLES.

Mais c'est que je suis dans un étonnement...

MADAME SAINT-ROMAIN.

Est-ce une raison pour se défigurer? Oui,

j'attends madame Saint-Romain, votre belle-fille, et c'est moi qui lui ai mandé de venir. Votre fils va vous la présenter; et si j'ai mal lu dans votre cœur, si je me suis trompée en vous croyant la plus tendre des mères, je suis la seule coupable, et c'est moi qu'il faut punir.

MADAME DE SERELLES.

Vous me mettez dans un embarras extrême.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Dans un embarras qui vous sied à ravir au surplus, et je ne vous ai jamais vue aussi belle.

MADAME DE SERELLES.

Vous ne savez pas si monsieur de Serelles y consentira.

MADAME SAINT-ROMAIN.

C'est un mari; que nous importe son consentement? Je ne vois que vous; c'est vous seule que je veux rendre heureuse.

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-ROMAIN, MONSIEUR ET MADAME DE SERELLES.

M. DE SERELLES.

Mesdames, me voici à vos ordres.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Parlez-vous sérieusement, monsieur?

M. DE SERELLES.

Comme je parle toujours.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Hé bien, nos ordres, à madame et à moi, sont que vous vous prépariez à faire à monsieur Saint-Romain et à sa femme une réception des plus agréables.

M. DE SERELLES, *à sa femme.*

Madame, que veut dire ceci?

MADAME DE SERELLES.

Vous voyez bien, madame, voilà ce que je craignais.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je ne vois rien d'effrayant.

MADAME DE SERELLES.

Enfin, monsieur et madame Saint-Romain ne sont pas encore arrivés.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pardonnez-moi; ils sont là dedans.

MADAME DE SERELLES.

Monsieur de Serelles, parlez donc.

M. DE SERELLES.

Que voulez-vous que je dise, madame?

MADAME DE SERELLES.

Vous devez être au moins aussi contrarié que moi.

M. DE SERELLES.

Je le suis davantage; mais après.

MADAME DE SERELLES.

Cette entrevue va être si froide.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais, non, pour peu que vous vouliez vous y prêter. Ayez seulement l'air d'être contente, monsieur de Serelles aura l'air satisfait, votre fils ne manquera pas d'avoir l'air touché, sa femme est trop bien apprise pour ne pas avoir l'air reconnaissant, et votre famille aura l'air de toutes les familles. Est-ce que cela ne vaut pas mieux ?

M. DE SERELLES.

S'il ne s'agit que d'avoir l'air.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pas autre chose.

M. DE SERELLES.

Allons, madame de Serelles, décidez-vous. Vous en serez quitte pour quelques petites mines; cela vous coûte si peu, et vous sied si bien.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Elle brûle de se rendre; je vois cela dans ses

yeux qui étincellent d'amour maternel. Pourquoi dissimuler encore ? Tout vous trahit, ma chère dame; et pour cette fois, nous pouvons nous embrasser de bon cœur.

(Au moment où madame de Serelles et madame Saint-Romain s'embrassent, le Colonel paraît. Sa femme l'aperçoit, et s'en va.)

SCÈNE XIV.

MONSIEUR ET MADAME DE SERELLES,
LE COLONEL SAINT-ROMAIN.

LE COLONEL, tombant aux pieds de sa mère.

Ma mère, vous mettez le comble à tous mes vœux !

M. DE SERELLES.

Voilà l'air reconnaissant qu'on nous avait annoncé.

MADAME DE SERELLES.

Je vous prie de croire, mon fils...

LE COLONEL.

Que vous m'avez pardonné, ma mère, puisque vous avez eu tant de bontés pour ma femme, et que vous venez de l'embrasser.

MADAME DE SERELLES.

Qui donc ai-je embrassé ?

LE COLONEL.

Votre belle-fille.

MADAME DE SERELLES.

Madame de Ponteau ?

LE COLONEL.

Non ; madame Saint-Romain.

M. DE SERELLES.

Je ne comprends pas ce que vous dites.

LE COLONEL.

Je vous avouerai que c'est sans mon aveu que ma femme a fait cette démarche, qui ne peut s'excuser que par le désir qu'elle avait de se rapprocher de vous. Elle avait tant de peine à concilier ce que je lui disais sans cesse de votre tendresse pour moi avec cette interdiction si rigoureuse dont vous l'aviez frappée, que, surmontant l'aversion qu'elle a toujours eue pour toute espèce de déguisement, elle a imaginé cet innocent stratagème. Il serait pénible pour elle de se voir retirer la confiance que vous aviez accordée à madame de Ponteau.

M. DE SERELLES.

Cette confiance n'aurait été obtenue que par trahison. On croit parler à une femme discrète... On livre le secret de ses habitudes... (A madame de Serelles) N'est-ce pas, madame, que cela est cruel ?

MADAME DE SERELLES, avec dignité.

Pour vous, monsieur, peut-être; mais pour moi qui ne dis jamais que ce que je dois dire, qui ne fais pas de confidences inconsidérées, qui n'en pourrais pas faire, je suis prête à recevoir la femme de votre fils, comme j'ai reçu madame de Ponteau; et il ne m'en coûtera rien pour *avoir l'air* de lui pardonner. (Au Colonel.) Vous avez, monsieur, une femme qui ne ressemble à aucune autre.

LE COLONEL, à la cantonade.

Venez, madame, entendre votre éloge de la bouche de ma mère.

SCÈNE XV.

MONSIEUR ET MADAME DE SERELLES, MONSIEUR ET MADAME SAINT-ROMAIN, JUSTINE, GUILLEMOT. (Madame Saint-Romain et Justine dans leur premier costume.)

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mon regret serait de ne pas le mériter. Madame, le désir de consoler un fils qui ne pouvait supporter la disgrace d'une mère aussi bonne que vous l'êtes, peut seul me servir d'excuse. Hélas! j'attends encore de votre bonté que vous

voudrez bien nous pardonner si nous ne restons que vingt-quatre heures avec vous. Une lettre que je viens de recevoir de Paris nous y rappelle pour des affaires importantes.

MADAME DE SERELLES.

Madame...

MADAME SAINT-ROMAIN.

Nous ferons préparer un appartement pour vous y recevoir ainsi que monsieur de Serelles.

M. DE SERELLES.

Madame...

MADAME SAINT-ROMAIN.

Et nous reviendrons ici autant de fois que vous nous le permettrez.

MADAME DE SERELLES.

Madame...

MADAME SAINT-ROMAIN.

Si j'avais plus de hardiesse, je vous prierais d'accepter quelques modes nouvelles que j'avais apportées pour moi, croyant faire un plus long séjour, et qu'un départ précipité va me rendre inutiles. Venez les voir, madame; je suis persuadée qu'elles vous siéront à ravir. (Elle prend la main de madame de Serelles, qui se laisse entraîner.) (A messieurs de Serelles et Saint-Romain.) Ne nous suivez pas, messieurs, les affaires que nous avons à traiter ne sont pas de votre ressort.

(Elle s'en va en prenant le bras de madame de Serelles.)

SCENE XVI.

M. DE SERELLES, LE COLONEL, JUSTINE, GUILLEMOT.

M. DE SERELLES.

Mon fils, voulez-vous venir voir notre cabinet littéraire ?

LE COLONEL.

J'irai partout où vous voudrez, mon père. Plus il y aura de témoins de notre réconciliation, et plus j'en ressentirai de plaisir.

M. DE SERELLES.

Venez donc ; car il paraît en effet que nous sommes réconciliés.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

JUSTINE, GUILLEMOT.

JUSTINE.

Hé bien, monsieur Guillemot, que dites-vous de notre savoir-faire ?

GUILLEMOT.

Je l'admire.

JUSTINE, *riant.*

Voulez-vous encore m'épouser?

GUILLEMOT.

Non, ma foi! quand cela dépendrait de moi. Si vous étiez déjà ma femme, je m'en consolerais, parce que, comme on l'a fort bien dit, avec les gens d'esprit il y a toujours de la ressource; mais puisque vous ne l'êtes pas...

JUSTINE.

Vous en rendez grace au Ciel. Allons, monsieur Guillemot, je ferai comme vos anciens maîtres, monsieur et madame de Serelles,

CONTRE FORTUNE BON COEUR.

L'HOMME CAPABLE,

OU

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

PERSONNAGES.

Monsieur DORSAN, homme en place.
Madame DORSAN.
Monsieur DE MERILLY.
Monsieur TIMORÉ, commis.
Monsieur LEGRIS, maître-d'hôtel.
CHARLES, valet de chambre.
VINCENT, garçon de bureau.

La scène se passe à Paris, dans le cabinet de M. Dorsan.

L'HOMME CAPABLE.

SCENE I.

CHARLES, ET UN PEU APRÈS VINCENT.

CHARLES.

La drôle de chose que les maîtres! ça n'est jamais content. Monsieur est riche; il avait une bonne maison, quatre domestiques sans me compter; ce n'est pas assez, il faut encore qu'il ait une place. Il devrait être défendu d'être aussi intéressé que ça. S'il m'augmentait mes gages au moins.

VINCENT.

J'avais entendu du bruit dans ce cabinet; je croyais que monsieur était descendu, et je lui apportais ses lettres et la liste des personnes qui sont venues pour lui rendre visite hier au soir.

CHARLES.

Donnez-la-moi, monsieur Vincent, je vais la mettre sur son bureau. Ah mon Dieu! que de noms! Depuis trois semaines que monsieur est en place, il a fait bien des amis.

VINCENT.

Ce sont toutes les mêmes personnes qui venaient du temps de son prédécesseur. Il y a dans Paris des voitures qui sont si accoutumées à s'arrêter à la porte de l'administration tel ou tel jour de la semaine, qu'on pourrait les écrire d'avance.

CHARLES.

Vous devez connaître tout cela, vous qui êtes si ancien dans l'hôtel.

VINCENT.

Quinze ans; une partie comme concierge, et l'autre en qualité de garçon de bureau attaché au cabinet particulier. Je pourrais me faire appeler huissier, si je voulais; mais j'ai tant vu de changemens ici, que je ne veux pas m'accoutumer à la gloriole; c'est se préparer des regrets pour le temps où on n'est plus rien.

CHARLES.

Vous serez toujours ce que vous êtes. Qui est-ce qui vous déplacerait?

VINCENT.

Eh mon Dieu! est-ce qu'on sait? Aujourd'hui tout le monde a envie de tout.

CHARLES.

Vous devez être contrarié quand vous changez de maître.

VINCENT.

A bien parler, je n'ai pas de maître; je ne tiens qu'à la maison; je ne tiens pas aux personnes. Au contraire même, les mutations me rapportent toujours quelque chose. J'aide au déménagement de celui qui s'en va, j'aide à l'emménagement de celui qui le remplace, et c'est un bon moment.

CHARLES.

Voilà tout ce que vous y voyez.

VINCENT.

Pardonnez-moi. Par exemple, nous avons beaucoup perdu en perdant le prédécesseur de votre maître; c'était un homme excellent; mais je crois que nous avons beaucoup gagné à avoir votre maître pour son successeur.

CHARLES.

Certainement, pour l'esprit, monsieur n'a pas son pareil. Tout ce qu'il a manqué de faire est inconcevable. Enfin, avant qu'il eût cette place, il trouvait que tout allait en dépit du bon sens; hé bien, en moins de trois jours, ce n'était plus de même; et il paraît qu'à présent on est assez content. Vous n'entendez plus personne se plaindre.

VINCENT.

Non.

CHARLES.

Vous voyez bien.

VINCENT.

Je l'ai jugé du premier coup d'œil, et je le dis à ma femme : « Tiens, que je lui dis, je crois que notre nouvel administrateur n'est pas un manchot. Il a l'air d'avoir de la tête. »

CHARLES.

C'est vrai qu'il a cet air-là.

VINCENT.

J'en ai tant vu, que je m'y connais. Je crois l'entendre. Au revoir, monsieur Charles.

(Il sort.)

SCÈNE II.

M. DORSAN EN ROBE DE CHAMBRE, CHARLES.

M. DORSAN.

Charles, vous chercherez mon maître-d'hôtel, et vous lui direz de venir me parler.

CHARLES.

Monsieur, je viens de le voir sortir.

M. DORSAN.

Hé bien, aussitôt qu'il sera rentré.

CHARLES.

Oui, monsieur.

M. DORSAN.

Je veux à présent être habillé dès le matin. Vous m'apporterez un habit.

CHARLES.

Un habit noir?

M. DORSAN.

Noir ou bleu, c'est indifférent. Non, vous avez raison, un habit noir.

(Charles sort.)

M. DORSAN.

C'est quelque chose que d'être en place; cela oblige à bien des devoirs. (Il prend la liste des visites.) Je ne vois pas le nom de Merilly sur cette liste. C'est inouï. Un homme que je pouvais me croire dévoué, et qui est devenu invisible pour moi, du moment que j'ai obtenu cette administration. Ce n'est pas de l'envie.... ce serait par trop ridicule. Il a assez de bon sens pour se rendre justice. Il attend peut-être que je fasse la première démarche. (Il sourit.) On ne sait pas tout ce qui peut passer par la tête des hommes.

CHARLES, apportant un habit.

Monsieur, voici votre habit.

M. DORSAN, passant son habit.

Ah! Charles, j'ai oublié de vous dire que si quelqu'un s'adressait à vous pour être introduit auprès de moi, vous ne deviez pas vous y

prêter.... Sous aucun prétexte, entendez-vous? J'ai des jours d'audience, on n'a qu'à s'y trouver.

CHARLES.

Oui, monsieur.

M. DORSAN.

D'ailleurs, jusqu'à ce que tout marche ici comme je le veux, j'aurai assez d'occupations. J'ai encore passé la nuit à travailler.

CHARLES.

Il ne faut pourtant pas que monsieur se rende malade pour une place.

M. DORSAN.

Mon sacrifice est décidé, il faut qu'il s'accomplisse.

CHARLES.

Toutes les personnes à qui je parle de monsieur ne reviennent pas de leur étonnement. Travailler toute la journée, et passer encore une partie des nuits! Ça ne s'est jamais vu.

M. DORSAN.

N'oubliez pas mon maître-d'hôtel.

CHARLES.

Non, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DORSAN, SEUL D'ABORD, ET UN PEU APRÈS VINCENT

M. DORSAN.

D'après la dépense qu'il me fait faire, ce drôle-là me ruinerait en six mois. Ne pouvant plus me mêler aussi directement de ma maison, étant tenu d'ailleurs à plus de représentation, j'avais cru devoir prendre un maître-d'hôtel; mais qu'il aille au diable!... Je le chasse dès aujourd'hui. (A Vincent qui lui remet un petit carré de papier.) Qu'est-ce que c'est que cela?

VINCENT.

C'est madame qui demande à parler à monsieur, et qui a écrit son nom comme les autres.

M. DORSAN.

Madame! Quelle madame? Est-ce ma femme?

VINCENT.

Oui, monsieur; c'est l'épouse de monsieur.

(Vincent sort.)

SCENE IV.

MONSIEUR ET MADAME DORSAN.

MADAME DORSAN.

Vous voyez, mon ami, que je me soumets à la règle que vous avez établie.

M. DORSAN.

Vous êtes si soumise!

MADAME DORSAN.

Vous me réduisez à la nécessité de vous demander des audiences; je ne vous vois plus! Vous dînez tous les jours en ville; vous vous couchez en rentrant; vous vous levez fort tard....

M. DORSAN.

Qu'avez-vous à me dire?

MADAME DORSAN.

Je venais vous rappeler que nous allons ce soir au bal.

M. DORSAN.

Au bal!

MADAME DORSAN.

Chez monsieur de Merilly.

M. DORSAN.

Vous plaisantez sans doute?

MADAME DORSAN.

Pourquoi me dites-vous cela?

M. DORSAN.

D'abord, un homme dans ma position ne doit pas se montrer au bal.

MADAME DORSAN.

Un homme dans votre position, au contraire, peut se montrer partout. Il serait plaisant qu'on n'obtînt des places que pour se cacher.

M. DORSAN.

Et quant à Merilly, vous savez comme il se conduit avec moi.

MADAME DORSAN.

Vous lui trouvez des torts; à mon avis, c'est vous qui en avez avec lui. Entre deux amis, c'est à celui qui s'élève à faire la première visite.

M. DORSAN.

Voilà une étiquette que je ne connaissais pas.

MADAME DORSAN.

Le bon goût l'indique.

M. DORSAN.

Je ne croyais pas monsieur de Merilly aussi susceptible.

MADAME DORSAN.

C'est vous qui l'êtes en refusant d'aller chez lui.

M. DORSAN.

Ainsi, le premier soin d'un homme à qui le gouvernement confie une administration aussi importante que celle dont je suis chargé, serait d'aller perdre son temps auprès de toutes les personnes qui se prétendent ses amis ?

MADAME DORSAN.

Le premier soin d'un homme qui obtient une place est de penser au moment où il la perdra. Je ne me laisse point éblouir ; je sais comme tout cela est fragile ; et je serais très-fâchée de vous voir rompre avec tout le monde parce que vous avez changé de position.

M. DORSAN.

Vous n'espérez pas me tracer un plan de conduite ?

MADAME DORSAN.

Non ; mais réformer celui que vous vous êtes fait.

M. DORSAN.

Et c'est par un bal que vous voulez commencer cette réforme ?

MADAME DORSAN.

C'est par un bal.

M. DORSAN.

Je crois que vous échouerez.

MADAME DORSAN.

Peut-être.

M. DORSAN.

Vous savez que j'ai du caractère.

MADAME DORSAN.

Beaucoup; mais je sais aussi que vous avez un bon caractère, et que les honneurs ne vous ont point encore tellement changé que je ne puisse trouver moyen de vous fléchir.

M. DORSAN.

Quand j'ai arrêté quelque chose...

MADAME DORSAN.

Vous n'avez pas encore arrêté celle-là, mon ami. Quoi que j'en dise, j'ai bien aussi mon petit coin de vanité, et je vous avouerai naïvement que j'aimerais à me présenter avec vous au milieu d'une société nombreuse, et à jouir de votre triomphe.

M. DORSAN.

Est-ce que Merilly m'aurait préparé une fête?

MADAME DORSAN.

Non: il a trop bon goût pour cela; mais un homme en place, que l'on sait obligeant, est toujours si bien reçu! A votre nom, tous les yeux se fixeront sur vous; on vous saura gré de quitter

un instant de graves occupations pour vous trouver au milieu de vos amis. Vous croyez bien que beaucoup de personnes se seront fait inviter dans l'espoir de vous rencontrer. Pendant que les hommes chercheront tous les moyens de vous approcher, leurs femmes, leurs parentes, leurs amies, s'établiront auprès de moi. Un pareil empressement ne flatterait que mon amour-propre, si je n'étais obligée de convenir moi-même qu'en s'adressant à un homme de mérite, il me paraît suffisamment justifié.

M. DORSAN.

C'est ce soir ce bal?

MADAME DORSAN.

Oui.

M. DORSAN.

Et Merilly s'est borné à une simple invitation?

MADAME DORSAN.

Sa femme est venue me la faire il y a plus de huit jours, et m'a encore écrit ce matin.

M. DORSAN.

Vous ne me disiez pas cela.

MADAME DORSAN.

Je vous en ai parlé, mais vous l'avez oublié.

M. DORSAN.

J'ai tant d'affaires dans la tête!

MADAME DORSAN.

Vous viendrez, n'est-il pas vrai? Vous ne pouvez pas me refuser un plaisir aussi raisonnable.

M. DORSAN.

Raisonnable! C'est un pur enfantillage. Oui, j'irai.

MADAME DORSAN.

Je vous laisse, et m'en vais très-satisfaite de l'audience que vous avez bien voulu m'accorder.

(Elle fait une grande révérence, et s'en va en riant.)

SCÈNE V.

M. DORSAN seul.

Les femmes sont toutes de même; elles ne s'arrêtent jamais qu'à la superficie. Madame Dorsan n'est pas folle assurément; hé bien, elle ne voit dans ma place que l'occasion de jouer un rôle de quelques instans dans un salon. Il a bien fallu la satisfaire.

SCENE VI.

M. DORSAN, VINCENT. M. TIMORÉ.

VINCENT.

Monsieur Timoré demande s'il peut entrer.

M. DORSAN, prenant des lettres qui sont sur son bureau.

Sans doute. (Monsieur Timoré entre en faisant plusieurs salutations. Vincent s'en va.) Bonjour, monsieur Timoré. Je suis à vous dans un instant. (Il parcourt ses lettres.) Asseyez-vous donc.

M. TIMORÉ.

Ne faites pas attention, monsieur, je vous prie.

(Il s'assied.)

M. DORSAN, toujours occupé de ses lettres.

Qu'est-ce que vous apportez là, monsieur Timoré?

M. TIMORÉ.

C'est le travail que monsieur m'a demandé sur une nouvelle organisation de ses bureaux.

M. DORSAN, même jeu.

Déjà! Vous êtes expéditif. Vous êtes-vous bien rappelé notre conversation?

M. TIMORÉ.

Je crois que oui.

M. DORSAN, *même jeu.*

Vous supprimez une division.

M. TIMORÉ.

Comme vous me l'avez prescrit.

M. DORSAN.

Assurément. La multiplicité des rouages ne cause que de l'embarras et de la dépense, et le premier mérite d'un administrateur doit être l'économie. Ne pensez-vous pas comme moi?

M. TIMORÉ.

Il est sûr que tant que l'économie ne va qu'à supprimer des commis, sans toucher aux appointemens de ceux qui restent en exercice...

M. DORSAN.

Au contraire, il faut donner à ceux-là des gratifications pour les encourager; car c'est encore de l'économie.

M. TIMORÉ.

De cette façon, je suis de l'avis de monsieur, si j'ose me permettre de le dire. Moins de commis, mieux payés.

M. DORSAN.

A combien se monte cette suppression?

M. TIMORÉ.

A vingt-neuf.

M. DORSAN.

C'est bien peu.

M. TIMORÉ.

Vous verrez la liste que j'en ai dressée.

M. DORSAN.

Et se trouve-t-il des travailleurs dans ces vingt-neuf?

M. TIMORÉ.

Aucun. Ce sont presque tous des jeunes gens qui ne sont ici qu'en attendant mieux.

M. DORSAN.

Fort bien. Voilà ma conscience en repos. Non pas que je me fusse relâché de mes principes, quand cela se serait trouvé autrement ; je veux une réforme, et rien n'aurait pu m'en faire départir. Mais vraiment, il est bien honteux que les administrations ne servent que de pis-aller à une foule de fainéans, qui viennent y perdre le peu de capacité qu'ils auraient eu s'ils n'avaient pas trouvé cette ressource. (Il décachète une lettre qu'il lit bas.) Qu'est-ce que c'est que monsieur Joliet ou Joliot qu'on me recommande dans cette lettre?

M. TIMORÉ.

Dès qu'il est recommandé à monsieur...

M. DORSAN.

Ah! c'est égal; les recommandations ne me font rien. Je vous dirai même que j'ai de la méfiance contre les gens qui se font recommander.

M. TIMORÉ.

Monsieur Joliot est un écervelé, qui ne travaille ici que pour les théâtres, et qui est incapable de faire seulement un accusé de réception un peu distingué.

M. DORSAN.

Le supprimez-vous ?

M. TIMORÉ.

Mais, oui.

M. DORSAN.

C'est bon. (Continuant de lire la même lettre,) Ah! diable, il a été placé par le ministre. Il a donc quelque talent.? Avez-vous lu ses comédies ?

M. TIMORÉ.

Je ne me connais guère à cela.

M. DORSAN.

On vous aura trompé sur son compte. Je le verrai. (Il prend une autre lettre.) Encore une recommandation! Monsieur Neirot..

M. TIMORÉ.

Oh! pour celui-ci, je puis vous certifier que c'est un sujet tout-à-fait nul.

M. DORSAN.

Est-ce que vous le renvoyez aussi ?

M. TIMORÉ.

Il est de la division.

M. DORSAN.

C'est donc un fait exprès? Le neveu d'un député!

M. TIMORÉ.

Je ferai observer à monsieur que l'on ne peut pas supprimer et conserver.

M. DORSAN.

A la bonne heure; mais cependant il faut de la mesure. J'ai aussi un jeune homme auquel je m'intéresse particulièrement; il a dessiné pour ma nièce un bouquet de fleurs plein de goût; je dois avoir son nom sur mon agenda. Je parie qu'il sera encore de la fatale division.

(Il cherche dans son agenda.)

M. TIMORÉ.

Ce ne peut être que monsieur Deschamps; nous n'avons que lui qui dessine.

M. DORSAN.

En effet, c'est monsieur Deschamps. Hé bien?

M. TIMORÉ.

Je ne sais plus que dire. C'est vrai que c'est comme un fait exprès. Mais cela ne devrait pas étonner monsieur. On n'avait créé cette division que pour y placer des jeunes gens très-protégés, qui peuvent avoir tous les talens, excepté celui qu'il faut pour travailler.

M. DORSAN.

Allons, allons, c'est de la partialité.

M. TIMORÉ.

Je vous assure, monsieur, que je n'en mets pas.

M. DORSAN.

Vous ne voyez que votre affaire, et c'est bien pour vous. Cependant, vous devez comprendre que moi, je dois m'élever à des considérations plus générales. Tel homme qui n'a pas d'aptitude à un emploi peut en avoir à un autre.... Voyons votre travail.

M. TIMORÉ, lui donnant un cahier de papier

Le voici. Monsieur y verra toutes les idées qu'il m'a fait l'honneur de me transmettre.

M. DORSAN, lisant.

Le début est très-clair.... Bien.... A merveille.... C'est d'une précision admirable.... Bravo!... Vous n'avez rien oublié... Ce sont là toutes mes observations... Je craignais que vous n'y missiez du vôtre. J'ai tant de conséquence dans l'esprit, mes idées sont tellement enchaînées, qu'on ne pourrait que les affaiblir en y ajoutant la moindre chose... Je n'ai pas ce reproche à vous faire... Ah! voici la fatale liste... C'est tout simple... Vous avez dû vous y prendre ainsi. Ce sera à moi à faire les excep-

tions que je trouverai convenables . . . Monsieur Timoré, on m'avait beaucoup parlé de votre mérite; mais ce que je vois surpasse ce que je pouvais imaginer... A présent que je puis vous apprécier, et que je rends à votre travail toute la justice qui lui est due (lui rendant le cahier), dites-moi, ne pourriez-vous pas le faire autrement ?

M. TIMORÉ, étonné.

Autrement!

M. DORSAN.

Oui. C'est cela, et pourtant ce n'est pas cela. Je ne sais si je pourrai me faire comprendre.

M. TIMORÉ.

Monsieur. . . .

M. DORSAN.

Je suis un administrateur comme vous n'en avez pas vu beaucoup. J'ai une grande rigidité de caractère, et une extrême bonté dans l'esprit; c'est-à-dire qu'inflexible pour les choses, je tâche autant que possible de ne pas froisser les personnes. Vous entendez. Réformer les abus de quelque nature qu'ils soient, porter mes regards sur tous les détails de mon administration, c'est mon devoir, et je le remplirai. Rien ne me sera inconnu ; rien ne se fera que par mes ordres,

et je serai de la dernière rigueur pour la moindre infraction. Mais vous-même ne seriez-vous pas le premier à me blâmer si j'abjurais toute commisération à l'égard de malheureux pères de famille dont le sort m'est confié?

M. TIMORÉ.

Il n'y a pas un père de famille dans tous les commis que vous supprimez.

M. DORSAN.

Vous n'en savez rien.

M. TIMORÉ.

Vous avez eu cependant la bonté d'approuver ce que j'avais fait.

M. DORSAN.

Je l'approuve encore. Mais je vous répète: c'est cela, et ce n'est pas cela. C'est cela pour les choses; et je ne puis pas dire, c'est cela pour les personnes. Voyez. Faites une refonte; prenez un terme moyen; mais pas de proscription en masse.

M. TIMORÉ.

Si je savais....

M. DORSAN.

Vous en savez plus qu'il ne faut.

M. TIMORÉ.

Je crains...

M. DORSAN.

Vous avez tort.

M. TIMORÉ.

Je désirerais que monsieur voulût bien me dire...

M. DORSAN.

Mais je ne fais que cela.

M. TIMORÉ.

Vous voulez donc conserver tout le monde?

M. DORSAN.

Vous tombez d'un extrême dans un autre.

M. TIMORÉ.

C'est qu'il est difficile....

M. DORSAN.

Combien y a-t-il de temps que cette administration existe comme elle est?

M. TIMORÉ.

Douze ans.

M. DORSAN.

Comme elle est?

M. TIMORÉ

Sans aucun changement.

M. DORSAN.

Vous voyez donc bien qu'elle n'est pas si mal organisée.

M. TIMORÉ.

Je ne m'en suis jamais plaint.

M. DORSAN.

Voilà où je voulais en venir. Vous ne devez plus être embarrassé, je pense. C'est qu'il serait si pénible de se tromper en voulant faire mieux. Le public à présent se mêle de tout; et vingt-neuf mécontens qui iraient clabauder eux, et leur famille dans tous les coins de Paris, cela ferait le plus mauvais effet du monde. C'est à quoi il faut réfléchir. Comprenez-vous?

M. TIMORÉ, toujours dans l'étonnement.

Oui, monsieur.

M. DORSAN.

Vous pouvez me faire un rapport plus succinct que celui que je vous rends, où vous ne comprendrez que les abus matériels, palpables, qu'il est impossible de tolérer.

M. TIMORÉ.

Mais des commis que l'on paie, et qui ne font rien, sont pourtant une espèce d'abus.

M. DORSAN.

J'en conviens; mais cet abus n'est pas spécial à cette administration-ci; il existe partout où il y a des commis. Il faut donc chercher à l'extirper presque insensiblement, au lieu de trancher dans le vif comme vous vouliez faire. Il me semble que je ne puis pas mieux m'expliquer.

Je ne sais à qui vous avez eu affaire avant moi, si vous ne pouvez pas me comprendre.

M. TIMORÉ.

Je vais essayer une nouvelle rédaction.

M. DORSAN, le reconduisant.

Vous vous en tirerez le mieux du monde. Il ne faut pas s'effrayer comme vous faites. Mais surtout rappelez-vous bien ma distinction des hommes et des choses. Beaucoup de circonspection, et un grand laisser-aller. Voilà mes deux points.

M. TIMORÉ.

Je verrai.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. DORSAN SEUL.

Je ne connais rien de dur comme la tête d'un vieux commis. Sortez-le de sa routine, il ne sait plus où il en est. Il est vrai que mes vues administratives ne sont pas à la portée de tout le monde. Pourquoi? Parce qu'elles sont simples, et que ce qui est simple est ce que l'on comprend le moins aujourd'hui.

SCENE VIII.

M. DORSAN, M. DE MERILLY.

M. DORSAN.

Eh! c'est ce cher Merilly. Que je suis content de le voir!

M. DE MERILLY.

En vérité? On disait pourtant que nous étions brouillés, et que vous ne vouliez pas venir au bal chez moi.

M. DORSAN.

C'est madame Dorsan qui vous a dit cela. Mais doit-on écouter les femmes? Depuis que je suis en place surtout, je m'amuse à la tourmenter sur des misères, afin de lui ôter l'idée de chercher à m'influencer sur les choses importantes. Voilà tout.

M. DE MERILLY.

Je conçois cela, et cette explication me suffit. Mais comment vous trouvez-vous de votre nouvelle position?

M. DORSAN, *négligemment*.

Je commence à m'y accoutumer. J'ai toujours aimé le travail, vous le savez; le désœuvrement où je vivais m'était insupportable. Il faut bien

d'ailleurs qu'un homme cherche à se rendre utile à son pays.

M. DE MERILLY.

Sans doute, pourvu cependant que vos opinions politiques n'en souffrent pas.... Les places sont un terrible écueil.

M. DORSAN.

Pas pour moi, soyez tranquille. Mes opinions! Mes opinions sont dans mon sang; elles sont indépendantes de ma volonté; et je suis si loin d'être influencé dans mes opinions par aucun entêtement, par aucun intérêt personnel, que si demain j'en trouvais de meilleures, je les adopterais aussitôt.

M. DE MERILLY.

Alors, que pensez-vous de la dernière loi qu'ils viennent de rendre?

M. DORSAN.

Ah! mon cher, depuis que je suis devenu homme public, je m'occupe très-peu de politique, voyez-vous. Je n'ai pas le temps. Et puis, pour moi, une loi de plus, une loi de moins, me paraît une chose fort indifférente. Ce ne sont vraiment que des détails, et je considère les affaires de plus haut. Qu'est-ce qu'une loi, entre nous? Une vétille qui donne beaucoup de peine à faire, et qui ne sert souvent à rien quand elle

est faite.... C'est l'ensemble que je cherche à saisir. En matière de gouvernement, comme dit Sancho Pança, il ne s'agit que de bien enfourner, et malheureusement je crains que nous n'ayons mal enfourné. Il n'y avait qu'une chose à faire dès le commencement; par exemple, tout-à-fait dès le commencement, il suffisait de former un faisceau de toutes les volontés, de tous les désirs, de toutes les espérances; de rallier tous les Français sous la même bannière. Alors, ce système représentatif que l'on trouve si difficile à faire marcher, aurait été comme sur des roulettes.... Vous ne me croyez pas?

M. DE MERILLY, souriant.

Si fait, vraiment.

M. DORSAN.

Vous devez vous rappeler que je n'ai jamais dit autre chose quand je n'étais qu'un homme privé; hé bien, je le répète encore.

M. DE MERILLY.

Mais, que faire à présent qu'on a laissé former une opposition?

M. DORSAN.

Pourquoi l'avoir laissé former? Où était la nécessité?

M. DE MERILLY.

Enfin, elle existe. On ne peut plus l'empêcher.

M. DORSAN, de l'air le plus important.

On ne peut plus l'empêcher! .... On peut la paralyser au moins, la rendre nulle, tout-à-fait nulle.

M. DE MERILLY.

Comment cela?

M. DORSAN.

Rien n'est si aisé; je dis plus, rien n'est si facile. Vous êtes un homme de sens, vous, Merilly; vous allez voir. Nous avons une opposition, n'est-il pas vrai? Elle est gênante, elle contrarie le gouvernement... Hé bien, mais que le gouvernement fasse l'opposition.... (D'un air de supériorité.) Ah!... je vous demande un peu ce que deviennent aussitôt les récalcitrans, et tous ceux qui ne cherchent qu'à mettre des bâtons dans les roues.... C'est le gouvernement qui fait l'opposition lui-même!.... Savez-vous que cela devient fort embarrassant pour eux?

M. DE MERILLY.

Mais prenez-donc garde...

M. DORSAN.

A quoi?... Dès que l'opposition est faite par le gouvernement.

M. DE MERILLY.

Vous avez raison.

M. DORSAN.

En partant d'un point comme celui-là, les conséquences se déduisent tout naturellement. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne daigne seulement pas en faire l'essai; et, certes, on ne peut pas en prétendre cause d'ignorance, car je n'ai pas mis la lumière sous le boisseau ; je n'ai qu'un cri là-dessus.... On se contente de rire; c'est beaucoup plus commode. Je vous avouerai que cette insouciance générale est une des causes qui font que je crains d'aller dans le monde.

M. DE MERILLY.

Venez ce soir chez moi ; vous n'y trouverez que des gens qui pensent comme vous.

M. DORSAN.

Je ne suis pas embarrassé de trouver des gens qui pensent comme moi. C'est tout le monde ; mais on ne veut pas en convenir. Voilà ce qui met tant d'aigreur dans les discussions. Comment parvenir à convaincre des gens qui ne sont pas de bonne foi ? On s'échauffe, on perd la tête, et l'on finit par dire des bêtises, de véritables bêtises. Cela m'est arrivé, à moi.

M. DE MERILLY.

Bah !

M. DORSAN.

En vérité.

(Vincent paraît.)

M. DE MERILLY.

Voici quelqu'un qui vous demande. A ce soir.

(Il s'en va.)

SCÈNE IX.

M. DORSAN, VINCENT.

M. DORSAN, à Vincent.

Que me voulez-vous?

VINCENT.

Monsieur, c'est le maître-d'hôtel.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DORSAN, LEGRIS.

LEGRIS.

Monsieur m'a demandé?

M. DORSAN.

Combien y a-t-il de temps que vous êtes chez moi?

LEGRIS.

Je finis le premier mois.

M. DORSAN.

Vous n'en commencerez pas un second.

LEGRIS.

Monsieur me donne mon congé?

M. DORSAN.

Oui.

LEGRIS.

Monsieur voudrait-il me dire au moins en quoi mon service lui a déplu?

M. DORSAN.

Vous ne vous en doutez pas?

LEGRIS.

J'ai beau chercher...

M. DORSAN.

Hé bien, je vais vous le dire. C'est qu'il est impossible de voir des comptes aussi exagérés que les vôtres; que votre dépense est portée au double de ce qu'elle devrait être; qu'il y a entre vous et les fournisseurs de ma maison une connivence si manifeste, que si je voulais user de justice je les traiterais, eux et vous, avec la dernière sévérité.

LEGRIS.

En vérité, je n'en reviens pas.

M. DORSAN.

Vous ne me connaissez pas, monsieur Legris; vous ne savez pas qu'il est difficile de me rendre dupe. Vous avez cru qu'accablé d'affaires importantes, je n'aurais pas le loisir de m'occuper de celles de ma maison; vous vous êtes trompé. Graces au Ciel, je puis suffire à tout.

LEGRIS.

Si monsieur permettait...

M. DORSAN.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous permette? de me ruiner. Vous en preniez bien le chemin sans ma permission. Je ne donne qu'un dîner par semaine, et, à la dépense que vous me faites faire, je pourrais tenir table ouverte. Le désordre qui règne chez moi passe tout ce que l'on peut dire.

LEGRIS, d'un ton patelin.

Mais, monsieur, qui le sait mieux que moi? Puisque monsieur me parle avec tant de confiance, je puis lui avouer que le désordre dont il se plaint est encore beaucoup plus grand qu'il ne pense. J'avais intention de le dire à monsieur, et, si je fusse resté ici, il aurait fallu nécessairement que cela allât autrement.

M. DORSAN.

Qu'aviez-vous l'intention de me dire?

LEGRIS.

En général, dans les maisons, on n'aime guère ceux qui veulent rétablir l'ordre, et l'on fait tant qu'on parvient à échauffer les oreilles des maîtres, et que ce sont les innocens qui pâtissent.

M. DORSAN.

Personne ne m'a échauffé les oreilles.

LEGRIS.

Comme monsieur disait tout à l'heure que je m'entendais avec les fournisseurs! Est-ce moi qui les ai choisis? Ce sont les mêmes qui avaient l'honneur de servir monsieur avant que j'entrasse chez lui. Je n'ai pas placé non plus un seul domestique dans la maison; et ils savent bien me dire qu'ils sont plus anciens que moi. Certainement je n'aurais pas donné à monsieur un cuisinier qui a un ménage en ville, s'il n'en a qu'un, ni un cocher qui fait déjeuner tous ses camarades ici, et qui connaît tout Paris. De ce train-là, il n'est pas étonnant que la dépense aille vite.

M. DORSAN.

Pourquoi vous ai-je pris, si ce n'est pour empêcher cela?

LEGRIS.

Mon Dieu! monsieur, on est bien embarrassé.

On sait que monsieur est bon, qu'il aime tout son monde; on craint de passer pour un flatteur qui veut faire sa cour aux dépens des autres. J'attendais que monsieur eût pu m'apprécier pour me permettre de lui parler. Si monsieur me connaissait, il saurait que rien ne me déplaît comme de voir abuser de la bonté des maîtres.

M. DORSAN.

Asseyez-vous donc. Rien n'est fatigant comme de lever la tête pour parler à quelqu'un. (Legris s'assied avec empressement.) De sorte que vous n'êtes pas maître ici ?

LEGRIS.

Pas le moins du monde.

M. DORSAN.

De qui avez-vous à vous plaindre particulièrement?

LEGRIS.

Je prendrai la liberté de répéter à monsieur qu'une maison ne peut bien aller qu'autant que le maître-d'hôtel a placé à peu près tous les domestiques

M. DORSAN.

Je conçois cela.

LEGRIS.

Monsieur est trop juste pour me rendre res-

ponsable du tort que lui font des gens qui ne veulent pas me reconnaître pour leur chef.

M. DORSAN.

Vous vous y êtes peut-être mal pris.

LEGRIS.

Je puis affirmer à monsieur que j'ai suivi de point en point les instructions qu'il m'avait données.

M. DORSAN.

Et mes instructions n'ont servi à rien?

LEGRIS.

A rien. Je voudrais que monsieur eût pu en être témoin par lui-même.

M DORSAN.

Il n'y a qu'à les renvoyer tous.

LEGRIS.

Je suis trop franc, moi, monsieur; c'est mon malheur. Je leur disais : « Comment pouvez-vous vous conduire comme vous faites dans une maison aussi honorable, avec un maître qui est le roi des hommes? » Pardon, monsieur, mais il faut leur parler leur langage.

M. DORSAN.

Il ne s'agit plus de leur parler, il faut les mettre à la porte.

LEGRIS.

Ils répondaient à cela qu'ils savaient mieux que moi ce qu'ils avaient à faire.

M. DORSAN.

Chassez-les tout de suite.

LEGRIS.

Si en faisant un dernier effort cependant....

M. DORSAN.

Monsieur Legris, quand je commande, je veux être obéi.

LEGRIS.

Monsieur le sera.

M. DORSAN.

Cherchez dès aujourd'hui; je vous donne toute ma confiance. Vous entendez.

LEGRIS.

C'est beaucoup d'honneur pour moi.

M. DORSAN.

Ce que vous ferez sera bien fait. Domestiques, fournisseurs, vous changerez tout, à votre fantaisie.

LEGRIS.

Je tâcherai que monsieur soit content.

M. DORSAN.

Surtout pas de pitié pour les fripons.

LEGRIS.

Je ne les aime pas plus que monsieur.

M. DORSAN.

Je ne veux avoir affaire qu'à vous seul.

LEGRIS.

Monsieur, je suis comblé.

M. DORSAN.

Et que tout ici dépende de vous.... excepté pourtant la femme de chambre de madame et la bonne de mes enfans, deux personnes dont je fais le plus grand cas; Charles aussi qui est un excellent sujet; et cet imbécille de Laurent auquel je suis accoutumé.

LEGRIS.

Il n'y a rien, d'ailleurs, à dire contre eux.

M. DORSAN.

Voilà qui est convenu. Emportez dans votre chambre les mémoires de ces coquins de fournisseurs, et révisez-les avec la plus stricte attention. Je vais passer chez moi, où vous me les apporterez. (A part en s'en allant.) Etre à la fois homme public et homme privé, c'est trop.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LEGRIS seul.

(Il rit.) Ah, ah, ah. Effrayez-vous donc après cela. N'aurait-on pas dit que je n'avais plus qu'à me jeter à l'eau ? Le cher homme ! combien il y en a de ce modèle :

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

Nota. J'ai oublié de faire une observation nécessaire pour la mise en scène de la plupart de ces proverbes. Il faut toujours convenir qu'un côté du théâtre communique à l'intérieur de l'appartement, et l'autre côté à l'extérieur; par exemple, dans *l'Homme Capable,* Vincent, madame Dorsan, monsieur Timoré et Legris entrent par la porte extérieure : les autres personnages par la porte qui communique à l'intérieur.

LES PROPOS,

OU

ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE ET SON PÈRE.

PERSONNAGES.

FLORBEL.
BLAISE, jardinier de Florbel.
JEANNETTE, servante.
MADAME BONBEC.
UN AVOCAT.

La scène se passe dans une petite ville.

Le théâtre représente un jardin. Il y a une table et deux chaises.

LES PROPOS.

SCÈNE I.

FLORBEL seul, un livre à la main.

Ne rien faire, un beau jardin, quelques amis et de bons livres, voilà le bonheur pour quiconque sait en jouir. En vérité cette maison me paraît charmante; et puisqu'elle m'appartient par le plus singulier événement du monde, j'ai bien envie de m'y fixer, de quitter les devoirs, les honneurs, les affaires, d'y vivre indépendant, et de réaliser enfin mes anciens projets de retraite. Mais que dira-t-on à Paris de cette résolution? Singulière faiblesse de mon caractère! Je me jetterais au milieu du feu sans frémir, je puis braver tous les dangers, je résisterais à l'ennemi le plus puissant, pourvu qu'il fût à découvert, et le moindre propos, la moindre interprétation de ma conduite me jettent dans une agitation mortelle. O mon pauvre La Fontaine! j'admire ton talent; mais, quelque grand qu'il soit, il ne me corrigera jamais

Je lisais encore tout à l'heure sa charmante fable du Meunier, son fils et l'âne; quelle fertilité d'invention! quelle richesse de détails! C'est un événement bien simple qu'un meunier et son fils qui vont vendre leur âne à la foire... Hé bien, dans le récit de cet événement, toutes les scènes de la vie sont retracées. Quelle vérité dans ce vers:

On ne peut contenter tout le monde et son père !

Le meunier et son fils s'avisent de porter leur âne, afin qu'il soit plus frais en arrivant à la foire; on se moque d'eux. Ils mettent l'âne sur pied, le meunier monte dessus; on se moque de lui de ce qu'il laisse aller son fils à pied. Il descend et fait monter son fils; on se moque encore, et l'on murmure de ce qu'un vieillard va à pied, tandis qu'un jeune homme chemine si à son aise; enfin, ils montent tous les deux sur l'âne, nouvelle moquerie; car il faut toujours en venir à ce vers si plein de sens:

On ne peut contenter tout le monde et son père.

Mais ce qui me paraît charmant surtout, c'est le moment où le vieillard se fâche:

Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête : il le fit, et fit bien.

Sans doute il fit bien; mais ce bonhomme avait plus de caractère que moi, et c'est ce qui me désole. J'ai rendu autrefois un service fort important à un homme qui se trouvait compromis dans une affaire très-grave; il était innocent, et ce n'était de ma part qu'un sentiment de justice. Au bout de dix ans, cet homme meurt et s'avise de faire un testament par lequel il me laisse toute sa fortune. Cent mille écus! c'est quelque chose pour moi qui veux renoncer à tous mes autres avantages et vivre dans l'indépendance. Il est vrai que les parens veulent faire casser le testament, ce qui m'a obligé de venir ici pour soutenir mes droits. Cette maison fait partie de l'héritage, et je m'y établirai; on ne parlera pas de moi dans cette petite ville; ne me mêlant de rien, n'y faisant que du bien, que pourrait-on dire? D'ailleurs les mœurs des habitans m'ont paru fort douces. Il est vrai que je n'y suis que depuis bien peu de temps, et que n'ayant voulu rendre aucune visite avant la dé-

cision de mon procès qui se juge demain.... Mais j'aperçois le jardinier.

SCÈNE II.

FLORBEL, BLAISE.

BLAISE.

Tenez, monsieur, v'là de quoi vous divartir.

(Il lui donne plusieurs lettres.)

FLORBEL, ouvrant une lettre.

De Paris... lisons : « Vous êtes curieux, mon » ami, de savoir ce que l'on dit de votre absence » de Paris et de votre projet de retraite ? Pourquoi » chercher à me tromper ? Comment avez-vous » pu croire que la vérité ne parviendrait pas jus- » qu'à moi ? J'ai appris avec douleur que votre » prétendu projet de retraite était un exil (un » exil !), et que vous aviez fait beaucoup de dé- » marches qu'on blâme pour obtenir seulement » de choisir le lieu où l'on vous permettrait de » vous retirer. Jamais disgrace ne fut plus écla- » tante que la vôtre, et n'a inspiré moins d'in- » térêt. (C'est consolant !) Il est vrai que jusqu'à » présent tout cède au désir d'en connaître la » cause ; car bien qu'on ne doute pas que vous

» ne soyez un homme perdu, on en ignore les » véritables motifs. On en dit de si épouvanta- » bles, que les indifférens même refusent d'y » ajouter foi. Vos amis se taisent (les bons amis!) » par l'humiliation de ne pas en savoir davan- » tage sur ce sujet que les étrangers. Écrivez-moi » donc promptement la vérité, afin que je puisse » vous défendre.

» Est-il vrai qu'on vous ait ôté vos pensions et » toutes les marques d'honneur qui vous avaient » été accordées pour récompense de vos services » passés? Cela serait grave et vous enlèverait » tout espoir de retour.

» Au reste, il y a long-temps que je vous » avais prédit ce qui vous arrive. » (Le sot se vante de m'avoir prédit une chose qui n'existe pas!)

« Comptez que mon amitié sera toujours plus » forte que vos malheurs. »

Voilà une amitié sur laquelle je puis faire un grand fonds!

BLAISE.

Quoi que c'est donc, monsieur? on dirait quasi que c'te lettre vous baille du tintouin. Allais, allais, n'faut pas s'chagriner pour si peu; parguenne! oui, on aurait trop de besogne. Moi qui vous parle, vous pouvais vous informer,

jamais j'n'ai pris d'souci sur une lettre; d'abord, je n'sais pas lire.

FLORBEL.

C'est une raison.

BLAISE.

Ensuite personne ne m'écrit; mais c'n'est pas ça, c'est que je suis philosophe, et que je trouve que la lecture ne sert à rien. Vous qui lisais toute la journée, à quoi que ça vous avance? Savez-vous? Ça vous trouble la tête, et ça vous empêche de vous occuper; v'là tout.

FLORBEL.

Tu es un esprit fort.

BLAISE.

Quoi que c'est que tous ces gros livres que vous avais dans votre cabinet? C'est comme des lutrins! C'est-i intéressant? De quoi ça parle-t-il?

FLORBEL.

Ce sont des livres d'histoire.

BLAISE.

De quelle histoire?

FLORBEL.

C'est l'histoire de tous les peuples, depuis le commencement du monde.

BLAISE.

Ah! mon Dieu, quel commérage! Là, je vous

demande un peu si ça vous regarde. Les hommes sont fous, en vérité; i n'savent comment tuer le temps. Au lieu de vous inquiéter de c'qu'ont fait un tas de peuples depuis le commencement du monde, vous devriais ben plutôt vous informer de c'qu'on dit de vous dans c'te ville.

FLORBEL.

Est-ce qu'on parle de moi.

BLAISE.

C'est ce procès que vous avais qui fait qu'on jase. Est-ce que j'sais ce qu'ils disont là-dessus! Il paraît que c'est une mauvaise affaire, et que la justice pourrait ben s'en mêler.

FLORBEL.

Mais j'espère bien qu'elle s'en mêlera.

BLAISE.

Bah! vous espérais... Quoi! vous n'avais pas peur?

FLORBEL.

Peur.... De quoi?

BLAISE.

Est-ce que ce n'est pas vrai c'qu'on dit, que vous avais frusqué l'héritage de not' défunt maître, afin que ses héritiers n'héritiont point, et que ce fût vous qu'héritassiez? C'n'est pas l'embarras, on ajoute que ous aviais bon besoin de ça, et que, sans c't'héritage, vous étiais au mo-

ment d'être arrêté pour dettes, et que vous deviais surtout beaucoup de mois de nourrice.

FLORBEL.

Quel assemblage d'extravagances!

BLAISE.

On dit que ça ne fait rien. On est drôle dans c'te ville. On n'y est pas bête tout de même; mais c'est la ville aux paquets. Il y a ici des langues qui valont leur pesant d'or. C'te madame Bonbec, par exemple, la sœur de not' défunt maître, celle contre qui vous plaidais, monsieur sait bien; hé ben, c'te femme-là, alle a une émagination du diable; alle est vraiment charmante à entendre causer; alle va trouver des choses à quoi personne n'aurait jamais pensé. Alle suffirait, alle toute seule, pour entretenir la conversation de dix villes de province. Comment donc! alle a fait désalter plusieurs personnes de c'te ville-ci. Aussi tout le monde l'aime.... parce qu'on en a peur.

FLORBEL.

Que dit-elle de moi?

BLAISE.

Je n'en sais rien; mais en général toute la ville dit que votre nièce est une dégoisée, que vous avais été obligée de la mettre au couvent ici, parce qu'à Paris on n'en voulait plus nulle

part, et que si vous ne la mariais pas au fils de madame Bonbec, (il chante.) . . . tra la la, tra la la.

FLORBEL.

Après?

BLAISE.

Dame! monsieur, vous d'vais ben m'entendre. Une fille dégoisée c'est plus tôt mûre qu'une autre.

FLORBEL.

Ma nièce qui est un ange.

BLAISE.

Mais vous m'en faites trop dire aussi. J'ai peur d'vous faire du chagrin. Moi, quand une fois j'aime un quelqu'un, je ne peux rien lui cacher. Faudra qu' vot' avoucat ait une bonne tête, s'il se charge de répondre à tout. Vous avais ben fait d'l'amener de Paris toujours, car ceux d'ici disont partout qu'ils n'auraient pas voulu se mêler de vot' affaire; ils auraient craint pour leur réputation. C'est-i vrai que vous donnais au vôtre la moitié de l'héritage pour sa peine?

FLORBEL.

Quelle peste que ces gens-ci!

(Il tombe dans la rêverie.)

BLAISE, souriant.

Le v'là qui rêve. C'est-i donc genti à moi d'l'avoir mis dans c'tétat-là. V'là pourtant un homme d'esprit. Hé ben, moi qui passe pour une bête, j'li tourne la cervelle comme j'veux. Le pauvre cher homme! Il est ben tombé s'il a peur des propos. Il n'est pas au bout. Ça commence joliment.... Pourquoi se plaindrait-il? J'voudrais ben, moi, être aussi sous les langues; au lieu de m'affliger, ça m'divartirait comme un bienheureux; mais ça n'peut pas prendre; j'nons pas assez d'importance; ils aimont mieux s'attaquer à de gros monsieux. Y a plus à mordre.

FLORBEL.

Que fais-tu là? Laisse-moi.

BLAISE.

Oui, monsieur Florbel.

(Il sort en se frottant les mains.)

SCÈNE III.

FLORBEL, SEUL.

Je me plaignais de Paris; je croyais qu'il n'y avait que de grands intérêts qui pussent engager à interpréter les actions d'un homme; mais je

vois qu'il n'en est pas ainsi, et que si, à Paris, on scrute votre conduite publique, en province, c'est toujours dans votre conduite privée qu'on vous attaque : et c'est pis encore; car alors vous n'avez pas le succès pour vous justifier. Ce coquin de Blaise! Le chagrin qu'il me faisait lui causait du plaisir. Au fait, les gens de rien ne peuvent pas connaître combien il est cruel de se voir attaqué dans sa réputation. Heureuse, mille fois heureuse cette classe! on ne parle pas d'elle; et c'est, je crois, pour cela qu'elle est si gaie, malgré sa misère.

SCÈNE IV.

FLORBEL, L'AVOCAT.

FLORBEL.

Vous me voyez, monsieur, dans une perplexité cruelle.

L'AVOCAT.

Sur quel sujet?

FLORBEL.

Je suis plus indécis que jamais.

L'AVOCAT.

Encore une rechute. Je vous croyais guéri.

Votre pitié pour cette famille est un enfantillage. Ces gens-là sont fort à l'aise, et, au bout du compte, vous ne leur devez rien.

FLORBEL.

Ce n'est pas cela.

L'AVOCAT.

Le testateur était sain d'esprit; ce qu'il a fait pour vous en est une preuve. Jamais reconnaissance ne fut mieux motivée. Vous lui avez sauvé la vie... je dis plus, l'honneur; oui, monsieur, l'honneur; car, malgré son innocence bien avérée pour vous et pour moi, n'était-il pas possible qu'il fût déshonoré par cette fluctuation de l'opinion publique trop ordinaire dans les temps de partis?

FLORBEL.

Vous ne m'entendez pas.

L'AVOCAT.

Et pourquoi voulez-vous être plus généreux envers sa famille qu'il ne l'a été lui-même? Qui vous dit qu'il n'était pas mécontent de ses parens, et que, s'il n'eût pas testé en votre faveur, son intention n'était pas de laisser son bien à quelque établissement public, plutôt que d'enrichir des héritiers dont il avait à se plaindre?

FLORBEL.

Si vous vouliez m'entendre.

L'AVOCAT.

Etrange bizarrerie du cœur humain ! Cet homme que vous avez soustrait à la malveillance pendant sa vie, mort, vous voulez le perdre. En effet n'est-ce pas blâmer sa conduite que de vouloir la rectifier? Vos intentions peuvent être pures, j'aime à me le persuader; mais de tout autre que je ne connaîtrais pas aussi bien que je vous connais, je serais porté à croire, et tous les hommes sensés avec moi, que ce désintéressement ridicule n'est dans le fond qu'une jactance de probité.

FLORBEL.

Ce n'est rien de tout cela ; je n'ai jamais rien affecté de ma vie. Ce qui m'arrête dans ce moment-ci, et dont je suis honteux moi-même, c'est la crainte des propos.

L'AVOCAT, avec feu.

Des propos ! voilà une plaisante objection contre des intérêts aussi majeurs. Qu'est-ce que des propos, et pourquoi vous souciez-vous des propos ? D'ailleurs, tout n'est-il pas propos ? Voyez une femme qui veut marier ses filles; que fait-elle contre les autres filles à marier ? des

propos. Des hommes qui postulent un même emploi ne font-ils pas des propos pour s'exclure les uns les autres. Les amis font des propos contre leurs amis, les maris contre leurs femmes, les femmes contre leurs maris. Chaque heure, chaque moment, chaque minute voit naître des milliers de propos qui s'évanouissent pour faire place à d'autres. Il y a long-temps qu'on n'attache plus d'importance à tout cela. C'est une monnaie courante que tout le monde donne et reçoit à son tour. Le type a beau changer, la matière restera toujours la même. C'est un bonheur, c'est un malheur, c'est tout ce que vous voudrez ; mais vous n'empêcherez rien à cela. Et nous, monsieur, nous autres hommes de loi, que deviendrions-nous sans les propos? Avec eux nous trompons la justice, nous rendons bonne la plus mauvaise cause, *et vice versâ*. Que d'avocats, que de procureurs sans pain, si l'on ne faisait plus de propos! Je ne parle pas pour moi; car je ne puise mes moyens de défense que dans le fond de l'affaire dont je suis chargé ; et encore ce fond de l'affaire n'est-il autre chose que des propos.

FLORBEL.

A quel déluge de calomnies cependant je

dois m'attendre, si je persiste à poursuivre ce procès !

L'AVOCAT.

Ah ! vous redoutez ce qu'on dira si vous plaidez ; mais avez-vous prévu ce qu'on inventera si vous ne plaidez pas ? On assurera que vous vous êtes empressé d'entrer en arrangement dans la crainte d'un procès criminel. . . oui, monsieur, d'un procès criminel. Testament faux, signature contrefaite, notaire gagné, codicille soustrait, que sais-je même si l'on ne finira pas par attribuer cet arrangement à la faiblesse de votre caractère. Alors, monsieur, alors chacun vous intentera un procès pour tirer quelque chose de vous. C'est à qui vous déchirera, vous harcellera, vous ruinera... et tout cela, pour n'avoir pas voulu soutenir votre bon droit dans cette affaire.

FLORBEL.

Vous poussez les choses un peu loin.

L'AVOCAT.

Enfin, monsieur, il serait temps de prendre une décision. J'ai quitté Paris pour vous ; voilà cinq jours que je suis ici ; votre procès doit se juger demain ; voyez ce que vous voulez faire. Je ne vous adresse pas de reproches ; mais je pourrais vous faire observer qu'il y a bien de la

légèreté à m'avoir déplacé, si vous voulez en rester là.

FLORBEL.

Je suis un enfant, vous avez raison, et en définitive nous plaiderons.

L'AVOCAT.

Mais c'est qu'il n'y a pas à hésiter; vous ferez, après le gain de votre cause, telle part que vous voudrez à la famille Bonbec; et du moins l'on ne dira pas que c'est par peur ou par arrangement. Je vous laisse pour donner le dernier coup d'œil à mon plaidoyer.

SCÈNE V.

FLORBEL seul.

Il a raison, il faut plaider; car on ne croirait jamais que c'est par bonté que je me serais prêté à un arrangement, et l'on me tympaniserait de toutes les manières. Quelle faiblesse est la mienne! Je la sens, j'en rougis, et je ne puis en guérir. Sotte opinion, qui se mêle de tout, qui veut tout expliquer, tout diriger, et qui ne sait pourtant jamais le fond des choses. Car enfin sont-ce les gens estimables, les gens d'esprit qui

se hâtent de prononcer? Non, ils suspendent leur jugement, et ne l'énoncent que lorsqu'ils sont véritablement instruits; et encore avec quelle réserve! Qui forme donc cette prétendue opinion dont le sage s'épouvante? Les sots, les méchans, les étourdis.... Et c'est positivement par les gens que nous méprisons le plus, que nous nous laissons conduire. Foiblesse indigne d'un homme, quand pourrai-je te surmonter? Mais voici ma petite Jeannette. Oh! de celle-ci, à coup sûr, personne n'a dit encore de mal.

SCÈNE VI.

FLORBEL, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, j'sommes ben fâchée d'vous déranger; mais faut absolument que je vous parlions.

FLORBEL.

Parle mon enfant. Que me veux-tu?

JEANNETTE.

Monsieur, je v'nons vous demander not' compte.

FLORBEL.

Ton compte! Pourquoi cela?

JEANNETTE.

Tenez, monsieur, ça me fait ben d'la peine; mais je n'pouvons pas rester ici; c'est trop scabreux. Tout le monde en jase; par ainsi, moi qui n'voulons pas qu'on jase de moi, j'ons pris mon parti. Ça me fâche parce que monsieur est bon, mais c'est égal.

FLORBEL.

Enfin dis-moi au moins pourquoi tu veux me quitter.

JEANNETTE.

Pourquoi? pourquoi? Monsieur doit ben le savoir. Ce que c'est que d'être simple, on ne se doute de rien, on va tout droit devant soi. Je n'ai pas de malice, moi; et, si on ne m'avoit pas avertie, je serais toujours dans la bonne foi.

FLORBEL.

Dans la bonne foi de quoi?

JEANNETTE.

Tenez, monsieur, c'est inutile de faire comme ça. Je savons tout à présent; par ainsi, on ne peut plus m'attraper. V'là pourquoi je vous demandons not' compte.

FLORBEL.

Hé bien, que sais-tu?

JEANNETTE

Monsieur me demande ce que je savons?

FLORBEL.

Oui.

JEANNETTE.

Je savons... D'abord je savons que j'ons seize ans, que je sommes jolie; et puis, je savons encore autre chose.

FLORBEL.

Quelle autre chose ?

JEANNETTE.

C'est énutile à dire.

FLORBEL.

Je veux le savoir.

JEANNETTE.

Monsieur...

FLORBEL.

Dis donc.

JEANNETTE.

C'est difficile.

FLORBEL.

Tu m'impatientes.

JEANNETTE.

Hé ben, monsieur, c'est qu'on dit qu'il n'y a pas de femme dans la maison.

FLORBEL.

Et c'est là ce qui te fait demander ton compte ? Mais tu es folle, ma pauvre Jeannette.

JEANNETTE.

Oh! que nenni. Tenez, monsieur, une maison où il n'y a pas de maîtresse, c'est pis que l'enfer pour une jeune fille. La vieille mère Bertrand, qui est si laide, dit comme ça qu'alle ne resterait seulement pas une heure dans une maison où il n'y a que des hommes.

FLORBEL.

C'est qu'apparemment la mère Bertrand en a ressenti les inconvéniens. Il n'y a rien de tel que les scrupules d'une vieille femme qui s'est mal conduite dans sa jeunesse. Mais est-ce une raison pour me quitter, moi qui ai toujours eu tant de soins de toi depuis la mort de mon pauvre ami, de ton ancien maître?

JEANNETTE, *pleurant.*

Ah! mon Dieu, si monsieur voulait tant seulement dire cela à tout le monde, peut-être que ça ferait taire les propos.

FLORBEL.

Je ne m'attendais pas à une pareille ingratitude de ta part.

JEANNETTE.

Monsieur, je suis ben embarrassée. C'te mère Bertrand en sait long; avec ça alle a un tas de commères qui me f'sont tourner la tête. Alles

sont toujours après moi, et ce sont alles qui sont cause que je fais ce que je fais. Est-ce que je m'serais jamais douté de cela moi seule? et malgré ce qu'alles m'avont dit, je n'savons pas trop encore ce qu'alles m'avont voulu dire.

FLORBEL.

Pauvre enfant! Je suppose que je te donne ton compte, que deviendras-tu? car enfin tu n'as que moi au monde qui s'intéresse à toi.

JEANNETTE.

La mère Bertrand dit que je n'pouvons manquer de place, et que d'ailleurs il vaut mieux mourir de faim que de rester comme je suis.

FLORBEL.

Mais comment es-tu donc?

JEANNETTE.

Je n'en savons rien. Ah! monsieur, si vous saviez comme j'ons pleuré, et ce qui m'en a coûté pour ne pas parler de cela devant Blaise!

FLORBEL.

Devant Blaise?

JEANNETTE.

Oui, monsieur, ce pauvre garçon en mourra, c'est sûr. Si monsieur se mariait, ça ferait finir tout. Oh! monsieur, mariez-vous.

FLORBEL.

Écoute, il y a moyen d'arranger tout cela; et puisqu'il ne faut qu'une femme dans la maison pour que tu y restes....

JEANNETTE.

Oui, monsieur, oui.

FLORBEL.

Je marierai Blaise.

JEANNETTE.

Blaise!

FLORBEL.

Oui. Je connais une jeune fille à laquelle il fait la cour, je la lui ferai épouser.

JEANNETTE.

Une jeune fille à qui Blaise fait la cour! Vous vous trompez, monsieur. La mère Bertrand, qui sait tout, ne m'a jamais parlé de cela.

FLORBEL.

Laisse là ta mère Bertrand; je suis sûr de ce que je te dis.

JEANNETTE

Ah ciel! monsieur... Monsieur, je ne pouvons plus rester ici. Pauvre Jeannette! Monsieur, vous qui êtes si bon, prenez pitié de moi, et renvoyez-moi tout de suite.

FLORBEL.

Je ne te comprends pas ; je fais tout ce que tu veux, et tu n'es pas contente.

JEANNETTE.

Non, monsieur, je ne suis pas contente du tout.

FLORBEL.

Veux-tu que je te marie aussi ?

JEANNETTE.

Me marier ! moi, me marier ! oh ! vraiment non. Que monsieur Blaise épouse celle à qui il fait la cour, à la bonne heure ; mais je lui montrerai que je vaux mieux que lui, et que je n'sommes pas une trompeuse. La mère Bertrand a ben raison de dire que tous les hommes sont des satans. Alle s'y connaît, alle. Une femme n'aurait jamais fait une chose comme ça ! Moi qui étais si tranquille ? Je ne me doutais de rien ; j'aurais mis ma main au feu que Blaise était de bonne foi. Est-il permis d'être aussi sournois !

FLORBEL.

Tu te désoles ; mais c'est à toi que je veux marier Blaise.

JEANNETE.

A moi, monsieur ? Et cette jeune fille à qui il fait la cour ?

FLORBEL.

C'est toi.

JEANNETTE.

Qu'est-ce donc qui a pu dire ça à monsieur ?

FLORBEL.

Toi-même.

JEANNETTE.

Monsieur veut rire, je n'en ai pas ouvert la bouche. S'il fallait parier, je parierais ben que c'est la mère Bertrand.

FLORBEL.

Hé, encore une fois, laisse là ta mèreBertrand. Elle savait bien ce qu'elle faisait en te conseillant de me quitter; et, puisqu'il faut te le dire, elle m'avait demandé ta place.

JEANNETTE.

Alle, la mère Bertrand! voyais un peu la malice. Moi qui l'écoutais comme un prédicateur. La méchante! Allais, monsieur, mariez-nous, nous deux Blaise; alle mérite ben ça pour sa tromperie.

FLORBEL.

Tu veux donc bien épouser Blaise?

JEANNETTE.

Monsieur, je ne voulons pas être ingrate envers vous. Ce que vous m'avez dit m'a remis la tête, et puisqu'en épousant Blaise il n'y

aura plus de mal à rester ici, hé ben, j'l'épouserons.

FLORBEL.

Voilà qui est convenu.

JEANNETTE.

Merci, monsieur, ben obligée. Qu'on vienne à présent me faire des propos, qu'on vienne me dire qu'il n'y a pas de femme dans la maison, et que je sommes jolie, je ne croirons ni l'un, ni l'autre.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

FLORBEL, SEUL.

Pauvre enfant! A qui la calomnie va-t-elle s'attaquer? Heureusement le chagrin ne peut avoir long-temps prise sur cet âge; et la voici bien contente d'épouser Blaise. Que ne puis-je me consoler aussi aisément! Mais cette lettre de Paris me tracasse. Un simple voyage d'affaire transformé en exil; et des interprétations si insultantes! J'y retournerai dans cette ville pour les confondre. Adieu les projets de retraite, adieu le bonheur. Ah! maudits propos, quel mal vous me faites!

SCÈNE VIII.

FLORBEL, MADAME BONBEC.

MADAME BONBEC.

Bonjour, monsieur. Pourquoi me faites-vous consigner à votre porte? Quand je vous demande pourquoi, je le sais bien, et toute la ville aussi.

FLORBEL.

Je ne vous ai pas consignée, madame, et mon portier a sans doute cru que j'étais sorti, parce que ma voiture vient de reconduire des personnes qui sont venues me voir.

MADAME BONBEC.

Bonne excuse, vraiment. Toute la ville sait bien que vous ne pouvez me souffrir, et que vous voudriez me dépouiller de tout ce que j'ai. Dieu merci! vous n'en êtes pas le maître, et la justice est là.

FLORBEL.

Moi, madame, je veux vous dépouiller! N'est-ce pas vous qui avez cherché à faire casser ce testament?

MADAME BONBEC.

Je ne m'en cache pas; mais de quoi vous

mêlez-vous d'empêcher le mariage de votre nièce avec mon fils? Les personnes qui s'intéressent à moi, et qui savent combien je hais la chicane, avaient trouvé ce moyen de conciliation entre nous... Et vous vous y refusez.

FLORBEL.

Ma nièce ne se soucie pas encore de se marier.

MADAME BONBEC.

C'est vous qui dites cela. Heureusement, on sait ce qu'on sait, et votre démarche de ce matin est connue de toute la ville.

FLORBEL.

Quelle démarche?

MADAME BONBEC.

Faites donc l'ignorant. Pauvre jeune personne! Je crois bien qu'elle aura renoncé à ce mariage. C'est une horreur!

FLORBEL.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

MADAME BONBEC.

Si pareille chose me fût arrivée, je crois que, malgré vos pistolets, je vous aurais dévisagé.

FLORBEL.

Mes pistolets!

MADAME BONBEC.

Avouez-le au moins, puisque c'est une chose sue de toute la ville. N'avez-vous pas été ce matin à la pension de votre nièce?

FLORBEL.

Non.

MADAME BONBEC.

Non. Ah! celui-là est trop fort. Vous ne lui avez pas mis le pistolet sous la gorge pour la faire renoncer à mon fils; elle ne s'est pas jetée à vos pieds en vous conjurant de ne pas contraindre son inclination; vous n'avez pas été sourd à ses prières, et vous ne la traîniez pas par les cheveux, quand la supérieure est entrée, qui l'a fait évader? La supérieure est au lit des suites de cette aventure. On prétend même qu'elle en fera une maladie horrible. Niez donc, monsieur, niez ce que tout le monde sait. Et ce malheureux chien que dans votre fureur vous avez tué pour décharger vos pistolets, est-ce aussi un conte? Vous pourriez dire que vos armes n'étaient pas chargées; mais ce chien, ce chien mort, comment vous tirer de là?

FLORBEL!

Quel tissu de folies! Ma nièce est à Paris depuis trois jours.

MADAME BONBEC.

Votre nièce.... A d'autres, monsieur. Mauvais moyen de défense. Votre nièce à Paris! l'idée est merveilleuse. Et le chien que vous avez tué, vous allez peut-être dire qu'il n'a eu qu'un évanouissement.

FLORBEL.

Cessez cette plaisanterie, madame, car avec l'esprit que vous avez, vous ne me ferez jamais croire que vous ayez pu ajouter foi à de semblables propos.

MADAME BONBEC.

Sachez, monsieur, que j'ai plus horreur des propos que qui que ce soit au monde; que je n'en fais, que je n'en répète jamais. Hé! mon Dieu, si l'on voulait en faire, on aurait beau jeu dans cette ville. Croyez que je sais tout, et mieux que personne; mais je ne dis que ce qui en vaut la peine, que ce qui est bien prouvé, bien authentique. J'ai une aversion connue pour les mauvaises langues. Pourquoi ai-je cessé de voir madame d'Abli? parce que c'est une commère. Cela lui va bien vraiment. Sa fille tiendra d'elle, c'est déjà une peste. C'est héréditaire dans cette famille-là. La mère de madame d'Abli, madame de Valcé, avait fini par ne plus voir personne, tant on redoutait sa langue. Nous

avons encore ce grand imbécille de Senecé, la baronne de Gersi, monsieur, madame et mademoiselle Senouillet, leur parente, madame Filars, qui sont de véritables vipères; et remarquez une chose, s'il vous plaît, c'est que ce sont tous gens tarés. J'ai renvoyé ma sœur de chez moi parce qu'elle les voyait. Dites à présent que j'aime les propos.

FLORBEL.

Mais, madame...

MADAME BONBEC.

Mais, monsieur, tout ce que vous voudrez. Je n'appelle pas faire des propos que de dire des choses qui sont sues de toute la ville, ou que toute la ville ignore, mais qu'il faut qu'elle sache. Aurait-il fallu passer sous silence l'enlèvement de mademoiselle de Volmare par ce capitaine de dragons? Les parens avaient beau dire qu'ils avaient donné leur consentement au mariage, moi qui savais le contraire, je l'ai dit. J'ai dit aussi, et je m'en félicite, que le gros Calmet avait de mauvaises affaires. Tout le monde lui a retiré ses fonds, on refusait ses billets, personne ne voulait plus lui vendre qu'argent comptant, et effectivement il a fait une espèce de banqueroute. Il n'a rien fait perdre; mais il s'est ruiné.

FLORBEL.

Tout cela peut être fort intéressant pour vous; mais, madame, je ne crois pas que ce soit positivement ce que vous aviez à me dire.

MADAME BONBEC.

Non, monsieur. Je venais vous parler d'affaires. Je m'étais refusée d'abord à cette démarche, je la trouvais peu convenable; mais tout le monde me l'a conseillée. Quelle que soit votre conscience, vous ne pouvez pas être sans remords sur cet héritage. Hé bien, arrangeons-nous; rendez-m'en les trois quarts.

FLORBEL.

Non, madame, il y a un procès entamé, et je m'en remets à la décision des juges.

MADAME BONBEC.

Donnez-moi moitié. J'espère que je suis accommodante; mais j'y mets une condition; c'est que mon fils épousera votre nièce, et que vous ne vous remarierez pas.

FLORBEL.

Cela est trop fort aussi. Laissez-moi, madame, je ne veux que ce que voudra le tribunal.

MADAME BONBEC.

Fort bien, monsieur. A merveille. Cela me confirme ce que l'on dit dans toute la ville, que

vous avez gagné mon avocat. Cela ne m'étonnerait pas de votre part. . . ni de la sienne. Nous verrons à remédier à cela. Malgré le pont d'or que vous lui faites, le vôtre n'est peut-être pas incorruptible. Tout ce qui est gens de loi est si intéressé! Au reste, nous aurons la clameur publique qui s'élèvera contre vous.

(Elle sort en colère.)

SCÈNE IX.

FLORBEL, SEUL.

Ah! la méchante femme. Parbleu, je ne suis pas étonné que son frère l'ait déshéritée. Si elle était ma sœur, je la ferais interdire et renfermer comme folle; car enfin il y a des folies moins dangereuses que la sienne. Quelle imagination infernale! et où va-t-elle chercher tout ce qu'elle invente? Ma nièce traînée par les cheveux, la supérieure malade d'effroi, un chien tué à coup de pistolet! Et c'est par des espèces de ce genre que toute une société de province se laisse agiter. La ville dit, toute la ville sait bien, il n'est question dans toute la ville.... Peste soit de la ville! Mais que me veulent Blaise et Jeannette? Sans

doute ils viennent me remercier d'avoir fait leur bonheur.

SCÈNE X.

FLORBEL, BLAISE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, v'là Blaise qui ne veut plus m'épouser.

BLAISE.

Je ne dis pas que je ne veux plus t'épouser; je dis seulement que je ne t'épouserons que quand tu auras faire taire les propos qu'il y a sur ton compte.

JEANNETTE.

C'est ben dire que tu ne veux pas m'épouser. Comment fait-on taire des propos ? Je te le demande. Je suis jeune, on me trouve gentille, ça fait enrager les laides ; et comme ce sont celles-là qui sont les plus méchantes, et que je ne peux pas les rendre belles, elles feront toujours des contes sur moi.

BLAISE.

Faut qu'il y ait queuque chose toujours ; gn'y a pas de feu sans fumée.

JEANNETTE.

Queu fumée veux-tu qu'il y ait? Je suis gaie, je batifole avec tout le monde, je ris à tout bout de champ; mais v'là toute la fumée qu'il y a; il n'y en a pas d'autre. T'aurais pus de confiance en moi si j'étais bégueule et rechignée. Hé ben, t'aurais tort. Demande plutôt à monsieur.

FLORBEL.

Vous êtes des enfans.

BLAISE.

Oh! que nenni. J'ons de la rubrique, allais; une fille aussi requinquée qu'alle est, ça ne signifie rien de bon. Alle est trop coquette, et je ne suis pas le seul qui le dise. Au lieu de ses cornettes, alle n'a qu'à mettre des bonnets de toile comme les autres. En place de ses petits souliers, qu'alle porte des sabots, qu'alle ralonge ses jupes à celle fin qu'on ne voyont pas ses jambes, et je varrons par après ce que je ferons.

JEANNETTE.

Mais, monsieur, parlez-lui donc. Pourquoi veux-tu que je me déguise? Est-ce que je ne sommes pas ben comme je suis? Ce sont les vieilles qui lui mettont ça dans la tête, c'est sûr. Enfin, je ne suis pas une fille de basse-cour

après tout, je suis une servante. Va, va, Blaise, quand une fille a envie de mal faire, c'n'est pas les bonnets de toile et les sabots qui l'en empèchont. J'ons d'l'honneur, et ceux qui disont le contraire peuvent ben me faire du tort, mais ils ne me feront jamais changer. V'là pourtant comme on perd les gens! Une pauvre fille qu'on a déshonorée comme ça, que veut-on qu'alle devienne? alle n'a plus qu'à se jeter à l'eau.

BLAISE, *avec émotion.*

N'dis donc pas ça, Jeannette; à quoi que ça ressemble se jeter à l'eau? Ça a-t-il le sens commun? J'te parle ben gentiment pour ton bien, et v'là que tu dis des bètises.... Se jeter à l'eau à présent!

JEANNETTE.

Mais, dame!

BLAISE.

Je ne sais plus où j'en suis! Pauvre Jeannette, se jeter à l'eau! Voyais donc quelle idée il lui passe par la tète! Tu m'aimes donc ben?

JEANNETTE.

Si je t'aimons! Peux-tu me le demander? Oh! ça, c'est ben sùr. Je veux te rendre heureux, Blaise. Je te ferai rire. T'es un peu plus âgé que moi, je serai comme ton enfant; je t'écouterai

ben, je ferai tout ce que tu m'ordonneras; mais tu me laisseras mes petits souliers et mes jupons courts...

BLAISE.

Et tes cornettes aussi.... T'as cent fois pus de raison que moi. Je ne suis vraiment qu'une bête. Es-tu contente que je t'avoue que je suis bête? Voyais donc ce que c'est que les langues. V'là un petit ange qu'alles vouliont me faire déguiser en diable pour se gausser de moi par après.

JEANNETTE.

Tiens, mon petit Blaise, tu n'as qu'à dire; si tu le veux, je deviendrons sérieuse, je ne rirons plus, je ferons la fière. J'ons déjà essayé ça plus d'une fois; mais c'est que ça m'attriste trop, je finis par pleurer, et puis je tombe malade.

BLAISE.

Pardine, n'vas pas t'aviser d'ça. J'voulons d'une femme qui s'porte bien. Monsieur, excusais-nous d'vous avoir dérangé; mais c'est la dernière fois que vous nous verrais en querelle. Viens, Jeannette, viens, mon enfant.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

FLORBEL, seul.

Ils sont vraiment intéressans, et leur naïveté m'a distrait de mes inquiétudes. Ce diable de Blaise qui se moquait des propos quand ils ne regardaient que moi, a pris feu dès qu'il en a eu quelque chose à craindre. Et voilà les hommes. *Mal d'autrui n'est que songe*, a dit encore mon bon La Fontaine, vrai en cela comme en tout. Et moi qui félicitais les pauvres de ce qu'au moins on ne parlait pas d'eux. Blaise n'est pas riche, Jeannette n'a rien ; mais ils s'aiment, ils vont être heureux ; et c'est au bonheur surtout qu'en veulent toutes les méchantes langues.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

FLORBEL, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Monsieur, je suis très-mécontent de vous. Un avocat est un confesseur, on ne doit rien lui cacher, et vous m'avez caché ce qu'il y avait de

plus essentiel dans votre affaire. Je vais droit mon chemin, moi, et je ne vous tairai pas que madame Bonbec sort de chez moi.

FLORBEL.

Madame Bonbec!

L'AVOCAT.

Laissez-moi parler, s'il vous plaît. Oui, Monsieur, madame Bonbec; j'avoue que je l'ai écoutée d'abord avec la plus grande défiance; je ne l'avais jamais vue, et je devais croire que, d'après la conduite de son frère envers elle, cette dame ne méritait pas d'inspirer un grand intérêt. Je me trompais. Elle m'a parlé avec une telle franchise, un tel abandon, et d'elle, et de son frère, que j'ai vu clair comme le jour que vous n'étiez pas fort innocent dans cette affaire.

FLORBEL.

Comment pouvez-vous ajouter foi...

L'AVOCAT, l'interrompant.

Je n'ai pas fini. Madame Bonbec a d'abord commencé par m'avouer que son frère était un assez mauvais sujet.

FLORBEL.

C'était le plus galant homme du monde.

L'AVOCAT.

Joueur, débauché.

FLORBEL.

C'est faux.

L'AVOCAT.

Laissez-moi achever, de grace. Que ce frère, plus jeune qu'elle, avait été fort long-temps sous sa dépendance, et qu'enfin, irrité d'être sous une tutelle aussi sévère, il avait fui de sa maison en lui vouant une haine éternelle. Madame Bonbec ne s'est point épargnée à mes yeux. Elle confesse qu'elle est vive, parfois emportée, et qu'elle aimait son frère avec tant de tendresse, que peut-être aura-t-elle passé à son égard les bornes d'une sévérité raisonnable; mais qu'elle a fait depuis tous ses efforts pour le ramener à elle, et qu'il était près d'y revenir lorsque vous vous êtes emparé de lui.

FLORBEL.

Tout cela est un tissu de mensonges. Cette prétendue tutelle de madame Bonbec est de son invention, puisque mon ami venait de perdre son père, qui demeurait avec lui, lorsqu'il eut cette malheureuse affaire dont je vous ai parlé.

L'AVOCAT.

Mais toujours est-il vrai que, pendant cette malheureuse affaire, vous entretîntes une correspondance avec lui, et que c'est avec les lettres

de cette correspondance que vous aviez gardées; que c'est avec ces lettres, dis-je, qu'aussitôt que vous le sûtes malade, vous le forçâtes à faire un testament en votre faveur, le menaçant de le perdre s'il hésitait. On ajoute qu'on a vos réponses, et qu'on les produira en plein tribunal. C'est très-mal.

FLORBEL.

Je ne crains rien, monsieur; ma conduite est sans reproche, et, quoique je ne sois pas orateur, ma cause est si bonne, que si vous me refusez votre ministère, je la plaiderai moi-même. J'ai vu aussi cette madame Bonbec, ce matin même; elle m'a fait je ne sais quelles propositions; grace à vos conseils de tantôt, j'ai tout refusé.

L'AVOCAT.

Quand je vous parlais du mépris que l'on doit avoir pour les propos, je n'ai pas prétendu vous persuader qu'on devait être insensible à de justes récriminations.

FLORBEL.

Ma conscience me l'avait persuadé avant vous.

L'AVOCAT.

Si vous avez usé de séduction pour faire faire ce testament. . . .

FLORBEL.

Brisons là, monsieur, je vous prie. Je craindrais de prendre une opinion désavantageuse de vous, si je vous écoutais plus long-temps. Madame Bonbec s'est vantée de vous séduire, et. . . .

L'AVOCAT.

De me séduire!

FLORBEL.

Oui, monsieur, et s'en est vantée à moi qui vous parle. Je ne crois pas qu'elle y ait réussi; mais ces tergiversations où je vous vois . . .

L'AVOCAT.

Quoi! Ces pleurs qu'elle versait, cet amour pour son frère, tout cela n'était employé que comme moyen de séduction ; elle me trompait, elle voulait me gagner! Juste Ciel! Moi, me gagner par des pleurs et par des mensonges! Ah! madame Bonbec, vous me le paierez cher. Vous serez déboutée, condamnée, dépens, dommages et intérêts. Me gagner par des paroles! Je vous montrerai que vous êtes une sotte, une . . . Je ne sais où j'en suis. Vouloir me gagner avec des paroles! Monsieur, il y va de votre honneur et du mien ; votre cause est sûre ; mais, dussiez-vous la perdre, vous devriez

plaider, ne fût-ce qu'à cause de moi. Nous verrons, nous verrons, madame Bonbec... Plaidons, monsieur, plaidons.

FLORBEL.

Et oui, monsieur, c'est mon avis, et j'y tiendrai. On me blâmera peut-être, mais comme, à coup sûr, on me blâmerait si je ne plaidais pas...j'en veux faire à ma tête, bien persuadé que, de quelque manière que l'on s'y prenne,

ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE ET SON PÈRE.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME II.